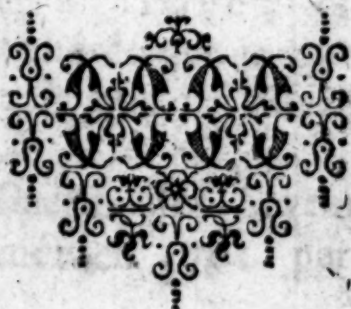


HISTOIRE
DES
CAMISARDS,
OU L'ON VOIT

PAR QUELLES FAUSSES MAXIMES
DE POLITIQUE, ET DE RELIGION,
LA FRANCE A RISQUE' SA RUÏNE,
SOUS LE REGNE DE LOUIS XIV.

TOME PREMIER.



A LONDRES,
Chez MOYSE CHASTEL.

M. DCC. LIV.

HISTOIRE

DES



CAMILLE

ON HOMME

LES OUTILS DU TRAVAIL

DE L'INDUSTRIE ET DU COMMERCE

PAR M. CAMILLE

MUSEE DE L'HOMME

TOURNAI

1883

N. LONDRES

THE MUSEUM OF MAN

1883



P R E F A C E.

AI lieu d'espérer qu'on
J'accordera sans peine ,
à la lecture de cette
Histoire , toute l'attention &
la confiance que je puis sou-
haiter , quand j'aurai dit ici
les raisons qui m'ont porté &
déterminé à l'écrire , & les
loix particulières que je me suis
prescrites , & que j'ai suivies en
l'écrivant.

La Guerre des Sévennes,
(*) allumée en 1701. par les
vio-

(*) Les *Sévennes* sont une Contrée
de France , laquelle est dans le Lan-
guedoc , & qui renferme dans son éten-
due trois petits Païs ; savoir , le Gé-
vaudan , le *Vélai* , & le *Vivarès*. Les
Montagnes des Sévennes , & quelques

* 2 en

IV P R E F A C E.

violences du zèle amer & barbare des Faux - Dévots ; portée par le désespoir en 1702. & 1703. au plus haut degré de l'acharnement & de la fureur ; éteinte enfin , ou presque éteinte en 1704. par l'épuisement & par la foiblesse : cette Guerre étoit sans doute , à des titres si remarquables , l'événement de notre siècle , qui méritoit le moins de tomber , comme il a fait , & de languir sans forme , dans un cahos de préjugés & de mépris.

La part qu'eut cette Guerre à l'étonnante & subite Ré-

vo-

environs de ces Montagnes , furent le Théâtre de cette Guerre. Ces Montagnes commencent vers les sources de la Loire , & finissent aux confins du Roüergue & du Haut-Languedoc : elles sont bien peuplées , & bien cultivées.

volution , qui se fit en ce
 tems là dans la fortune de la
 France ; les causes , les mo-
 tifs , les passions , les intrigues ,
 les ressorts , & même les pro-
 diges réels ou apparens , qui
 ont excité & entretenu cette
 Guerre ; les moïens & les
 conditions de la Paix qui la
 termina ; les relations diver-
 ses , contradictoires , partiales ,
 infidèles , que la préoccupa-
 tion en a faites & publiées ;
 & ce qu'il eût été sage & équi-
 table d'en penser : toutes ces
 choses démêlées , & discutées
 avec soin , offroient certaine-
 ment un sujet & un morceau
 d'Histoire , par lui-même si
 intéressant , que je ne crains
 pas d'avancer , que c'étoit ,
 pour toute plume laborieuse &
 amie de la vérité , un devoir
 de l'écrire.

Cependant, bien loin que jusqu'ici on ait rien vû sur cette matière dans ce goût là, il est arrivé au - contraire, que la méprise & le mensonge se sont fixés dans les esprits vulgaires, & que l'incertitude est restée dans les esprits sages.

Le mal n'étoit pas grand par rapport à des faits de pure curiosité, comme des batailles, des défaites, des victoires, des actions éclatantes. Outre que l'Histoire abonde en faits de cette nature, les Hommes peuvent s'en passer. Mais il est d'autres faits, qu'il importe aux Hommes de connoître & d'approfondir. Tel est le jeu & l'artifice des passions. Telles sont les erreurs & les illusions de la piété même. Et tels, les prétextes de Religion & de zèle, dont l'esprit, ou d'ambition

tion, ou de révolte, se couvre si souvent pour aller à ses fins. Or il n'est point peut-être d'événement dans l'Histoire plus fécond dans tous ces genres, que la Guerre des Sévennes, ou, ce qui est la même chose, *l'Histoire des Camisards*.

Ce n'étoit donc pas seulement une perte pour la vérité, mais encore pour le Public, que cet état douteux & trompeur, où cet événement étoit resté; anéanti en quelque sorte pour les uns, & entièrement défiguré pour les autres.

Vraisemblablement, cet état dureroit encore, si une occasion imprévue ne m'avoit mis devant les yeux les raisons que je viens de dire, & si ces raisons ne m'eussent inspiré le courage de l'entreprise : & il falloit qu'elles m'en eussent inspiré

VIII. P R E F A C E.

beaucoup, pour ne m'être pas
laissé rebuter par les difficultés
sans nombre, que j'ai eu con-
tinuellement à combattre & à
vaincre.

Il est vrai, que ces raisons
prenoient de nouvelles forces,
à mesure que le travail me les
présentoit de près, & les déve-
lopoit dans mon esprit. Mais,
qu'on juge de l'empire que ces
raisons avoient pris sur moi :
je ne dirai pas qu'on en juge
par tous les obstacles qui sont
venus me traverser ; il seroit
ennuyeux & inutile de tout
dire ici : mais qu'on en juge
seulement par les circonstances
essentiels à l'ouvrage ; je ne
citerai que celles qui s'y rap-
portent directement.

Je ne pensois point aux Ca-
misards. On me proposa de
travailler à leur Histoire, sur des

Mé.

Mémoires informes qui étoient depuis long-tems le rebut des Libraires. Quels Mémoires! Ni ordre, ni dates, ni raison, ni sens; mille redites, mille faits inutiles & confus: c'étoit proprement une Histoire particulière & ridicule de Cavalier (*), nullement celle des Camisards. Je renonçai à ces Mémoires. J'avois fait un plan: où prendre de quoi le remplir? Je fais des recherches. Je rassemble & je compare tout ce qui a été écrit & publié sur le sujet. Je questionne sur tous les faits l'Auteur des Mémoires que je ne suivois plus. Il avoit été Camisard: il s'étoit trouvé en personne dans toutes les occasions que j'avois à décrire. C'étoit quelque chose: j'en ai tiré les circonstances de mes

(*) L'un des Chefs des Camisards.

X P R E F A C E.

mes descriptions. Par ces divers secours, & par la constance de mes soins, j'ai vû la vérité se découvrir insensiblement, & sortir à mes yeux du sein même des ténébres où je la cherchois. Et ce fruit de mon courage fut une nouvelle raison pour moi de pousser mon travail. Je ne dis rien de l'exécution: je me renferme dans les raisons que j'ai eu d'écrire. J'ai écrit, voici l'Ouvrage: le droit d'en juger appartient au Public. Je dois néanmoins ici lui rendre compte de quelques loix particulières que je me suis prescrites, & que j'ai suivies en écrivant.

Je me suis fait une loi de distinguer dans les faits les degrés de certitude. Je n'ai donné pour vrai, que ce qui m'a paru invinciblement vrai. Ce qui étoit douteux, je l'ai donné
pour

pour douteux. Et j'ai donné seulement pour vraisemblable ce qui n'étoit que vraisemblable.

Toutefois , j'ai attaqué & combattu vivement & sans relâche, je l'avoue, les erreurs & les impostures , principalement celles qui ressembloient la calomnie. J'en ai trouvé un grand nombre de cet ordre dans l'Historien *Bruges* (*), que je cite souvent. Mais je me suis fait à cet égard une seconde loi, de ne refuter la calomnie, que par des raisons & des preuves, dont je fais Juges mes Lecteurs. Et comme ces sortes de discussions n'auroient fait qu'embarrasser & obscurcir ma narration ,

(*) Je fais assez connoître cet Auteur dans tout le cours de l'Ouvrage, pour être dispensé d'en rien dire de plus dans la Préface.

tion , je les ai réduites en *Notes Historiques & Critiques*, dans la vûe d'établir sur des fondemens solides , & de mettre dans tout son jour , la vérité de cette Histoire.

Une troisiéme & dernière loi que je me suis faite , a été de n'épouser aucun Parti. Je dis les choses, les unes comme je crois sincèrement qu'elles se sont passées, & les autres comme je les pense. Je m'efforce dans tout l'Ouvrage , & je souhaite d'y former des Lecteurs aussi désintéressés , que je proteste que je le suis moi-même, pour tout autre parti, que pour celui du vrai.



où L'ON VOIT
PAR QUELLES FAUSSES MAXIMES
DE POLITIQUE, ET DE RELIGION,
LA FRANCE A RISQUE' SA RUÏNE,
SOUS LE REGNE DE LOUIS XIV.

où L'ON VOIT

PAR QUELLES FAUSSES MAXIMES
DE POLITIQUE, ET DE RELIGION,
LA FRANCE A RISQUE' SA RUÏNE,
SOUS LE REGNE DE LOUÏS XIV.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE DE CE I. LIVRE.

Plan de l'Ouvrage. Introduction à cette Histoire. Paix de Ryswyk choisie pour époque des évènements qui attirèrent en même-tems la Guerre au-dehors & au-dedans de la France. Motif imaginaire de cette Paix : son véritable motif. Incidens survenus au Congrès de Ryswyk.

wyk. l'un se rapporte indirectement, l'autre directement, à la Religion. Les violences, exercées depuis long-tems contre les Réformés de France, augmentent après la paix. Etat de la France, lorsque la Guerre des Camisards s'alluma. L'infidélité au Traité de Partage renouvelle contre la France une Guerre générale, qui entraîne celle des Camisards. Origine des Camisards, & celle de leur Religion. Preuves éclatantes de la fidélité de leurs Ancêtres au Roi & à l'Etat. La persécution la plus terrible est le prix de cette fidélité. Le Clergé trompe le Roi sur cette conduite violente. Excès inouis de la Persécution. Les Réformés des Sevens furent les premiers persécutés, & les derniers à prendre les armes, sans dessein prémédité.

Plan de
l'Ou-
vrage.



Si le Public n'étoit pas prévenu de la vérité de cette Histoire, on auroit lieu de craindre, qu'elle ne passât pour un Roman. Une poignée d'hommes mal armés, sans expérience, sans discipline, sans autres Chefs, que les plus

plus désespérés, ou les plus zélés d'en-
 tre eux, faire face pendant plus de trois
 ans, à des Troupes réglées, nombreuses, aguerries, commandées par des
 Généraux qui avoient vieilli à la tête
 des Armées: ceux-ci repouffés & char-
 gés presque par-tout, souvent battus
 à platte couture: quelquefois des Partis
 de mille ou de quinze cens hommes,
 moitié taillés en pièces, moitié mis
 en déroute, ou faits Prisonniers, par
 moins de quatre ou cinq cens: les Trou-
 pes du Roi grossissant tous les jours,
 augmentées jusqu'à vingt-cinq mille
 hommes; & cependant, pour éteindre
 un feu qui forçoit tout, qui alloit ga-
 gner le cœur de la Province, & me-
 naçoit le Royaume entier; un Maré-
 chal de France, par les ordres & au
 nom de son Maître, marchander quel-
 que tems, & acheter enfin une tran-
 quillité, que ni la terreur, ni l'effort
 de ses armes, ne pouvoient rétablir:
 c'est ce dont je ne crois pas qu'il y ait
 d'exemple dans l'Histoire.

Cependant, si l'Histoire a peu d'é-
 vénemens qui soient aussi capables d'é-
 tonner un Lecteur, elle en a moins en-
 core, de la vérité desquels on puisse

Fonde-
ment de
la certi-
tude des
princi-
paux
Faits de
cette
Histoi-
re.

être plus assuré. J'écris sur la foi d'un homme qui a tout vu de ses yeux, qui a lui-même représenté dans la plupart des scènes de cette sanglante tragédie ; & qui en a connu, pratiqué & suivi par-tout les principaux Acteurs. C'est un avantage pour un Historien. J'avouërai toutefois, que cet avantage même nuirait plus qu'il ne serviroit à la vérité de cette Histoire, si, travaillant sur le témoignage d'un de ces *Braves* qu'enfantèrent les Sévennes, je ne m'appliquois pas à dégager ses Relations, de tout ce qui pourroit sentir le préjugé, ou l'hyperbole ; & si je ne me proposois une entière impartialité.

Partia-
lité des
Ecri-
vains
qui ont
parlé de
cette
Guerre.

Quoique le sujet soit considérable par lui-même, il n'a été néanmoins qu'effleuré jusqu'ici, par quelques Ecrivains ; avec cet autre désavantage, qu'ils se sont tous laissés entraîner vers des extrémités également vicieuses. Les uns n'ont vu dans les Camisards, que des actes de cruauté, que des crimes, que des horreurs, que des sacrilèges : les autres n'y ont voulu trouver que des prodiges opérés par une conduite particulière & immédiate de l'Esprit Saint.

Saint. Ceux-là ont fait de tous les Camisards des féditieux & des impies : Ceux-ci en ont fait un Peuple de Saints & de Prophètes. J'éviterai ces deux excès. Les Guerres de Religion sont d'ordinaire fécondes en faits prodigieux, ou qui du moins tiennent du Prodige. L'Enthousiasme s'y mêle presque tousjours. Et comme c'est le propre de cette foiblesse de l'esprit humain, de faire prendre pour inspiration, & pour lumière divine, ce qui n'est que l'effet d'une imagination orgueilleuse & déréglée; cette illusion même échauffe, élève le courage, & le porte quelquefois jusqu'à l'héroïsme.

Cela me dispensera de recourir aux miracles. Je narrerai simplement, j'expliquerai, & je prouverai les faits. La diversité même des sentimens sur la Religion, ne me fera point panacher d'un côté plus que de l'autre. Elle ne m'empêchera point de blâmer, ni de louer, ce qui me paroîtra digne de louange, ou de blâme. Je ne mordrai point par haine, je n'épargnerai point par crainte, je ne flaterai point par intérêt. Telle est la sévérité des loix de l'Histoire. J'y apporterai néanmoins

Ce que c'est que l'Enthousiasme : il fait imaginer des inspirations ou des miracles, où il n'y en a point.

Impartialité de l'Auteur.

Loix de l'Histoire.

Tempé-
ramens
à la fé-
vérité
de ces
Loix.

Préci-
sion du
Plan.

Intro-
duction
à cette
Histo-
ie.

tous les tempéramens nécessaires, ou permis ; quelquefois, en y répandant, autant que j'en suis capable, les fleurs, & les agrémens dont elle sera susceptible ; mais toujours en gardant toute la circonspection, & tous les ménagemens, qui seront dûs, dans l'occasion, au caractère, ou au rang des Personnes. Je ferai, du reste, mon devoir d'Historien. Pour tout dire en deux mots, & m'exprimer comme Cicéron (a) : *Je n'ôserai jamais rien contre la vérité, mais j'ôserai dire la vérité.*

Comme ce morceau de l'Histoire moderne de France, aussi obscur par les préjugés, qu'il est par lui-même curieux & intéressant, mérite d'être éclairci ; & qu'il a, d'ailleurs, un double rapport aux intérêts de la Religion & de l'Etat, qui s'y trouvent presque toujours mêlés : il est nécessaire de rappeler, à ces deux égards, quelques circonstances des tems, qui attirèrent de loin, & amenèrent l'orage.

Les

(a) *Quis nescit primam esse Historia Legem, ne quid falsi dicere audeat, deinde, ne quid veri non audeat ;* Cicér. de Orat. Lib. I.

Les premiers mouvemens que firent les Camisards, commencèrent en 1702. Pour en découvrir toutes les sources, il faudroit presque remonter jusqu'à la révocation du célèbre Edit de Nantes. Mais des tems si critiques & si reculés, embrasseroient trop de matière. Il nous suffira de prendre pour époque des diverses causes de cette Guerre, la Paix de Ryswyk, conclüe & ratifiée vers la fin de 1697.; & de suivre, de ce point de vûe, le fil des évènements.

Paix de Ryswyk, choisie pour époque des évènements qui attirèrent en même tems la Guerre au dehors & au dedans de la France.

Motif imaginaire de cette Paix.

La Paix de Ryswyk avoit rendu un repos à la France, qui lui étoit si nécessaire, qu'elle ne pouvoit plus s'en passer. Cette puissante Monarchie se trouvoit épuisée, & comme accablée par ses propres conquêtes.

Cependant, le gros de la Nation Françoisse ne voïoit plus dans cette Paix, qu'un Vainqueur généreux, qui sacrifioit la gloire de ses armes, au soulagement de ses Peuples, & au salut même de ses Ennemis. Un Auteur de nos jours (a) a dit plaisamment, que le

A 4 caractère

(a) M. Murali, Gentilhomme Suisse, dans ses Lettres sur les Anglois, &c.

Carac- caractère des Gascons, dont les autres
 rère des François se moquent eux-mêmes, n'est
 Fran- néanmoins que le caractère propre & gé-
 çois, par néral de la Nation, qui est seulement un
 un Au- peu outré en Gascogne. Je ne sçai s'il
 teur s'est trompé : mais sa remarque paroîtra
 Suisse. peut-être assez juste, si on en fait l'ap-
 plication à de certains traits que je ne
 dois pas omettre, à cause de leur liai-
 son avec la destinée des Réformés de
 France, qui, bien loin de partager,
 comme Sujets du Roi, les douceurs
 d'une Paix qui faisoit la joie publique,
 n'en recueillirent au contraire que des
 fruits pleins d'amertume.

Ce Parmi les décorations d'un Feu d'ar-
 qu'on tifice, (ouvrage superbe, où l'art de
 pensoit louër ingénieusement éclatoit de tou-
 en Fran- tes parts,) s'élevoit un Obélisque, qui
 ce, de la portoit sur sa pointe, un Globe terref-
 Paix de tre surmonté d'un Soleil, & qui étoit
 Ryf- chargé de devises & d'inscriptions.
 wyk.

Je ne dirai rien d'un Aigle, qui, pre-
 nant son vol du Globe de la Terre,
 s'épanouïssoit en regardant le Soleil,
 avec ces mots : *Amico gaudet aspectu;*
cet heureux regard le pénètre de joie. On
 sçait que l'Aigle est le symbole de
 l'Empire, comme le Soleil l'est de la
 France. Je

Je me contenterai de décrire un autre de ces Emblèmes, comme la preuve, ou du moins comme une vraisemblance, qu'en effet, les François prêtoient fort sérieusement aux démarches que Louis le Grand avoit faites pour la Paix, le plus désintéressé, & le plus glorieux de tous les motifs.

On avoit placé sur le Pied-d'Estal de l'Obélisque, quatre Figures de bronze, qui représentoient la Valeur, la Prudence, la Fermeté, & la Modération. Ces Figures avoient chacune une devise, qui concouroit à signifier que la Paix qu'on célébroit, étoit le grand ouvrage de ces quatre Vertus réunies dans la Personne du Roi. Mais la devise de la Modération étoit remarquable & décisive entre les autres: Elle avoit pour corps une digue qui arrête l'impétuosité d'un torrent; & pour ame, ces paroles: *Justas sic continet iras: c'est ainsi qu'il sçait donner des bornes à son juste courroux.*

Soit dissimulation, ce grand art de régner, soit persuasion effective, le même esprit parut dans la Lettre du Roi à l'Archevêque de Paris, pour faire chanter le *Te Deum*. Voici les ex-

Lettre
du Roi à
l'Arche-
vêque
de Pa-
ris, tou-
chant la
Paix.

pressions de ce Monarque : *Les heureux succès, dont Dieu a favorisé mes armes, n'ont jamais altéré en moi le désir sincère que j'ai eu pour la Paix . . . Je suis assez récompensé de ce que ma modération me coûte, par la fin des maux inséparables de la Guerre. Le soulagement que mes Peuples en ressentiront, & le plaisir que je me fais de les rendre heureux, me dédommage suffisamment de ce que je fais pour eux : & l'éclat de la plus grande gloire, ne l'emportera jamais sur le désir que j'ai de récompenser le zèle que mes Sujets m'ont fait paroître La Paix conclüe avec l'Espagne, l'Angleterre & la Hollande, le 20. de Septembre, a été ratifiée depuis peu. La ratification de celle que je viens de faire avec l'Empereur & l'Empire, va mettre fin à un ouvrage si important, & si nécessaire à l'Europe : mais je ne scaurois plus long-tems différer ma juste reconnoissance envers Dieu, &c.*

Je ne puis m'empêcher d'ajouter à ces belles paroles, celles de l'Ambassadeur Extraordinaire de France (a) auprès de L. H. P. les Etats Généraux.

Ge

(a) M. de Bonrepant.

Ce fut à La-Haye, dans son Audience Publique, le 22. d'Août 1698., que ce Ministre parla ainsi : *Le Roi, Messieurs, s'est arrêté au milieu de ses conquêtes, & n'a conduit ses armes qu'autant qu'il étoit nécessaire, pour vous fraier le chemin de rentrer dans ses bonnes grâces, assuré qu'elles ne vous seront pas moins précieuses qu'auparavant. Il n'a conquis, que pour vous faire voir le bonheur qu'il y a d'être de bonne intelligence avec lui, & vous obliger à rechercher son amitié : & vous y avez répondu d'une manière qui récompense Sa Majesté, de ce qu'elle a bien voulu sacrifier pour le rétablissement du repos public. Il ne reste plus rien, Messieurs, qu'à maintenir cette grande affaire, & à jouir des avantages qu'elle procure à la Chrétienté.*

Discours
del'Am-
bassa-
deur de
France à
la Haye,
sur le
même
sujet.

Toutes ces choses sont admirables, Véritables & vraies en tout sens, si l'épuisement des forces peut passer pour modération. Quoi qu'il en soit, on étoit ailleurs, & en France même, parmi les gens qui pensoient, d'une opinion fort différente. Mais laissons les spectacles & tous les discours : ceux là éblouissent, ceux-ci peuvent imposer. Voici des Faits qui parlent tout autrement, &

Vérité-
b'e mo-
tif de la
Paix de
Ryswik.

que personne n'est en état de contester.

Article
capital
& fon-
damen-
tal de la
Paix.

Je n'examine point, si, parmi ses sacrifices, la France comptoit celui qu'elle fut obligée de faire, pour obtenir la Paix, & sans lequel jamais elle ne l'eût obtenuë. On entend bien que je veux parler du malheureux Prince, que la France avoit reçû dans son sein, qu'elle regardoit comme injustement détrôné, & qu'elle avoit entrepris de remettre sur le Trône. Chacun sçait que la France reconnut Guillaume III. pour seul Roi légitime de la Grande-Bretagne. Et la Paix, dont cet Article étoit le prix, eût été véritablement glorieuse à Louis XIV., si, sacrifiant également ses desseins & ses victoires au bonheur de ses Peuples, sans distinction de Religion, il se fût contenté d'exercer sur la passion qu'il avoit pour la Gloire, un empire que nul homme, nulle Puissance de la Terre, n'est en droit de s'attribuer sur les consciences.

Louan-
ges dues
à Louis
XIV.

Ce grand Roi le sentit lui-même : sa conscience tendre & délicate lui causa souvent des allarmes, des retours de clémence vers ses Sujets Reformés.

Pour

Pour calmer ses peines , ce Monarque fit tenir à Paris , en cette même année 1698. une Assemblée de Prélats. Là, l'Evêque de Luçon , & quelques autres , s'autorisant d'un passage de S. Augustin dans ses Lettres à Boniface , opinèrent à la contrainte & à la violence : mais les Archevêques de Paris & de Rheims , furent d'un avis contraire, jusques-là que celui-ci ne craignoit pas de dire , qu'il renonçoit à S. Augustin , pour se conformer à Jesus-Christ , qui bien loin d'enseigner qu'il faille persécuter, enjoint formellement la modération & la tolérance.

Prélats
consultés sur
les violences
qu'on
continuoit de
faire en
France
aux Re-
formés.

Cependant , tout cela fut aussi inutile , que nous verrons bientôt que les représentations respectueuses & soumises des Réformés François , avoient été touchantes , & toujours méprisées.

Ce n'est pas que je prétende faire dépendre la gloire qu'on attribuoit au Roi d'avoir donné la Paix, du déplorable état où cette Paix avoit laissé ses malheureux Sujets ; soit ceux que le zèle de leur Religion avoit dispersés çà & là hors du Royaume , soit ceux que l'amour d'eux-mêmes y avoit retenus , sous le nom & les apparences de

La pré-
vention
est gé-
nérale
contre
les Ca-
misards.

de nouveaux Catholiques. Mais , par-
mi ces Réformés mêmes, & chez beau-
coup d'honnêtes gens de l'autre Reli-
gion , le préjugé fut toujours & est en-
core si grand contre les Camisards ,
qu'il n'importe pas seulement à la vé-
rité de l'Histoire , mais qu'il est enco-
re de l'éclaircissement de celle-ci , de
faire sentir jusqu'aux moindres rapports
de l'événement capital, avec ceux qui
le préparèrent , & dont l'enchaînement
décide du jugement que l'on en doit
porter.

Incidens
surve-
nus à
Rys-
wyk.
L'un se
rappor-
te indi-
recte-
ment ,
l'autre
directe-
ment , à
la Reli-
gion.

Dans le cours des divers Traités qui
furent conclus à Ryswyk , il étoit sur-
venu deux de ces incidens , qui échap-
pent d'ordinaire à l'attention du Pu-
blic , parce que ce sont , pour ainsi di-
re , des affaires de l'autre Monde , &
qu'on n'est bien sensible qu'aux inté-
rêts de celui-ci.

Le premier de ces incidens regardoit
la condition fondamentale de la Paix :
le résultat du second fut peut-être une
compensation de la facilité qu'on avoit
trouvée pour le premier. Mais , dans
l'un & dans l'autre , ce qui n'est pas
rare , on avoit fait céder les intérêts du
Ciel à ceux de la Terre. La France
avoit

avoit commencé par faire pancher sans façon la Balance du côté d'un intérêt qui lui fut plus cher que celui de sa Religion : & si les Alliés suivirent en quelque sorte son exemple , ce ne fut pas du-moins sans sauver les dehors , & sans garder toutes les bien-séances. Ces deux incidens méritent d'être exposés dans tout leur jour.

Il s'agissoit à Ryfwyk de donner la Paix à une partie de l'Europe ; de mettre d'accord ses Rois & ses Princes , qui se faisoient depuis long-tems la Guerre. On sçait que les Chefs de cette importante Assemblée , étoient l'Empereur avec les Princes & Etats de l'Empire , les Rois d'Espagne & d'Angleterre , les Etats Généraux , & les autres Alliés qui composoient la Ligue. La France faisoit seule le Parti opposé.

Le Roi Jaques auroit souhaité d'y être reçu de son chef , & comme Roi de la Grande-Bretagne. Mais son exclusion , comme je l'ai insinué , étoit le premier , le grand article préliminaire , & , à proprement parler , le fondement de la Paix (a).

Le Roi Jaques fait d'inutiles démarches pour y envoyer comme Roi de la Gr. Bret.

(a) A la vérité, Louis XIV. avoit refusé de

Les Ré-
formés
de Fran-
ce ten-
tent en
vain la
même
chose.

Les Protestans de France souhaité-
rent aussi de faire un corps qui pût ,
ou par des Députés qui l'auroient re-
présenté, ou par les Princes de leur Re-
ligion, faire écouter leurs remontran-
ces.

reconnoître Guillaume III. avant que la Paix
générale fût conclue, & qu'il en fût bien as-
suré. Mais on étoit convenu secrètement &
avant toutes choses, que cette reconnoissance
se feroit authentiquement, publiquement,
solemnellement, la Parole Royale de Louis
en ayant été portée. Les Extraits suivans fe-
ront voir, combien cette Reconnoissance avoit
été en effet stipulée & expliquée, & de com-
bien de nœuds on avoit eu soin de la ser-
rer.

*Il y aura une Paix universelle & perpétuelle,
& une vraie & sincère amitié entre le Sérénissime
& très-puissant Louis XIV. Roi Très-Chrétien,
& entre le Sérénissime & très-puissant Prince
Guillaume III. Roi de la Grande Bretagne, leurs
Héritiers & Successeurs; & cette Paix sera invio-
lablement observée entre eux, si religieusement
& sincèrement, qu'ils feront mutuellement tout
ce qui pourra contribuer au bien, à l'honneur &
à l'avantage l'un de l'autre. . . I. Art. du Trai-
té entre le R. T. C. & Guillaume III. Roi
d'Angleterre.*

*Toutes inimitiés & discordes cesseront, non seu-
lement entre lesdits Rois, mais aussi entre leurs Su-
jets : en sorte qu'ils éviteront soigneusement à
l'avenir de se faire de part ni d'autre aucun tort,
injure, ou préjudice, par Terre, par Mer, & dans
tous les endroits du Monde. . . II. Art. dud. Trai-*

ces. Mais le Roi fut ferme à refuser d'y consentir.

C'est en-vain que Jaques crie à l'usurpation (a), qu'il porte ses protestations, & ses plaintes, à tous les Tribunaux des Princes Confédérés ; qu'il représente, & qu'il prétend prouver, que les Puissances Catholiques (b) & Jaques. les

Voici le point capital dans l'Article IV., qui étoit comme le nœud-gordien de toutes les clauses entrelassées dans le Traité.

L'intention du Roi Très-Chrétien a toujours été de faire une Paix ferme & sincère : c'est pourquoi, Sa Majesté s'engage, pour elle & ses Successeurs, Rois de France, de ne troubler, ni inquiéter, en quelque manière que ce soit, le Roi de la Grande-Bretagne, dans la possession dont Sa Majesté Britannique jouit présentement : donnant pour cet effet sa Parole Royale, de n'assister directement ou indirectement, aucun des Ennemis dudit Roi de la Grande-Bretagne, & de ne favoriser, en aucune manière que ce soit, les Conspirations, menées secrètes, & Rébellions, qui pourroient s'élever en Angleterre, &c. Art. IV. dudit Traité.

(a) Nous protestons solennellement, & en la meilleure forme qu'il se peut, contre tout ce qui pourra être traité avec l'Usurpateur de nos Royaumes... Nous protestons de même contre tous les Actes qui peuvent autoriser directement, ou indirectement, l'Usurpation du Prince d'Orange... Protestation du Roi Jaques contre le Traité de Ryswyk.

(b) Son zèle pour la Religion Catholique, sans

les Protestantes elles-mêmes (a), ne sont pas seulement intéressées, mais obligées à contribuer à son rétablissement : Jaques est abandonné ; & la France, qui n'avoit vû jusques-là dans ce Roi détrôné, qu'un illustre Martir de sa Religion & de sa Foi, laisse desormais au Pape, & aux Moines, cette pieuse spéculation. Comme le reste

sans pourtant faire tort à la Protestante, obligea les Factieux à renouer leur secrète liaison avec le Prince d'Orange. . . . Quant à la prétendue Ligue secrète avec la France, c'est une chimère. Et bien loin que cela soit, il refusa le secours que lui fit offrir le Roi Très-Chrétien contre l'invasion projetée du Prince d'Orange, pour ne point donner lieu à ses Ennemis de l'accuser de correspondance avec ce Monarque. C'est pourtant sur ces calomnies qu'on a suscité contre lui ses Peuples. . . . Manifeste du R. Jaques aux Pr. Cat.

(a) *Les Princes & Etats Protestans ne sont pas moins obligés que les Catholiques de contribuer à son rétablissement. . . . Les Anglois n'ont pu abjurer sa Royauté, ni lui substituer un autre Roi au préjudice de la foi qu'ils lui ont jurée. . . . Les Princes de la Communion d'Augsbourg sont obligés de réparer l'injure faite à leur Religion par un Acte qui la déshonore : Ce qu'ils ne peuvent mieux faire, qu'en procurant le rétablissement d'un Roi détrôné contre le Système de toutes les Communions Protestantes. . . . Manif. du R Jaques aux Pr. Prot.*

reste de l'Europe (a), la France ne voit plus, dans la chute de ce Prince, qu'une dégradation qu'il avoit méritée, par l'infraction & le renversement des Loix. Elle met sa pitié à s'endurcir sur les malheurs de ses Sujets Réformés; & elle cède aux Princes Protestans la gloire d'un zèle plus généreux, & plus chrétien.

Endur-
cisse-
ment de
la Fran-
ce sur les
mal-
heurs
des Ré-
formés.

J'ai dit que les Protestans François avoient tenté inutilement de faire un corps, qui pût être admis & écouté au Congrès de Ryswyk. Les Puissances Protestantés suppléèrent à ce malheur, autant du moins que la conjoncture

(a) Les Princes Protestans, & Catholiques, répondirent unanimement, tant aux Plaintes, qu'aux Protestations, & Manifestes du Roi Jaques: *Que sa dégradation étoit fondée sur le renversement des Loix fondamentales de l'Etat, dont la Nation Angloise prétend que la vengeance lui appartient: que telle est la constitution de sa Monarchie: & que chaque Etat a ses Loix, dont il n'est pas responsable aux autres: Qu'il devoit imputer à sa mauvaise conduite, ou à la nécessité des tems, la Révolution de la Grande Bretagne, dont les autres Princes de la Chrétienté, de quelque Religion qu'ils fussent, n'étoient pas obligés de changer la scène.* Rép. au R. Jaques,

joncture des tems, & des affaires, le pouvoit comporter: elles firent présenter au Congrès, par leurs Plénipotentiaires, un Mémoire en faveur des Eglises Réformées de France. Ce Mémoire est trop essentiel à mon sujet, trop touchant, trop énergique par lui-même, pour ne le pas donner tout entier à mes Lecteurs.

*Mémoire présenté au nom des
Princes Protestans confédérés,
en faveur des Protestans de
France.*

Mémoi-
re des
Princes
Protes-
tans
confé-
dérés,
en fa-
veur des
Protes-
tans de
France.

LES Alliés de la Religion Protes-
tante, faisant réflexion sur les cala-
mités, qu'une grande partie des Sujets
de Sa Majesté Très-Chrétienne, qui pro-
fessent avec eux la même Religion, ont
souffert, & souffrent encore, uniquement
à cause qu'ils servent Dieu selon les li-
mières de leur conscience, liberté dont
ces affligés pourroient se flater par la
Loi Divine, par les Préceptes de la Cha-
rité, & particulièrement par les Loix
du Royaume, confirmées par Sa Majesté
Très-Chrétienne, & dont ils doivent jouir
en

en bons & fidèles Sujets, qui se sont toujours tenus avec leur Souverain dans les règles du devoir & de l'obéissance: les dits Alliés, touchés par ces motifs de justice, & de compassion, s'intéressent d'autant plus pour ces pauvres gens, que les maux qu'ils souffrent continuant après la Paix rétablie, pourroient être attribués à une aversion de Sa Majesté Très-Chrétienne contre tous les Protestans en général: ce qui affligeroit beaucoup les Puissances de cette Religion, qui espèrent par la Paix de rentrer & de vivre dorenavant en amitié & en bonne intelligence avec Sa Majesté Très-Chrétienne. Pour cet effet, il leur importe de sçavoir quelle sera la destinée d'un grand nombre de Sujets de France, qui ont abandonné leur Patrie, & se sont réfugiés dans les Etats des dits Alliés Protestans, afin de les animer après la Paix faite, de retourner chez eux, s'ils le peuvent faire en liberté & bonne conscience. C'est pourquoy les Ambassadeurs & Plénipotentiaires des-dits Alliés de la Religion Protestante pour la Paix générale, se trouvent obligés de les recommander très-instamment à leurs Excellences Messieurs les Ambassadeurs de Sa Majesté Très-Chrétienne.

tienne : Ayant requis son Excellence Monsieur le Médiateur (a) de joindre ses bons offices, afin qu'il soit procuré à ces pauvres gens le soulagement après lequel ils soupirent depuis long-tems, & qu'ils soient rétablis dans leurs Droits, Libertés, & Priviléges en matière de Religion, pour jouir d'une entière liberté de conscience ; & que ceux d'entre eux qui sont dans les prisons, ou autrement détenus, soient élargis & mis en liberté, afin que ces affligés puissent avoir part à la Paix, dont l'Europe selon les apparences va jouir.

On ne
fait nul-
le atten-
tion à ce
Mémoi-
re.

Qu'arriva-t-il de ce Mémoire ? Les Plénipotentiaires François le dédaignèrent, ils refusèrent de l'écrire. Le Médiateur même, auquel ils firent connoître que telles étoient leurs instructions, s'empressa peu de l'appuyer. Le Mémoire tomba : & ceux qui en étoient le triste objet, trouvèrent en même-tems toutes les avenues fermées aux justes espérances dont ils s'étoient flattés.

Requête
des Ré-
formés

Ces Sujets désolés avoient dressé une Requête pour la présenter au Roi :

(a) L'Ambassadeur de Suède.

Roi: la liberté leur en fut interdite. au Roi:
 Ils eurent recours à l'impression. Que on refu-
 les Souverains sont à plaindre! Ils sont se de la
 entourés d'une foule de gens, qui ont rece-
 des voiles toujours prêts pour leur ca- voir ;
 cher la vérité. Il y a tout lieu de elle est
 présumer, que la Requête ne parvint imprimée.
 pas jusqu'au Roi. Les termes de sou-
 mission, de dévouement, & de res-
 pect, dont elle étoit remplie ; l'ex-
 cellent naturel de Louis, son équité,
 la Religion même, si elle n'eût pas
 été trompée: tout auroit conspiré à
 toucher ce Monarque.

*Vos Sujets Reformés, Sire, di- Précis
 soient-ils dans leur Requête, sont per- de cette
 suadés, qu'après ce qu'ils doivent à Requête.
 Dieu, ils sont obligés de rendre à Votre
 Majesté une obéissance sans bornes. Ils
 justifioient leur Religion, que des per-
 sonnes intéressées à la décrier, & à la
 détruire, lui avoient mal représentée.
 Ils ajoutaient, qu'en plus d'une occasion
 ils avoient fait voir une attention con-
 stante, & distinguée, à demeurer fidèles
 au Gouvernement, & à l'Etat. J'au-
 rai l'occasion d'en rapporter des preu-
 ves, dans la fidélité particulière &
 inébranlable des Réformés des Sé-
 vennes.*

vennes. Ensuite, ils exposoient les rigueurs exercées contre eux. Ils faisoient cette réflexion sur la religion & sur les lumières naturelles du Roi : *Que peut - être , aux dernières heures de sa vie , les misères affreuses d'un si grand nombre de Sujets , viendroient trop tard se présenter à ses yeux.* Ce n'étoit pas une prédiction : c'étoit une conséquence facile à tirer des mouvemens ordinaires aux consciences droites & timorées, lorsque la mort commence, en s'approchant, de tirer le rideau sur les enchantemens & les illusions de la vie.

Aussi, arriva-t-il, qu'au lit de sa mort, arrêtant ses regards, tantôt sur Le Tellier son Confesseur, tantôt sur les Prélats qui étoient présens, le Roi

Paroles prononça ces paroles touchantes : *J'ai commis quelques excès dans les affaires de Religion, Dieu, devant qui je vai paroître, sait que des gens plus instruits que je ne l'étois, & à qui j'ai cru devoir ma confiance, me l'ont fait faire : je le mets sur eux, ils en répondront devant Dieu.*

Le Roi parloit ainsi à l'occasion du Cardinal de Noailles, que les intrigues

Paroles
remar-
quables
de Louis
XIV. au
lit de sa
mort.

trigues des Jésuites avoient fait tomber dans la disgrâce; qu'il nommoit, qu'il demandoit en mourant; & que les Oracles l'affurèrent toujours, qu'il ne pouvoit voir en conscience. Mais ces Paroles du Roi, si on y fait attention, étoient susceptibles d'un sens plus général; & la conduite, que les Arbitres de sa foi lui avoient fait tenir contre ses Sujets Protestans, ne pouvoit pas ne point entrer dans ses remords.

La Requête finissoit en ces termes : *Nous sommes demeurés dans le silence, pendant que Votre Majesté a été occupée d'une grande Guerre: présentement qu'on travaille à la Paix de l'Europe, trouvez bon, Sire, que nous vous demandions, avec tout le respect que nous vous devons, la Paix de nos Consciences. Notre fidélité vous est connue, rendez nous, Sire, votre Protection, & les effets de votre Bonté & de votre Justice, qui nous ont été enlevés par surprise, & par de faux exposés dont on a prévenu Votre Majesté.*

La scène change ici, elle devient terrible, elle est souvent ensanglantée. Ce ne sont plus des refus, ce sont des

Les violences
exercées depuis

long-
tems
contre
les Ré-
formés
de Fran-
ce, aug-
mentent
après la
Paix.

rigueurs. Non-seulement nul adou-
cissement, nulle compassion, nulle
grace; mais de nouveaux excès de
rigueur & de cruauté. Je voudrois que
mon sujet pût me dispenser de les
écrire, ou que l'exactitude de l'Histoire
me permît d'en dissimuler les hor-
reurs. J'en abrégerei du moins le
spectacle, en le faisant passer avec ra-
pidité.

On
ignoroit
à la
Cour
une par-
tie de
ces vio-
lences:
on s'y
piquoit
de mo-
déra-
tion.

On ignoroit à la Cour une grande
partie du mal. Pour éblouir la mo-
dération dont on s'y piquoit à cet
égard même, les Déclarations & les
Edits, que le zèle, ou l'intérêt du
Clergé Romain, extorquoit tous les
jours, étoient marqués au coin de la
clémence; du moins aux yeux & au
goût de ceux qui comptent la con-
science pour rien, ou pour peu de
chose.

Une Dé-
clara-
tion du
Roi per-
met aux
Réfu-
giés de
revenir
en Fran-
ce: à
quelle
condi-
tion.

Par les Edits de 1685., & par la
Déclaration de 1686., les Réformés
fortis de France pour cause de Reli-
gion, avoient été pros crits: il pa-
roît, au mois de Décembre 1698.,
une Déclaration du Roi, qui les re-
lève de la Proscription, de toutes les
peines portées par les Edits; qui leur
per-

permet de revenir en France dans l'espace de six mois, pour y demeurer librement comme les autres Sujets; mais à condition d'abjurer leur Religion: & qui ne voit que cette grace étoit pire, & plus à craindre, que la Proscription même? Toute personne chrétienne & religieuse, disons seulement raisonnable & sensée, conviendra sans peine, qu'il vaut mieux vivre dans l'affliction & mourir dans l'exil, que de trahir son repos, en trahissant sa conscience.

Cette Déclaration n'étoit donc qu'un artifice accommodé au théâtre de la Cour: tandis que, dans les Provinces, les choses alloient bien autrement. En cette même année 1698. les Intendans, les Juges subalternes, les Parlemens même, les Prevôts des Maréchaussées, tout est en mouvement après ceux qui s'assemblent pour servir Dieu selon leurs lumières, comme après des Brigands, des Voleurs, ou des Séditieux, quoiqu'ils soient assemblés sans armes. On fait, en Poitou, diverses exécutions.

A Roquecourbe, en Languedoc, Triste
B 2 deux accident

de deux
jeunes
Filles
Réfor-
mées.

Mort
tragique
du Mi-
nistre

Brouf-
son :

S'il
étoit

coupa-
ble d'a-

voir

voulu

faire

soulever

les Sé-

vennes :

Abrégé

de sa

Vie.

deux jeunes filles (a) échapent à la
fureur du soldat : l'une se jette dans
la rivière, & se noie ; l'autre en perd
la raison, qu'elle ne recouvrera plus.

Le 19. de Septembre, le Ministre
Brousson (b) est arrêté à Oleron ;
trans-

(a) Ce Fait est tiré d'une Lettre écrite
du Languedoc en date du 14. Juillet 1698.

(b) On a écrit fort diversement de la fin
tragique de cet infortuné Ministre. Quoi-
que la discussion de ce fait n'appartienne pas
proprement à mon sujet, elle s'y rapporte
néanmoins assez, pour devoir l'éclaircir
par une Note. *Bruyes*, que sa passion con-
tre les Camisards, dans son *Histoire du Fan-*
atisme, peut faire regarder comme l'Oya-
teur de leurs Ennemis, prétend que Mr.
Brousson fut moins condamné pour avoir
prêché en France, que comme Chef de Re-
belles : (*Histoire du Fanat. Tom. I. pag. 281.*)

Que dans son Interrogatoire, Mr. de Basville,
qui fut son juge, lui ayant demandé quel mo-
tif il avoit eu dans la conduite qu'il avoit te-
nuë dans les Sévennes & ailleurs, il répondit
que c'étoit uniquement de défendre la vérité,
& de suivre l'exemple des Apôtres : Que Mr. de
Basville lui repliqua, en lui demandant, si les
Apôtres prêchoient la Révolte contre les Puif-
sances que Dieu a établies & faisoient des Pro-
jets contre elles ? Qu'il répondit que non, &
qu'aussi il n'avoit jamais rien fait de sembla-
ble : Que sur cette Réponse, Mr. de Basville
avoit fait paroître des preuves du contraire de
la main de Brousson : Que celui-ci nia que

transféré, condamné à la rouë, exécuté à Montpellier le 4. de Novembre.

B 3

Je

fût son écriture : Qu'il le reconnut ensuite, & avoua tout : Que son avoué fut rendu public le jour même : Que tous les Religionnaires détrompés, apprirent avec étonnement que leur prétendu Martir, pour tâcher de garantir sa vie, avoit eu la confusion d'avoir ajouté inutilement le parjure au plus grand de tous les crimes : Qu'il ne se passa rien de remarquable à sa mort, si ce n'est qu'il déclara à l'Abbé Cronset, qui l'assistoit, que la seule chose qu'il avoit à se reprocher en mourant, étoit d'avoir fait le projet de la Révolte des Sévennes. Hist. du Fan. Tom. I. Pag. 278. 279. 280. 281.

D'un autre côté, Mr. De Larrey, dans son Hist. de France sous le Règne de Louis XIV., Auteur qu'on n'accuse point d'être partial contre la France, Mr. de Larrey, dis-je, ne craint pas d'affûrer, *Que la mort tragique de Mr. Brousson eut tous les caractères du Martire : Qu'ayant été d'abord conduit d'Oleron, où il fut arrêté, dans les Prisons de Pau, l'Intendant du Bearn lui avoit demandé, s'il n'avoit pas connu le danger de venir prêcher en France, avant que de s'y engager ? Et qu'il répondit, que ce n'étoit qu'après une mûre délibération qu'il l'avoit fait, & par un mouvement de zèle pour la Religion : Que du reste il protesta toujours que dans toute sa conduite & ses exhortations, il ne lui étoit jamais rien échappé qui tendît à la Rébellion : Qu'arrivé le 30. d'Octobre à Montpellier, tout sévère qu'étoit Mr. de Basville, Intendant du Languedoc, il en fut*

Je ne m'arrête point aux nouvelles Déclarations de 1699., non plus qu'aux

fut traité humainement : Qu'il eut avec lui de fréquens & de longs entretiens , qu'on n'a point publiés , & qui vouloient apparemment sur les voyages qu'il avoit faits dans les Provinces , & sur les Conspirations dont on soupçonnoit les Nouveaux-Réunis , & dont on l'accusoit d'être venu fomenter le crime : mais qu'eux & lui en étoient bien innocens : Que l'Intendant en parut persuadé , puisqu'il ne voulut pas qu'on l'appliquât à la question , s'étant contenté de la lui faire présenter : Qu'on adoucit la rigueur de la Roue , l'Intendant ayant donné ses ordres qu'il fut étranglé auparavant : Qu'il ne permit pas non plus qu'il fût insulté en allant au suplice , où il fut conduit avec ses habits ordinaires & sa perruque , & que le Bourreau ne le toucha que sur l'Echaffaut : Que le bruit des Tambours empêcha le Peuple d'entendre ses dernières paroles : mais que l'Exécuteur , qui les ouit , en fut si touché , qu'il dit après l'Exécution , que s'il osoit parler , il auroit bien des choses à dire , & que cet homme étoit mort comme un Saint : Que tous les Spectateurs , les Catholiques Romains aussi-bien que les Réformés , admirèrent le zèle , la modération , & la constance , qu'il fit paroître jusqu'à son dernier soupir ; & que sa mort fut une prédication encore plus touchante , que celles qu'il avoit faites pendant sa vie : Qu'on ne laissa pas de faire couvrir le bruit , qu'il avoit voulu faire soulever les Nouveaux-Réunis du Vivarès & des Sévennes , & même qu'il l'avoit avoué : Qu'il protesta au contraire , en allant à l'échaffaut , qu'il n'étoit

venu

qu'aux nouvelles mesures de tempera-
ment & de douceur, qu'il paroît qu'on

B 4 veut

venu dans le Royaume, que pour consoler ses Frères, & les exhorter à la persévérance, en les exhortant en même-tems à l'obéissance pour les Ordres du Roi, en tout ce qui n'est point contraire aux Commandemens de Dieu: Que rien n'étoit donc plus faux que cette calomnie d'avoir prêché la Rébellion, ni de plus contraire au traitement des deux Intendants, qui n'eussent pas eu ces égards pour un Séditionnaire; & qu'une autre preuve qu'il n'étoit coupable d'aucun crime contre l'Etat, c'est qu'après l'Exécution on donna son Corps pour être enseveli. Hist. de France de Larrey, Tom. VII. Pag. 78. 79. & les suiv.

Dans les Relations de ces deux Historiens, on ne voit de conforme, que le seul bruit qui s'étoit répandu que Mr. Brousson avoit voulu soulever les Réformés dans le Vivarais & dans les Sévennes. Ce bruit pouvoit avoir deux sources: la haine de quelques Catholiques contre les Réformés; ou peut-être, ce qui seroit venu de plus haut, une finesse de Politique, pour intimider & contenir ceux des Nouveaux-Réunis qu'on soupçonnoit de vouloir remuer. Quoi qu'il en soit, ce que Brayes avance, est par-tout destitué de preuves: au lieu que les conjectures de Larrey, sur les faits qu'il rapporte, paroissent raisonnables & sensées. J'en laisse le jugement, & la décision, à mes Lecteurs. Je me contenterai de conclure cette remarque, par deux mots de l'Histoire d'un homme, que les

uns

Conseil veut prendre à la Cour. Un Tribunal composé de Personnes sages & éclaircies établi extraordinairement à Versailles.

les, pour uns ont regardé comme Séditieux ; & les autres , comme un Martir.

Claude Brousson étoit de Nîmes. Il fut long-tems Avocat en la *Chambre mi-partie* de l'Edit. Il le fut ensuite au Parlement d'Evêques de Toulouse, lorsque cette Chambre, qui & des en avoit été tirée, y fut réunie. Il plaidoit ordinairement les causes des Réformés, à l'égard des Réformés. En 1683. il abandonna la profession d'Avocat, pour aller instruire & fortifier ses Frères des Sévennes. Sur la fin de la même année, il se retira à Lausanne. Il repassa dans les Sévennes en 1689. ; & au mois de Décembre 1693. , il se retira une seconde fois en Suisse. Là, le Ministère qui lui avoit été conféré dans les Sévennes par un Ministre, que le même zèle y avoit attiré, fut approuvé & confirmé dans une Assemblée Ecclésiastique. Il prêcha à Lausanne, à Berne, à Zurich. Il quitta la Suisse, pour aller avec sa Famille s'établir à la Haye. Il prêcha dans les principales Villes de la Hollande. Mais, toujours rempli du désir de confirmer ses Frères de France, il y revint en 1695. ; & après y avoir parcouru différentes Provinces, il retourna à la Haye. En 1697. , il repassa en France. Il prêcha dans le Vivarès, où il prit la résolution de se retirer en Hollande. Mais voulant visiter auparavant ses Frères, il alla d'abord à Orange : de-là, prenant sa route par le Bas-Languedoc, il traversa les Sévennes ;

éclairées, du Chancelier, du Duc de Beauvilliers, des quatre Secrétaires d'Etat, de Daguesseau, & de Pomereuil, est chargé d'examiner les Procès Verbaux des Prélats, & des Intendans. Ce Conseil s'assemble toutes les semaines à Versailles chez le Chancelier, ou chez le Duc de Beauvilliers; & tous les mois, devant le Roi. Nouvel artifice. La liberté de conscience, seule capable de guérir & de fermer la playe, est exclue de tous les moyens proposés; & la contrainte va croissant dans toutes les Provinces.

En 1699. la Déclaration de 1698. dont j'ai parlé, s'exécute à la rigueur. Elle est suivie, dès le 11. de Février, d'une nouvelle Déclaration, qui réitère les défenses de 1682., & de 1686., de sortir du Royaume sur peine des Galères. Une autre Déclaration donnée à Fontainebleau, le 13. de Septembre, vient à l'appui de celle-là, & de toutes les précédentes. On se por-

B 5

te

vennes, le Rouergue, le Pais de Foix, le Bigorre, le Bearn. Mais la Providence, qui le conduisoit à sa fin, permit qu'il fut arrêté à Oleron.

te jusqu'au Sacrilège des Communions forcées. En 1700. tout retentit des gémissemens de ceux qui languissent dans les prisons, ou dans les fers. On voit, sur la fin d'Avril, partir de Paris une Chaîne de soixante-trois Galériens, dont les crimes sont la fidélité, l'attachement, le zèle pour leur Religion; & parmi lesquels on remarque plusieurs Pères de famille, plusieurs têtes à cheveux gris. Sur les Galères à Marseille, un Réformé qui refuse de fléchir les genoux devant l'*Hostie*, parce qu'il ne croit pas le pouvoir faire en conscience (a), on l'étend nud sur le Coursier: le plus puissant Turc qui soit dans la Galère, armé d'une corde goudronnée, & trempée dans l'eau de la Mer, frappe de toute sa force: le corps rebondit, retombe sous des coups terribles & redoublés, & ne fait plus qu'une playe sanglante. Et quelle plume pourroit décrire des horreurs capables d'attendrir des Forçats? Deux Galériens (b),

Traite-
ment af-
freux
fait à un
Galè-
rien
Protes-
tant, qui
refuse
de se
mettre à
genoux
à l'élé-
vation
de l'*Hostie*.

Deux
Galè-
riens,

Ro-

(a) Voyez la Lettre qui rapporte ce Fait, dans le Mercure Hist. & Polit. du mois de Décembre 1700.

(b) Voyez le Mercure Hist. & Polit. en 1701.

Romains de Religion, qui n'étoient pas là pour des excès de zèle, changent à la vue de ces affreux spectacles. Ils vont se déclarer à l'Evêque de Marseille. On les associe aux souffrances de leurs nouveaux Frères, & ils en font leur joie & leur bonheur.

Dieu, qui conduit tout, permettoit que le Roi fût trompé à Versailles. L'Archevêque de Rheims (a), trompé peut-être le premier, à la tête & au nom du Clergé, y parloit ainsi à ce Monarque, touchant les Réformés de France : *Nous protestons, Sire, que ce n'est point par la violence, mais par la douceur & par la persuasion, que les Evêques veulent les ramener & les retenir : également résolus à les inviter par la force des instructions & de la charité, & à éloigner de la participation des saints Mystères, ceux qui n'ayant pas la Robe nuptiale, ne peuvent que les profaner.*

Mais l'Evêque de Noyon avoit établi ailleurs des maximes bien différentes. **B 6**

(a) Dans sa Harangue au Roi, prononcée à Versailles à la tête du Clergé, vers le milieu de l'année 1700.

Romains de Religion, se font Protestans, touchés de la constance de ceux qui souffroient de si cruels tourmens. Le Clergé trompe le Roi, au Sujet des Réformés.

Le même Clergé soutenoit

& sui-
voit ail-
leurs des
Maxi-
mes
bien dif-
férentes
de cel-
les qu'on
débitoit
à Ver-
sailles.

Le dan-
ger de
ces Ma-
ximes se
fit bien-
tôt sen-
tir.

rentes. Il avoit prétendu (a), que le Roi étoit obligé de traiter ses Sujets de la Religion Protestante avec la même rigueur que St. Augustin avoit approuvée contre les Donatistes. Plusieurs Prélats, & en particulier l'Evêque de Poitiers, n'étoient pas dans des sentimens plus modérés. Et plût à Dieu, que le Roi eût pu sentir & prévoir le danger de leurs maximes ! La patience lassée se tourne en fureur. Je sai que l'Evangile s'oppose à tout esprit d'impatience, ou de révolte. Toutefois, la sensibilité, & la foiblesse humaine, qui subsistent dans les Saints mêmes, n'étoient pas anéanties dans les Réformés. Le Roi étoit en paix. Mais le Roi devoit s'attendre à voir bien-tôt l'Europe en feu. L'orage grondoit déjà. Une rupture au dehors paroissoit inévitable. Des troubles au-dedans pouvoient devenir funestes. Les violences que j'ai décrites, n'étoient guère propres à perpétuer la patience, dans ceux qui les souffroient. N'anticipons point les événemens. Avant que d'entamer la

Guer-

(a) Dans un de ses Mandemens, au commencement de la même année 1792.

Guerre des Camisards, il est nécessaire de considérer la situation où la France se trouvoit, lorsque le feu qu'un accident alluma, mais bien-tôt excité par les Puissances du dehors, embrasa le Languedoc, & menaça le Royaume entier.

En même-tems que la France étoit si sévère sur les principes de sa Religion, elle paroissoit peu scrupuleuse dans ses Maximes d'Etat. Sacrifier les Réformés, ou, ce qui est la même chose, les convertir en foule, moins à sa Religion qu'à sa Politique; secourir, sous main, les Turcs contre les Chrétiens; négocier, conclure, rompre avec des Alliés, qui avoient traité de bonne foi avec elle : c'étoit l'usage qu'elle avoit fait de près de quatre ans de paix, lorsque tout-à-coup elle préféra la Guerre aux moyens mêmes qu'elle avoit pris pour l'éviter. Guerre sanglante & fatale, qui la mit souvent sur le panchant de sa ruine.

A Dieu ne plaise, que j'impute à ma Patrie des vices & des intrigues, qui peut-être n'existerent que dans la malignité, ou les soupçons de ses ennemis. Prêter aux actions quelque intention

L'Etat
de la
France,
lorsque
la Guerre
des
Camisards
s'alluma.

tention que ce puisse être, c'est entreprendre l'Histoire très-obscur des mouvemens du cœur humain, & celle des événemens y perd toujours de sa lumière. Laissons les motifs ; n'exposons que les faits.

Conver-
sions
multi-
pliées.

Plaisan-
te ma-
nière de
conver-
tir.

Quelques zélés & quelques savans que pussent être les Missionnaires du Clergé Romain, ceux qu'on apella *Missionnaires-Bottés* étoient beaucoup plus habiles. Un de ceux-ci entroit dans une maison, se donnant un air moins terrible que sombre ; demandoit le Maître & la Maîtresse du Logis ; faisoit mettre à genoux son hôte ; puis, tirant son sabre, & levant les yeux au Ciel : *Grand Dieu*, disoit-il, *voilà la cinquantième victime que j'immole aujourd'hui à votre Gloire.* L'hôte tomboit de frayeur, la face contre terre ; sa Femme, sa Famille éplorée, disoient, *Nous allons signer.* *Fort bien*, reprenoit le Missionnaire, *faites vite, car j'ai hâte ; j'en ai d'autres à convertir.*

Le fait est singulier, mais il est positif : je l'écris sur le témoignage d'un homme de bien, que ce Héros des Convertisseurs comptoit parmi les

conquêtes. Et personne n'ignore, que les Dragons, logés à discrétion chez ceux des Réformés, qui ne pouvoient s'accommoder, ni de la Religion de Rome, ni des moyens de la tromper, imaginoient cent diverses manières de les faire souffrir.

C'étoit en vain que ceux-ci représentoient, qu'ils ne pouvoient pas être ainsi persuadés. On leur répondoit, que ce n'étoit pas leur persuasion qu'on demandoit, mais leur soumission & leur signature. On les faisoit, en effet, signer par milliers : c'est ce qu'on apelloit leur conversion. Mais combien de ceux-là mêmes, au péril de leur liberté, abandonnèrent leurs biens, leurs établissemens, leur Patrie ? L'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, & la Suisse, en recueillirent de nouveau, avec une grande charité, un nombre innombrable, de toutes les Provinces du Royaume.

Non-seulement ces Conversions faisoient de la Religion une espèce de comédie, qui, sous le masque de nouveaux Convertis, ne représentoit que des Hypocrites : elles étoient funestes à l'Etat même, qu'elles épuisoient,

Mauvais
effets de
ces Con-
versions.

ou

La Paix
de Ryf-
wyk
étoit
foible
par deux
en-
droits.

ou d'Habitans, ou de Sujets affectuionnés, à la veille d'une nouvelle Guerre. Car la Paix de Ryfwyk, quelques soins qu'on eût pris de la rendre solide, menaçoit ruine par deux endroits. Il étoit à craindre, que la Guerre, qui consumoit encore l'autre moitié de l'Europe (a), ne vînt bien-tôt à se rallumer de toutes parts, avec plus d'ardeur & de violence que jamais; & cette crainte étoit fondée sur ce que les deux Maisons de Bourbon & d'Autriche prétendoient un Droit égal à la Monarchie d'Espagne, dont la Succession étoit prochaine, par l'état languissant de Charles II., qu'on voyoit mourir tous les jours.

On sent bien que par-là les Puissances intéressées à la Balance du Pouvoir & des Libertés de l'Europe, pouvoient se voir à tout moment dans la nécessité de reprendre les armes, & de se liguier encore. Selon que l'Empereur, qui pouffoit vivement la guerre

(a) La Guerre étoit encore fort allumée entre l'Empereur, les Vénitiens, les Polonois, & les Moscovites d'une part; & le Grand Seigneur de l'autre.

re contre le Turc, eût succombé ou prévalu, la Maison de Bourbon au premier cas, ou au second celle d'Autriche, n'eût pas manqué de rejeter toute proposition d'accommodement, & de se mettre en devoir, à la première nouvelle de la mort de Charles, d'envahir la Succession d'Espagne. On ne pouvoit donc affermir ces deux côtés foibles de la Paix de Ryswyk, que par ces deux moyens : 1. par une Paix générale en Europe; & 2. par des mesures si sages, & en même tems si efficaces pour régler la Succession, que même la plus ambitieuse des deux Maisons prétendantes, fût contrainte de s'en contenter. Mais ni l'un ni l'autre de ces moyens n'étoit facile. Voyons avec quelle sorte de sagacité & de sagesse, la France ménagea des conjonctures si délicates, & si importantes à ses intérêts.

Depuis la levée du fameux Siège de Vienne, les Turcs avoient presque toujours été battus (a). Charles

Usage
que fait
la France
du
V. premier
de ces
moïens.

(a) Voyez l'Histoire de Tékéli, l'Histoire de l'Empire Ottoman par Ricaut. La levée du Siège de Vienne arriva en 1683.

V. Duc de Lorraine, outre un grand nombre de victoires qu'il avoit remportées sur eux, avoit conquis les meilleures Places qu'ils eussent en Hongrie. Le Prince Louis de Bade avoit achevé les conquêtes, que le Duc, qui fut rapellé pour commander sur le Rhin, avoit laissées à faire. La Bataille de *Salankemen*, l'une des actions les plus hardies & les plus heureuses de ce Prince, avoit été des plus funestes à l'Empire Ottoman. Les Turcs y avoient perdu plus de vingt-cinq mille hommes. Et depuis longtemps ils ne lutoient plus que foiblement en Hongrie, lorsque le Prince Eugène gagna sur eux la Bataille de *Senta*, où leur perte ne fut pas moins considérable, qu'elle l'avoit été à *Salankemen*.

Pour surcroît de disgrâce, on avoit eu à la Porte le vent de la Paix que la France négocioit déjà (a). Le Grand Vizir, pour en être mieux informé, avoit mandé l'Ambassadeur de

(a) Voyez les Histoires d'Angleterre, l'Histoire de Guillaume III., le Mercure Historique & Politique, les Actes & Mémoires de la Négociation de la paix de Ryfwyk,

de France (a). Celui-ci dit vaguement : „ Qu'il ne sçavoit pas que le „ Roi son Maître fût disposé à donner la Paix à ses ennemis : mais que „ le Grand-Seigneur pouvoit être as- „ suré, que, si cela étoit, Sa Ma- „ jesté Très-Chrétienne ne manqueroit pas de lui en faire part ; Sa „ Hauteffe Ottomane devant être persuadée de la sincère amitié, & de la bonne intelligence cultivée réciproquement, & depuis si long-tems, „ entre les deux Couronnes. „

La Cour de France, qui apprit bien-tôt ce qui venoit de se passer à Constantinople, ne perdit point de tems à y faire tenir des sommes considérables. Le Roi, qui écrivit lui-même au Sultan, renouvela les assurances de son Ambassadeur. On a prétendu (b) que Louis promettoit, par la même Lettre, de ne point faire de Paix avec l'Empereur. Mais plus ce procédé blefferoit la Gloire du Roi, plus on doit être circonspect à le croire.

Sommes
mes
considé-
rables
en-
voies à
Constan-
tinople.

Lettre
remar-
quable
de Louis
XIV. au
Sultan.

Que.

(a) Mr. de Chateauf.

(b) Voyez l'Histoire de France sous le Règne de Louis XIV. par Larrey.

Que la France ait fait tenir secrètement au Grand Seigneur de nouvelles sommes, & pour le dédommager de la Paix qu'elle venoit en effet de conclure avec l'Empereur, & pour aider celui-là à continuer de faire la Guerre à celui-ci, rien n'est plus vraisemblable; & le fait est constant.

Cependant le Sultan, que cela ne contenta pas; qui, sans apui suffisant, se voyoit sur les bras quatre Puissances formidables; qui sentoient d'ailleurs avec inquiétude que les malheurs de cette guerre avoient été cause de la déposition de Mahomet IV. (a); & que ni les Régnes suivans de

Soliman

(a) Les Turcs irrités des pertes que les victoires & les conquêtes des Généraux de l'Empereur leur avoient fait faire en Hongrie, ayant imputé leur infortune à l'incapacité de leur Sultan Mahomet IV., l'avoient déposé & mis en prison sur la fin de l'année 1687. Soliman son frère, élu en sa place, ne régna que quatre ans, & ne fut pas plus heureux. Achmet, frère de Mahomet & de Soliman, succéda à celui-ci, & ne répâra pas les malheurs de son règne. Enfin, Mustapha fils de Soliman, neveu par conséquent de Mahomet & d'Achmet, étoit monté sur le Trône de cet Empire. Comme c'étoit un jeune

Soliman & d'Achmet, ni le sien même dont on avoit mieux auguré, n'avoient pû changer la fortune, fit tout d'un coup sa paix. En moins de deux mois, elle fut négociée, conclüe, signée à *Carlowitz*, par la médiation de l'Angleterre & de la Hollande (a). Et comme les Turcs sçavent mieux garder que les Chrétiens la foi des Traités, la France n'eut plus rien à espérer de ce côté-là (b). Mais sa Politique s'étoit ouvert un chemin, qui

jeune Prince d'environ trente-trois ans, & qui avoit d'ailleurs d'assez belles qualités, la France s'en étoit promis quelque révolution favorable. Mais dès qu'il vit qu'elle l'abandonnoit par la Paix qu'elle avoit faite avec l'Empereur, il se hâta de faire la sienne.

(a) On s'assembla le 13. de Novembre 1698., à *Carlowitz*, Village situé dans la basse Hongrie entre *Petervaradin* & *Belgrade*: le 16. de Janvier tous les Traités y furent signés. Les Plénipotentiaires Médiateurs étoient Mylord Paget de la part de la Grande-Bretagne, & Mr. Collier, pour les Etats-Généraux. Voyez l'*Histoire d'Angleterre*, la *Vie & les Actions de l'Empereur Leopold*, le *Mercur Historique & Politique*.

(b) On leur doit en particulier cet éloge, qu'ils observèrent inviolablement les Traités de *Carlowitz*, quoiqu'ils n'eussent manqué, pour en autoriser, ou en colorer l'infraction, ni d'occasions, ni de prétextes.

qui alloit plus directement à la Succession d'Espagne.

De quel-
le ma-
nière la
France
profita
du se-
cond
moien.

La modération , dont Louis se piquoit toujours , avoit fait à la Paix générale de l'Europe de nouveaux & de plus grands sacrifices. Le Roi avoit consenti de partager avec l'Empereur les Couronnes d'Espagne. Mais il arriva que ce partage même reporta par contre-coup la Succession toute entière dans la Maison de Louis , & que la modération de ce Monarque ne fut pas à l'épreuve d'une révolution , qui eut trop d'influence sur celles que je dois décrire , pour que je puisse me permettre d'en supprimer les circonstances.

La con-
duite
que l'on
prête à
la Fran-
ce , à
l'égard
du Trai-
té de
partage.

On a prétendu (a) que la France avoit pensé la première au Traité de partage , dont il a tant été parlé ; qu'elle en avoit conçu & formé le projet ; qu'elle l'avoit communiqué à l'Angleterre & à la Hollande , qui l'avoient approuvé , forcées en quelque sorte d'admirer elles-mêmes un désintéressement dont peut-être elles avoient douté. Et rien n'auroit été plus

(a) Voiez l'*Histoire de France sous Louis XIV.* par Larrey , Tom. VII. pag. 135. & 136,

plus admirable en soi, ni plus glorieux à Louis, que d'avoir fait toutes les avances de ce Traité, malgré les reproches de sa Maison, qu'il tenoit pour incontestables (a), si des démarches, généreuses en apparence, n'avoient eu en effet que des vûes toutes pures de générosité.

Mais quelque origine qu'on donne à ce Traité, que ce fût la modération, ou l'ambition, qui l'eût fait naître; ce qui est certain, & au fond la même chose, c'est que l'Angleterre & la Hollande le concertèrent avec la France; que ces trois Puissances réunies employèrent toute l'année 1699. à le perfectionner; & que c'étoit, en tout sens, un chef-d'œuvre de Politique.

Quel que fût le motif de ce Traité, c'est en tout sens un chef-d'œuvre de Politique.

Il étoit motivé de l'intérêt du repos

(a) Louis XIV. prétendoit, que du chef de la feue Reine Marie Thérèse, l'ainée des Infantes d'Espagne, le Dauphin son Fils étoit le seul Héritier de la Monarchie d'Espagne. C'est vrai que la Reine, & le Roi lui-même, avoient renoncé. Mais ce Monarque croit avoir suffisamment prouvé la nullité de cette Renonciation. Voyez l'*Histoire de France sous Louis XIV. par Larrey, Tom. III. p. 492, suiv.* : on y trouve cette question amplement discutée.

pos public (a). Il assûroit les libertés & la tranquillité de l'Europe, en tenant la balance égale entre les deux Maisons de Bourbon & d'Autriche

(a) Le début de ce Traité étoit : Que le Roi de France, le Roi de la Grande-Bretagne, & les Etats Généraux des Provinces-Unies, n'ayant rien tant à cœur que d'affermir la bonne intelligence, rétablie entre Sa Majesté Très Chrétienne, Sa Majesté de la Grande Bretagne, & les Etats Généraux, par le dernier Traité conclu à Ryswyk, & de prévenir par des mesures prises de temps, les événemens qui pourroient exciter de nouvelles Guerres dans l'Europe, ils avoient nommé des Plénipotentiaires, &c. Le premier, le second, & le troisième Article du Traité se proposoient le même objet en ces termes : La Paix, rétablie par le Traité de Ryswyk, sera fermée & constante, & la santé du Roi d'Espagne étant devenue si languissante, qu'il a tout à craindre pour sa vie, il est nécessaire de prévoir que l'ouverture de la Succession exciteroit une nouvelle Guerre, si le Roi Très Chrétien soutenoit ses prétentions, & celles du Dauphin sur la Monarchie d'Espagne, & que l'Empereur d'autre côté vouloit faire valoir les siennes, & celles des Princes de sa Maison. . . Pour éviter cette Guerre, & maintenir la tranquillité publique, les deux Rois, & les Etats Généraux, ont trouvé bon de prendre par avance des mesures nécessaires, qui pussent prévenir les troubles que la mort de Charles II. ne manqueroit pas de causer, s'il n'y étoit pourvu par le Partage qu'il seroit fait de la Succession, avant qu'elle fût échuë.

he (a). Toutes les forces des trois puissances confédérées, & des Alliés qu'el-

(a) Voici dans le quatrième, le cinquième, & le sixième Article du Traité, le Partage entre les deux Maisons. Le Roi Très Chrétien aura, tant en son propre nom qu'en celui du Dauphin & de ses Enfants, les Royaumes de Naples & de Sicile, avec les Places dépendantes de la Monarchie d'Espagne sur la Côte de Toscane & les Isles Adjacentes, la Ville & le Marquisat de Salern, & la Province de Guipuscoa, à la réserve des Places situées au delà des Pyrénées, qui restent à l'Espagne. Les Duchés de Lorraine & de Bar seront cédés, & transportés au Dauphin & à ses Héritiers, en la place du Duché de Milan, qui sera transporté en échange au Duc de Lorraine, qui ne refusera pas un parti si avantageux. Moienant lesquels Royaumes, Isles, Provinces, & Places, le Roi Très-Christien, le Dauphin & ses Héritiers, promettent de renoncer lors de l'ouverture de la Succession d'Espagne, & renonçant dès à présent, à tous leurs Droits, & à toutes leurs prétentions sur cette Monarchie, à l'exception de ce qui est réglé pour leur Partage... toutes les Places qui doivent leur revenir, seront conservées sans être démolies... Tous les autres Etats qui composent la Monarchie d'Espagne, tant en Europe qu'ailleurs, dans les vieux & le nouveau Monde, seront donnés & assignés à l'Archiduc Charles second Fils de l'Empereur : moyennant quoi l'Empereur, tant en son propre nom qu'en celui du Roi des Romains son Fils aîné, de l'Archiduc Charles son second Fils, des Archiduchesses ses Filles, &c. comme aussi la Roi des Ro-

qu'elles devoient se faire, en garantissant
soient l'exécution (a). On étoit con-

ven

main pour lui, & l'Archiduc Charles dès qu'il
sera majeur pour lui même, leurs enfans &c
se tiendront satisfaits, & renonceront à tous au-
tres Droits, & à rien prétendre sur le Partage
du Roi Très-Chrétien, & du Dauphin. Le
neuvième Article portoit, que le Partage de
l'Archiduc ne pourroit jamais revenir, ni de-
meurer en la possession d'un Prince qui seroit
Roi de France ou Dauphin, pour conserver l'é-
quilibre que cette Réunion seroit perdre.

(a) Par le septième, le douzième, le treizième,
& le quatorzième Article du Traité, il étoit dit, qu'en cas que l'Empereur, le
Roi des Romains, & l'Archiduc, refusassent le
Partage, les deux Rois de France & de la Grande-
Bretagne, & les Etats Généraux, conviendroient d'un Prince,
auquel leur Partage seroit donné: & qu'en cas que l'Archiduc voulût mettre
en possession de la Monarchie entière, l'Empereur &c
l'empêcheroient de toutes leurs forces. . . Quelqu'un
admettroit dans le présent Traité tous Rois, Princes,
& Etats qui voudront y entrer: & qu'il seroit permis
aux dits Seigneurs Rois & aux Etats Généraux, & à
chacun d'eux particulier, de requérir & d'inviter tous
ceux qu'ils trouveront bon, pour être Garants de l'exécution
du Traité. . . Et que pour assurer encore davantage
le repos de l'Europe, les dits Rois, Princes, & Etats,
seront non seulement invités d'être Garants de l'exécution
du Traité, mais que si quelqu'un des Princes, en faveur
de qui les Partages sont faits, vouloit dans

fin

venu spécialement du secret, comme
de l'Article le plus essentiel au succès
de cette grande affaire. Car les Es-
pagnols auroient-ils vû d'un œil tran-
quille, qu'on eût anéanti leur Mo-
narchie, en la démembrant? Et l'Em-
pereur, qu'un Testament de Charles
en faveur d'un Prince de la Maison
d'Autriche, quoiqu'annulé par la
mort de ce Prince (a), berçoit enco-
re

ne troubler l'ordre établi par ce Traité, la
même Garantie aura lieu pour maintenir toutes
choses dans l'état convenu par les Articles. . . .
Et que si quelque Prince s'oppose à la prise de
possession des Partages convenus, les dits Sei-
gneurs Rois, & les Etats Généraux, seront obli-
gés de s'entraider l'un l'autre contre cette oppo-
sition.

(a) Comme Charles avoit épousé en secon-
des noces la Princesse de Neubourg Palatin,
qui étoit, Sœur de l'Imperatrice, la Cour de
Madrid étoit devenue toute Autrichienne;
& on ne peut douter, que cette Reine d'Es-
pagne n'eût eu beaucoup de part au Testa-
ment que le Roi son Epoux avoit fait en faveur
du jeune Prince Electoral de Bavière. Ce
Testament découvroit assez l'ascendant que
la Maison d'Autriche avoit pris sur l'esprit de
Charles. Il est vrai que le Prince Electoral
de Bavière étoit mort à Bruxelles le 6. de Fé-
vrier 1699. & que sa mort avoit fait cesser
les jalousies de la France au sujet de ce Tes-
tament.

re de l'espérance de l'Héritage entier n'en auroit-il pas traversé le Partage. Il n'étoit point douteux, que du moment qu'ils viendroient à l'apprendre, l'Empereur & les Espagnols l'empêcheroient de tout leur pouvoir.

L'événement justifia ces craintes. On n'a point su au vrai, par quel le secret avoit transpiré. Les conjectures ont été contre la France (a). Quoi qu'il en soit, dans le tems que le Traité se négocioit encore, & plus de six mois avant qu'il n'eût été conclu, la Cour de Madrid en avoit été informée.

Charles jetta feu & flamme (b). Il est vrai que ce fut en vain.

tement. Mais la Cour de Madrid ayant toujours les mêmes engagemens avec celle de Vienne, tandis que l'Empereur se tranquillisoit sur la succession, la France ne s'endormoit pas.

(a) Voyez l'*Histoire de France sous Louis XIV.* par Larrey. Tom. VII. pag. 128.

(b) Charles envoya des ordres au Marquis de Canal, son Ambassadeur à Londres, d'en faire les plaintes au Roi, & à toute la Nation. Ces plaintes furent si violentes, que le Roi (Guillaume III.) qui étoit alors en Hollande, écrivit aux Régens de faire dire par un

Secré

es Conférences continuèrent. Le
 Traité fut signé & échangé à Lon-
 dres le 3. de Mars de l'année 1700.
 le 25. à la Haïe, par les Minis-
 tres Plénipotentiaires & respectifs des
 Rois de France & d'Angleterre, &
 des Etats-Généraux. Mais on avoit
 tout le tems de penser aux moïens
 de le faire échoïer. L'Empereur,
 France même, avoit fait ses bri-
 ques. Les Espagnols y avoient pro-
 fondément rêvé. Et dès que le Trai-
 té fut signifié à Charles, son Con-
 seil, qu'il assembla, après avoir re-
 présenté à ce Monarque, qu'il étoit
 seul en droit de disposer de ses E-
 tats,

secrétaire d'Etat au Ministre Espagnol, qu'il
 fit à se retirer de ses Etats dans dix-huit
 jours, rappelant en même-tems son Amba-
 sadeur de Madrid. Charles fit donner de pa-
 reils ordres à son Ambassadeur à la Cour de
 France, d'y parler hautement contre le Traité
 de Partage; & cet Ambassadeur ne s'en étant
 acquité que mollement, le Conseil d'Etat
 d'Espagne lui écrivit d'exécuter sa commis-
 sion à la Lettre, & sans aucun ménagement.
 Mais Louis XIV. ne le prit pas sur le ton de
 Guillaume. Il jugea à propos de dissimuler.
 Il laisse cette Politique aux Réflexions de
 ses Lecteurs.

tats , conclut , que le moien d'en empêcher le démembrement , étoit d'appeler à la Succession de la Monarchie un Prince assez puissant pour la maintenir entière , & la défendre également dans le vieux & le nouveau Monde.

Charles mourut peu de tems après Son Testament portoit : Que le Roi Catholique , aiant reconnu , que la Renonciation qu'avoit fait la feue Reine de France par son Contrat de Mariage étoit nulle, il croioit appeler légitimement à la Succession de la Monarchie , & de tous ses Etats , Philippe Duc d'Anjou le second des Princes , Enfans de France , attendu que le Dauphin , qui est naturellement & directement appellé, de même que le Duc de Bourgogne son Fils aîné , sont trop proches de la Couronne de France pour l'abandonner, & que les deux Monarchies ne doivent pas être réunies.

Louis
XIV. renonce
au Traité de
Partage.

Louis renonce au Partage. Philippe part pour Madrid. Nouvelle Ligue contre la France (a). Les Armées

(a) Comme le Traité d'Alliance entre l'Empereur , l'Angleterre, & la Hollande & leurs Declarations de Guerre contre la France & l'Espagne , en contiennent les motifs quel-

nées s'assemblent , & s'ébranlent de toutes parts. Et une double Guerre fait

quelques Extraits de ces Pièces ne seront pas inutiles ici. Voici les Termes du Traité d'Alliance. D'autant que le Roi d'Espagne Charles II. de glorieuse mémoire , étant mort sans Enfans , Sa Sacrée Majesté Impériale a assuré que la Succession des Royaumes & Provinces du Roi défunt , appartient légitimement à son Auguste Maison ; & que le Roi Très-Chrétien désirant avoir la même Succession pour le Duc d'Anjou son Petit-Fils , & alléguant qu'elle lui vient de droit en vertu d'un certain Testament du Roi défunt , il s'est d'abord mis en possession de tout l'Héritage ou Monarchie d'Espagne pour le susdit Duc d'Anjou , & s'est emparé à main armée des Provinces des Pais-Bas Espagnols , & du Duché de Milan ; & qu'il tient une Flotte dans le Port de Cadix toute prête à faire voile , & qu'il a envoyé plusieurs Vaisseaux aux Indes qui sont soumises à l'Espagne , & que par ce moyen & plusieurs autres , les Royaumes de France & d'Espagne sont si étroitement unis , qu'il semble qu'ils ne doivent plus être regardés à l'avenir que comme un seul & même Royaume ; tellement que si on n'y prend garde , il y a bien de l'apparence que Sa Majesté Impériale ne doit plus espérer d'avoir jamais aucune satisfaction de sa Prétention ; que l'Empire Romain perdra tous ses Droits sur les Fiefs qui sont en Italie , & dans le Pais-Bas Espagnol , de même que les Anglois & les Hollandois perdront la liberté de leur Navigation & de leur Commerce dans la Mer Méditerranée , aux Indes , & ail-

fait bien-tôt éprouver à Louis , à
combien de dangers & de malheurs
l'am-

leurs : & que les Provinces-Unies seront privées
de la sûreté qu'elles avoient par l'interposition en-
tre elles & la France des Provinces du Pais
Bas Espagnol , apellées communément la Barrière ;
& qu'enfin les François & les Espagnols
étant ainsi unis , deviendroient en peu de tems
si formidables , qu'ils pourroient aisément sou-
mettre toute l'Europe à leur Obéissance & Em-
pire. Or , comme cette conduite du Roi Très-
Chrétien a mis Sa Majesté Impériale dans la
nécessité d'envoier une Armée en Italie , sans
pour la conservation des ses Droits particuliers ,
que pour celle des Droits de l'Empire , de même
le Roi de la Grande-Bretagne a jugé qu'il étoit
nécessaire d'envoier ses Troupes auxiliaires aux
Provinces-Unies , dont les affaires sont dans le
même état , que si on en étoit déjà venu à une
Guerre ouverte. & les Seigneurs Etats Généraux ,
dont les Frontières sont presque de toutes parts
ouvertes , par la rupture de la Barrière qui em-
pêchoit le voisinage des François , sont contraints
de faire , pour la sûreté & pour la conservation
de leur République , tout ce qu'ils auroient dû
& pu faire , s'ils étoient effectivement attaqués
par une Guerre ouverte : & comme un état si
~~faible~~ , & si incertain en toutes choses , est plus
dangereux que la Guerre même , & que la Fran-
ce & l'Espagne s'en prévalent pour s'unir de
plus en plus , afin d'opprimer la liberté de l'E-
urope & ruiner le Commerce accoutumé ; toutes ces
raisons ont porté Sa Sacrée Majesté , de la Grande-
Bretagne , Sa Majesté & les Hauts & Puissans Sei-
gneurs

Ambition & l'intolérance peuvent
exposer les Souverains.

En

neurs Etats Généraux des Provinces-Unies, d'al-
ler au-devant de tous les maux qui en provien-
droient ; & désirant d'y apporter remède selon
leurs forces, ils ont jugé qu'il étoit nécessaire de
faire entre eux une étroite Alliance & Confédé-
ration, pour éloigner le grand & commun danger,
&c. L'Empereur alléguoit dans sa Déclara-
tion de Guerre, qu'après la mort de Charles
II. Roi d'Espagne & Archiduc d'Autriche, la
Maison de Bourbon s'étoit emparée de tous les
Royaumes & Etats de la Monarchie d'Espagne,
qu'elle relévoit de l'Empire ; qu'on y avoit intrus
le Duc d'Anjou sous prétexte d'un Testament,
qui est annullé par les Renonciations des Infantes
d'Espagne, Reines de France ; que le Roi de Fran-
ce avoit envahi par force les Etats de Mantoue,
& autres Fiefs de l'Empire qui n'ont jamais
appartenu à la Couronne d'Espagne ; & que ce
Monarque avoit fait entrer ses Troupes dans les
Diocèses de Cologne & de Liège, & soutenu à
main armée l'Electeur de Cologne dans sa désobé-
issance aux ordres de l'Empereur, &c. La Rei-
ne d'Angleterre fondeoit sa Déclaration sur
ce que son Prédécesseur Guillaume III. étoit en-
gagé dans des engagements avec l'Empereur & les
Etats Généraux, & autres Princes, pour con-
server la liberté & la balance de l'Europe, &
pour réduire le pouvoir exorbitant de la France,
&c. On n'y oublioit pas la Reconnoissance que
les Rois de France & d'Espagne avoient faite du
Prince de Galles en qualité de Roi d'Angleterre,
d'Ecosse, & d'Irlande. Et les Etats Généraux

G 5

après

L'infidélité au
Traité
de Partage,
ge, re-
nouvelle
contre
la Fran-
une
Guerre
généra-
le, qui
entraîne
celle des
Cami-
fards.

En effet, si l'infidélité au Traité
de Partage (a), dont la France avoit
payé

après avoir rapporté les desseins qu'ils attribuoient à Sa Majesté Très-Chrétienne d'occuper & ruiner leurs Provinces, & les mesures qu'on avoit prises par les Traités de Partage pour diminuer le trop grand surcroît de puissance du Roi, se plaignoient de ce que ce Prince, se fondant sur un Testament, avoit fait occuper par ses Troupes tous les Païs-Bas Espagnols, & regner despotiquement les Domaines & Royaumes d'Espagne sous le nom de son Petit-Fils. Ils ajoutoient, que ce Monarque étant parvenu à cette grande puissance qui faisoit depuis long-temps la crainte de toute la Chrétienté, avoit envoyé une Armée formidable en Italie pour se l'assujettir entièrement : que pour environner leur Etat, il avoit occupé par ses Troupes, Liège, Bonn, Keiserwerth, Rimbreg, & autres lieux de l'Electorat de Cologne ; & que sous le nom du Roi d'Espagne, il s'étoit emparé de tous les Ports de cette Monarchie tant en Espagne qu'en Italie, & s'étoit rendu Maître de tous le Commerce de l'Europe, &c.

(a) Il est incontestable, que la France, en acceptant le Testament, avoit manqué aux engagements formels qu'elle avoit pris avec l'Angleterre & la Hollande, de s'en tenir au Traité de Partage, quelque chose qui pût arriver. Cependant, comme le but de ce Traité étoit d'affermir la Paix de l'Europe, en prévenant la Guerre qui pouvoit naître de la Succession d'Espagne : s'il eût été vrai que le Testament eût conduit plus sûrement à ce

payé la bonne-foi de ses Alliés, lui avoit attiré la Guerre au dehors, les vio-

but que le Partage même, ainsi que la France vouloit le persuader, on seroit forcé de convenir, que tout l'art de concevoir & de raisonner juste auroit été de son côté: car on pensoit tout autrement ailleurs. Mais, pour observer les loix que je me suis faites d'une exacte impartialité, je dois rapporter de bonne-foi les raisons que la France s'efforçoit de faire valoir auprès des Puissances qu'elle tâchoit de gagner. Et de peur d'affoiblir des raisons, qui tirent sans doute leur force de leur subtilité, ou de les obscurcir par mes expressions, voici en propres termes un Extrait du Mémoire que le Comte de Briord présenta sur ce Sujet aux Etats-Généraux. Si les Etats-Généraux des Provinces-Unies paroissent surpris de ce que le Roi ait accepté le Testament du feu Roi d'Espagne, ils remercieront bientôt Sa Majesté Très-Chrétienne de ce qu'elle a préféré en cette occasion le Repos Public aux avantages de sa Couronne. Le Traité de Partage n'ayant eu pour but que la conservation de la Paix, le Roi parvenoit à ce but en acceptant le Testament. Ainsi, au lieu de s'attacher à la lettre & aux termes du Traité, il avoit mieux aimé en approfondir le sens, & en suivre l'esprit; l'esprit & les termes étoient demeurés unis pendant que le Roi d'Espagne avoit vécu, mais les dernières dispositions de ce Prince, & sa mort, y mettoient une telle différence, que l'un étoit absolument détruit si les autres subsistoient. L'esprit du Traité maintient la Paix générale, les termes cam-

violences, qu'elle continuoit de faire
aux Réformés, l'allumèrent au - de-
dans

sont une Guerre universelle. Ne vaut-il donc pas mieux suivre le premier, que s'attacher scrupuleusement aux autres ? Le Comte de Tallard raisonnoit à Londres de la même manière. Mais, en Angleterre comme en Hollande, ce raisonnement parut fort abstrait. Et le Roi de la Grande Bretagne jugea si différemment de l'acceptation du Testament, qu'ayant convoqué son Parlement pour délibérer de cette grande affaire : Elle aporte, dit ce Prince, un changement si considérable, que la Nation Britannique doit prendre sur cette Révolution les Résolutions les plus vigoureuses, si elle veut maintenir la Religion Protestante, & la Paix de l'Europe. Et comment, disoit-on en Hollande, le Testament peut-il être un moyen de maintenir la Paix ? La Maison d'Autriche souffrira-t-elle l'invasion de la Monarchie d'Espagne sans se remuer ? & dans cette querelle qui armera les deux Maisons, les autres Puissances de l'Europe peuvent-elles demeurer tranquilles ? Est-ce qu'il y a-voit plus à craindre d'un Fils de l'Empereur, que d'un Petit-Fils du Roi de France ? Et si le Testament eût apellé le premier, qu'auroit pensé & qu'auroit fait la Maison de Bourbon ? Que conclure donc autre chose du raisonnement du Comte de Briord, sinon, que la France se regarde comme le centre de la Fortune Publique, & qu'elle ne juge des biens & des maux de l'Europe, que par rapport à elle ? Mais un argument plus simple contre la vertu du Testament à conserver la Paix, fut la Guerre générale dont

l'ac

dans, dans un tems où le Roi n'avoit pas trop de toutes ses forces pour faire tête à ses Ennemis. Et il est remarquable, que ce furent les tristes & funestes progrès de cette Guerre intestine, qui commencèrent l'enchaînement incompréhensible des désastres de la France : ses Troupes, naturellement remplies d'honneur & de bravoure, ayant été comme tout d'un coup frappées d'étourdissement & de terreur.

Jusques-là, la Fortune avoit paru incertaine entre la France & ses ennemis. Quoique le Prince Eugène, qui commandoit en Italie les forces de l'Empereur, eût déjà fait plus d'une fois regretter à Louis de l'avoir méprisé, au point de lui refuser une Compagnie de Cavalerie; qu'il eût fait des prodiges de conduite & de valeur; que, nouvel Annibal, il eût franchi les Alpes (a) passé l'Adige, & l'Italie, plusieurs actions d'éclat.

l'acceptation du Testament fut cause, & que tous les ressorts de la Politique de la France ne furent pas capables de détourner.

(a) Cette marche du Prince Eugène fut d'autant plus admirable, qu'on l'avoit jugée impossible.

& le Pô, forcé les François retranchés à *Carpi*; qu'attaqué à *Chiari* dans ses retranchemens, il les eût battus derechef; qu'il se fût choisi des quartiers d'hyver dans le Mantouan, & pris en passant *Canette*; qu'il se fut emparé du Duché de la *Mirandole*, & de *Novallera*, & qu'il eût ainsi bloqué Mantouie de toutes parts; qu'ayant appris, que le Maréchal de Villeroi s'étoit vanté *de faire danser les trois Princes (a) durant le Carnaval*, il eût surpris & enlevé ce Général dans *Crémone*; & que dans son

Par-

impossible. Il employa trois mille hommes à s'ouvrir des chemins par eux-mêmes impraticables à une Armée. Et ce fut par des machines d'une nouvelle invention, & dont le Prince avoit donné l'idée aux Ingénieurs, qu'on parvint à transporter l'Artillerie & les bagages au delà des montagnes, en les descendant au pied des Hauteurs les plus escarpées, & dont la vue seule fait frémir les Voyageurs.

(a) Il parloit du Prince Eugène, & des deux Princes qui servoient sous lui, le Prince de Commerci, & le Prince de Vaudemont. Ce dernier étoit fils du Prince de Vaudemont Gouverneur du Milanez. qui commandoit actuellement en Italie les Troupes d'Espagne.

Parti, on lui eût attribué la gloire de la journée de *Luzara* : cependant, les François avoient par-tout balancé ces succès par d'autres avantages, & leur valeur ne l'avoit cédé nulle part à celle des Impériaux.

Comme la Cour de France, pendant qu'elle travailloit (a) à engager

La Va-
leur des
François
du-
balance
encore
en Italie
celle des
Impé-
riaux.

(a) Le Parlement d'Angleterre s'étant plaint hautement qu'on eût négocié le Traité de Partage sans sa participation, & ayant poussé cette affaire d'autant plus chaudement, qu'il prétendoit que c'étoit ce Traité seul qui avoit donné lieu au Testament, la France avoit espéré que cette espèce de brouillerie empêcheroit le Parlement de concourir contre elle. Mais elle fut trompée; & le Comte de Tallard, qui étoit à Londres, y perdit tous ses soins. On avoit plus attendu de la Hollande, que sa Politique obligeoit à dissimuler, jusqu'à consentir de conférer avec les Comtes d'*Avaux* & de *Briord*, qui l'assurèrent que le Roi leur Maître ne prétendoit pas se servir de sa puissance, ni de son union avec le Roi d'Espagne, pour commencer une nouvelle Guerre. Les Conférences avoient eu lieu, & les Etats-Généraux avoient reconnu le Duc d'Anjou pour Roi d'Espagne, mais à une condition qui annulloit cette reconnoissance, puisque ce fut à condition de se conformer en tout au Roi de la Grande Bretagne, & de ne s'en point séparer. Les Etats ne voulurent point de Paix, si elle n'étoit générale,

du-moins les Puissances Maritimes à la Neutralité, avoit donné des ordres à ses Généraux (a) en Italie, de n'agir encore que défensivement; l'inaction de ceux-ci avoit eu sans doute quelque part à la marche rapide & surprenante du Prince Eugène. Mais dès que ce Prince eût commencé d'attaquer, les Impériaux, qui n'étoient pas accoutumés à voir mollir les François devant eux, trop fiers de ce changement, ne tardèrent pas d'apprendre qu'il n'étoit pas encore tems de les mépriser. L'affaire de *Carpi* en fut la première preuve.

Le Colonel de St. Frémont n'avoit à *Carpi*, que trois mille hommes. Le Prince Eugène à la tête de douze mille, aiant surpris l'Avant-Garde des François, tombe à l'improviste sur St. Frémont, qui le reçoit avec tant d'intrepidité & de vigueur, que le Comte de Tessé, qui avoit son Poste à quelques milles de-là, s'étant

(a) Ces Généraux étoient alors le Maréchal de Catinat, qui commandoit les Troupes auxiliaires de la France.; & pour l'Espagne, le Prince de Vaudemont, Gouverneur du Milanais.

outé au bruit des premières déchar-
 es, que St. Frémont étoit attaqué,
 ourut à son secours à toute bride,
 avec quinze cens Dragons, qui, dans
 tems que les Impériaux se faisoient
 éja jour dans le retranchement, les
 argent avec une valeur qui les arrê-
 e, dégage St. Frémont, & le met
 n état, après cinq heures de combati-
 t de carnage, d'aller joindre en bon
 rdre & avec tout son bagage, le
 Maréchal de Catinat. Et lorsque le
 Maréchal de Villeroi, arrivé à l'Ar-
 mée avec des ordres de la Cour de
 e plus rien ménager, se fit battre
 Chiari, la résistance victorieuse des
 mpériaux n'avoit servi qu'à faire bril-
 er avec plus d'éclat l'ardeur guerrière
 es François, qui, repouffés plusieurs
 ois, & revenant continuellement à la
 charge, avoient déjà percé deux re-
 anchemens, quand leurs Généraux,
 raignant de perdre toute l'Armée,
 gèrent à propos de faire sonner la
 retraite. Le Comte de Tessé, en-
 rmé dans Mantoüe, faisoit des for-
 es si vives & si fréquentes, qu'outre
 s vivres & les fourages qu'il enle-
 oit sans cesse aux Impériaux, il avoit,

Les
 François
 se distin-
 guent à
 Chiari.

Con-
 duite vi-
 goureu-
 se du
 Comte
 de Tessé
 bloqué

dans
Man-
toüe.

disoit-on, *tué lui seul plus d'ennemis*,
que toutes les Troupes des deux Cou-
ronnes.

La va-
leur mé-
morable
des Fran-
çois
dans
Crémo-
ne.

La valeur des François dans Cré-
mone (a) peut-elle être exagérée; &

(a) Quoiqu'il faille avouer, que les François firent à Crémone des actions immortelles de valeur, on doit néanmoins reconnoître en même tems, que sans la fidélité & l'impitoyabilité des Irlandois, qui étoient dans cette Place au service des deux Couronnes, il n'y a nulle apparence qu'on eût pu la sauver. L'Officier, qui avoit fait Prisonnier le Maréchal de Villeroi, & qui étoit Irlandois, étant allé trouver ses Compatriotes de la part du Prince Eugène, pour les porter à se rendre, ils le firent Prisonnier lui-même. Le Prince, qui en fut piqué, commanda au Baron de Frieberg, d'aller à la tête d'un gros de Cuirassiers, les passer au fil de l'épée, s'ils ne se rendoient pas. Mais cet Officier, qui fut reçu à grands coups de mousquet, voyant tomber ce qu'il avoit de monde autour de lui, aima mieux périr lui-même, que de se rendre aux Irlandois. Et le reste de ses Cuirassiers, ébranlés par sa perte, se mirent à fuir avec tant de confusion, que ce fut proprement leur déroute qui arracha la victoire aux Impériaux. Car le Comte de Rével, le Marquis du Plessis Prâlin, d'Arène, Firmarcon, Quélus, La Chétardie, & d'autres Officiers Généraux, ayant eu par là la facilité de se rejoindre, chargèrent si à-propos l'Infanterie Allemande,

que

la perte qu'ils y firent de leur nouveau Général, pouvoit-elle altérer, ou la joye (a), ou la gloire, d'avoir chassé le Prince Eugène, d'une Place qu'il avoit surprise, & dont il pensoit s'être déjà rendu Maître?

Mais avec quelle rapidité, ces mêmes François, sous le Duc de Vendôme, regagnent-ils sur les Impériaux, tout d'un coup, ces Actions vives & éclatantes du Duc de Vendôme.

que l'ayant poussée de rue en rue jusqu'à l'Aqueduc, par lequel on l'avoit fait entrer, ils regagnerent les Portes; & que le Prince fut obligé à la retraite, avec une telle précipitation, qu'il n'eut pas le tems de retirer plusieurs petits Corps de Garde, dont les François demeurèrent Maîtres.

(a) Je ne puis m'empêcher de rapporter, à cette occasion, un trait plaisant, & des plus François. Tout le monde sait, que le Maréchal de Villeroi avoit le malheur de n'être aimé, ni de l'Officier, ni du Soldat. On eut la malice de feindre, qu'un Grenadier, qui avoit dormi d'yvresse dans quelque coin, durant toute l'affaire de Crémone, s'étant réveillé en sursaut, & ayant appris tout ce qui venoit de se passer, s'étoit mis à chanter cet Impromptu:

*Par-san-bleu, la Nouvelle est bonne,
Notre bonheur est sans égal,
Je venons de sauver Crémone,
Et perdre notre Général.*

tout le terrain qu'ils avoient perdu. En attendant Philippe, qui doit bientôt le joindre (a), le Duc fait savoir au Comte de Tessé, qu'il marche, pour faire lever le Blocus de Mantouë. Afin de faciliter l'entreprise du Duc, le Comte, à la tête d'une partie de sa Garnison, va déposter les Impériaux à Castel-Mantouïano, où ils avoient un de leurs Quartiers. Toutes leurs Troupes disparoissent, à mesure que le Duc avance. Il reprend en passant Canet-

(a) Le Duc de Vendôme, qui brûloit d'envie de dégager Mantouë, avoit pressé le Roi d'Espagne, qui étoit encore à Naples, de trouver bon qu'il entreprît quelque chose en son absence. Ce que ce Monarque lui écrivit en réponse, mérite bien d'être remarqué. Voici les termes de la Lettre de Philippe. *Si des affaires très-essentiellles que j'ai eues, ne me retenoient ici, jointes à l'arrivée du Légat que j'attens, je serois aussi parti. Car j'appréhende, que vous ne battiez les Ennemis, avant que je sois arrivé. Je vous permets, cependant, de secourir Mantouë : mais demeurez-en là, & attendez-moi pour le reste. Rien ne peut mieux vous marquer la bonne opinion que j'ai de vous, que de craindre que vous n'en fassiez trop durant mon absence, &c.* Cette Lettre étoit datée le 20. de Mars 1702.

., dont il fait Prisonniers de Guerre le Commandant & la Garnison. Castigliane-delle-Stivere, où le Duc envoie Revel & Mongon déloger l'Ennemi, ouvre le lendemain ses portes ; & la Garnison, qui se retire dans le Château, est bien-tôt forcée de se rendre à discrétion. Mais, biqué jusqu'au vif (a), que, malgré le

(a) Il s'en fallut peu que le Duc de Vendôme n'eût le même sort qu'avoit eu le Général, dont il étoit venu remplir la place. Le Prince Eugène, informé que le Duc couchoit près du *Mincio*, dans une Maison de plaisance, dont le Jardin donnoit sur le Lac de Mantoue ; & se flatant qu'il pourroit l'enlever aisément, jusques dans son lit, fit partir, la nuit du 10. au 11. de Juin 1702. un gros d'Infanterie, chargé sur treize Barques, qui arrivèrent assez près de la maison, pour en percevoir la lumière. On demeura dans le silence jusqu'à ce que les lumières éteintes eurent donné lieu de croire que tout étoit dans le premier sommeil. Alors les Barques approchent, à la faveur des joncs. Et, comme on commençoit à débarquer, le bruit inévitable dans de pareils mouvemens, fit que la Sentinelle d'une petite Garde posée trois cens pas de la maison, cria : *Qui vi-*
est France, lui répondit-on. *Quel Régiment*, repliqua la Sentinelle. *Je viens*, continua la voix d'un ton ferme, & en très bon François, *apporter des Lettres de Mantoue à Mr.*
de

le respect, qui, selon toutes les maximes & les loix de la Guerre, est dû au Quartier du Roi, le Prince Eugène eût effayé de l'enlever jusques dans son lit; & brûlant de l'ardeur d'en tirer au-plûtôt une vengeance honorable (a) par quelque action d'éclat, le Duc passe le Pô, pour aller droit au Prince, qui recule à son approche au-delà du Costrolo. Cependant le Duc, laissant le Roi campé à Sorbolo, & prenant avec lui

de Vendôme. Mais la Sentinelle ne s'y fia pas; elle fit sortir toute la Garde, sur laquelle les Impériaux firent une décharge, dont la Sentinelle fut tuée, & un seul soldat blessé. Les Impériaux, qui se virent découverts, ne songèrent plus qu'à fuir le plus promptement qu'il leur fut possible, mais sans pouvoir éviter, que le feu qui fut fait sur eux par les Piquets de l'Armée, ne leur tuât quelque monde.

(a) Cependant le Duc, dans le premier mouvement du ressentiment qu'il eut d'une voye si contraire aux maximes usitées de la Guerre, particulièrement entre des Généraux de cet ordre, n'avoit pu s'empêcher d'user d'abord de représailles. La nuit du 14. au 15. le Duc avoit fait élever une Batterie de neuf Pièces de Canon, qu'il fit jouer tout le lendemain sur la Maison du Prince, dont il y eut un coin d'emporté

me Brigade de Cavalerie & quelques Compagnies de Grenadiers, passe lui-même le Costrolo, & va tomber sur un corps d'Impériaux commandé par Visconti (a); le bat à plate couture, fait quatre cens Prisonniers, & enlève timbales, étendarts, & plus de mille chevaux.

De-là il rejoint Philippe; toute l'Armée s'avance sur Corregio, & va camper près de Luzara, presque en présence de l'Ennemi. Le Prince Eugène, qui se voit pressé, prend la résolution d'attaquer le premier. La victoire est disputée de part & d'autre, depuis une heure après midi jusqu'à

(a) Ce Général avoit ordre d'observer tous les mouvemens des François, & d'en donner avis au Prince Eugène. Il avoit été averti, que le Duc de Vendôme s'avançoit. Mais le Costrolo, qu'il falloit passer pour aller à lui, lui parut un rempart suffisant. Cependant le Duc, qui avoit passé cette rivière, après avoir placé ses Grenadiers à droite & à gauche de sa Cavalerie, chargea les Impériaux, & les défit près de Santa Victoria. Le Roi d'Espagne ne fut averti que fort tard de cet engagement. Il vola où l'on se battoit. Mais il n'y arriva, que lorsque le Duc s'étoit déjà assuré de la victoire.

qu'à deux heures dans la nuit, avec tous les efforts & toutes les ressources imaginables de prudence & de valeur. Et quoique, malgré la retraite du Prince Eugène, sa conduite dans cette action, lui en ait, pour ainsi dire, revendiqué toute la gloire dans l'estime de ses Partisans; cependant, Luzara, Borgo-Forte, & Guastalla, assiégés tout de suite, furent obligés de recevoir, & de reconnoître Philippe, pour leur Monarque, & pour leur Vainqueur.

Les François se comportent avec la même vigueur, en Allemagne, & en Flandres.

La réputation des François ne s'étoit pas soutenue en Allemagne & en Flandres, avec moins de distinction. Keiserwerth (a), Wenlo, le Fort de Stevenswert (b), Ruremonde, Liège (c) & sa Citadelle, le Fort de la Char-

(a) Cette Place soutint un siège fort long & fort meurtrier. Le Marquis de Blainville de la Maison de Colbert, la défendit avec vigueur; &, après cinquante-neuf jours de tranchée ouverte, obtint une Capitulation des plus honorables, dont le principal article fut, qu'il emmèneroit le Trésor de la Place.

(b) Ou Stephanswerth, dans une petite île sur la Meuse, à une lieue de Ruremonde.

(c) Milord Marlboroug, chargé du Commande-

Chartreuse, toutes ces Places affiliées dans les Pais-Bas, s'étoient rendues aux Alliés : Mais les Garnisons, qui presque toutes étoient Françoises, avoient mérité, & obtenu par-tout, les honneurs de la Guerre. Il n'y eut que le Gouverneur de la Citadelle de Liège, qui défendant la brèche en personne, & n'écoulant plus que son intrépidité, fut fait prisonnier avec 1890. hommes, qui étoient presque tous blessés. Mélac fit à Landau (a) une

Belle
si deffense
de Mr.
de Mé-
lac à
Landau.
Circon-
stances
remar-
quables
de ce
Siège.

Commandement Général des Troupes des Alliés, arriva devant Liège le 13. d'Octobre 1702. Cette Ville obtint du Général, & des Députés des Etats-Généraux, une Capitulation qui l'exemptoit de prendre part à la Guerre, & confirmoit ses anciens Privilèges.

(a) Il s'est passé à ce Siège, tant de la part de Mélac, Lieutenant Général, & Gouverneur de la Place, que de l'Archiduc Joseph fils aîné de l'Empereur, & du Prince Louis de Bade, des choses assez curieuses pour en faire part à mes Lecteurs. Le Prince de Bade, en attendant l'Archiduc qui voulut faire ses premières Armes sur le Rhin, vint investir Landau le 16. de Juin 1702. Mélac envoya demander au Prince de Bade, au nom des Dames, qu'il leur fût permis de sortir de la Place. Le Prince, tournant la chose en galanterie sur le ton de Mélac, fit

Tom. I,

D

ré-

si longue & une si belle défense, que
le Roi des Romains, à qui la Place

réponse, que la Conquête de Landau étoit
réservée au Roi des Romains, il n'avoit
garde de lui ravir par une pareille permis-
sion, un des plus beaux ornemens de son
Triomphe. Le 27. de Juillet, le feu terrible
& continuel des Impériaux ayant annoncé
aux Assiégés l'arrivée de l'Archiduc, Mélac
envoya un Officier de sa Garnison complimen-
ter ce Prince sur son heureuse arrivée
& le fit prier en même tems de faire savoir
l'endroit où son quartier seroit établi, afin
qu'on le respectât. On répondit que le
quartier du Roi étoit par-tout. Cependant
Mélac, ayant eu soin de s'informer où étoit
le quartier du Roi, défendit aux Officiers
d'Artillerie de tirer de ce côté-là. Le Roi
des Romains, qui vit, à la résistance des
Assiégés, que la Place n'étoit pas prête à se
rendre: *Je vois bien*, dit-il, *que Mélac est un*
homme à me donner le tems d'aller faire une vis-
ite. Et il alla voir l'Electeur Palatin, qui
l'avoit invité à Heidelberg. Mais dès qu'il
aprit que les aproches avoient été poussées
au point de donner l'assaut, il se rendit
au Camp, pour animer ses Troupes par sa
présence, qui sembla redoubler aussi le cou-
rage des Assiégés. Dans l'assaut qui fut don-
né la nuit du 16. au 17. d'Août, à la Con-
trescarpe de la Citadelle, ils repoussèrent
trois fois l'Ennemi. Enfin, Mélac s'étant
encore long-tems défendu, réduit à l'ex-
trémité, fit battre la chamade, & capitula
le 10. de Septembre après 84. jours de tran-
chée ouverte.

se rendit, ne put refuser au Gouverneur des marques de son estime; ni la Garnison, qui n'étoit presque composée que de nouvelles Troupes, des conditions fort au-dessus des honneurs ordinaires (a). Et, tandis que le Maréchal de Catinat, avec un Corps d'environ dix mille hommes, contenoit vers la Basse-Alsace, les divers détachemens de l'Armée Impériale; le Marquis de Villars, qui commandoit un Corps d'Armée un peu plus considérable, après avoir pris

D 2 Nieu-

(a) Il fut réglé, que la Garnison sortiroit de 12. avec armes & bagages, balle en bouillotte, enseignes déployées, mèche allumée, chaque soldat ayant des munitions pour tirer trente-six coups; qu'elle emmèneroit quatre pièces de Canon, & deux Mortiers, avec des munitions pour tirer 24. coups de chaque pièce, & que cette Artillerie seroit conduite à Strasbourg, aux dépens des Assiégés; qu'elle auroit six chariots couverts pour pouvoir être visités, & quatre cens chariots pour les équipages; que les Officiers, soldats, & même les Bourgeois, pourroient emporter leurs équipages, meubles & autres effets; que tous les prisonniers faits de part & d'autre depuis la déclaration de la Guerre, seroient échangés, &c. Cette Capitulation est la plus glorieuse qui ait été accordée durant le cours de cette Guerre.

Avant-
ges rem-
portés à
Frid-
ling, par
le Mar-
quis de
Villars,
sur le
Prince
Louis de
Bade.

Nieubourg, livra si à-propos bataille près de Fridling (a), au Prince Louis de Bade, qu'il ne fût pas possible aux Impériaux de reprendre Nieubourg, ni même de dégager le Fort de Fridling, où la retraite précipitée du Prince de Bade sacrifia six cens Hommes, qui ne purent plus se retirer. Le Comte de Tallard, qui avoit quelque Troupes du côté de Bonn, renfort par celles que le Marquis de Lomarin avoit tirées de Luxembourg, de Saarlouis & de Thionville, s'étoit saisi de la Ville de Trèves, & avoit pris Trarbach en peu de jours. Enfin, la prise du Fort de Kehl, celle du vieux Brisac, les Impériaux battus à Spire, la reddition de Landau, & d'autres occasions, qu'il seroit trop long de rechercher & de décrire, achevèrent de rendre impénétrable la subite révolution, qui se fit bien-tôt dans le courage, ou dans la fortune des Français.

C'est pour mettre mes Lecteurs

(a) Cette Action valut au Marquis de Villars, le Bâton de Maréchal. Cependant l'Empereur & le Roi de France firent faire également des réjouissances publiques.

Ius
ue
eux
ntre
mag
nell
es
e n
e n
e l'
déle
n T
évol
Le
toie
onnu
hose

(a)
ans
oc a
Auv
pare
on no
ente
plu
omm
fini
n Ha
ève.
ien c
(b)

Plus en état d'en juger eux-mêmes, que j'ai voulu leur peindre en raccourci presque toutes les opérations de ces deux Campagnes en Italie, & de trois autres, tant en Flandres qu'en Allemagne. Il est tems que je représente quelle étoit la situation particulière des Sévennes, lorsqu'un double esprit de religion & de cruauté, espèce de monstre engendré de l'orgueil & de l'erreur, fit de cette Province, si fidèle de tout tems à ses Souverains, un Théâtre affreux de sang & de révolte.

Les Habitans des Sévennes (a) Origine des Camisards, étoient alors des *Convertis à la Droite* (b), ou, ce qui est la même & de leur Religion, chose, bons Reformés pour la plupart,

D 3

(a) C'est une contrée de France, qui est dans le Languedoc. Elle a le Bas-Languedoc au Midi, le Rouergue au Couchant, l'Auvergne & le Forez au Nord. Le Rhône la sépare du Dauphiné vers le levant. Elle tire son nom de ses Montagnes, qui ont environ cent lieues du Nord-Est au Sud-West, commençant vers les sources de la Loire, & finissant aux Confins du Rouergue, & du Haut-Languedoc, vers la Ville de Lozève. Les montagnes des Sévennes sont en partie cultivées, & fort peuplées.

(b) Voyez la page 38. &c.

part, &, si l'on peut parler ainsi, *Reformés* avant la reforme.

En effet, il est un petit nombre de Chrétiens, desquels on peut dire, sur les monumens les moins douteux de l'Histoire (a), que la Religion, semblable

(a) Ces monumens sont d'autant moins suspects, qu'ils consistent en partie dans le témoignage & les aveux des ennemis mêmes de la Religion des Vaudois. L'Inquisiteur *Rainerus Sacco*, dans un Livre qu'il a composé à leur sujet, & qui est rapporté par *Jeau Grotserus* en la Bibliothèque des Pères, dit que de toutes les Sectes celle des Vaudois a été la plus contraire & la plus funeste à l'Eglise Romaine, pour trois raisons: 1. parce qu'elle est la plus ancienne de toutes; quelques Auteurs prétendant qu'elle existe depuis le tems du Pape Silvestre, & quelques autres faisant remonter son origine jusqu'aux Apôtres; 2. parce qu'elle est répandue presque par toute la Terre; 3. parce qu'il n'y en a point dont la doctrine & les mœurs aient de plus grandes apparences de pureté & de piété; qu'ils pensent bien en tout sur la Divinité; qu'ils observent tous les articles du Simbole; & que tout ce qu'on peut leur reprocher, c'est leur animosité qui va jusqu'au blasphème, contre l'Eglise Romaine & son Clergé. *Inter omnes Sectas, quæ adhuc sunt vel fuerunt, nulla fuit perniciosior Ecclesia, idque tribus de causis: Prima est, quia est diuturnior omnium, aliqui enim dicunt quod duravit à tempore Silvestri, aliqui à tempore*

Apostolorum

nable à l'or pur, & aux pierres précieuses, dont il est parlé dans St. Paul,

D 4

Religion des Vaudois aussi ancienne que la fondation & l'établissement de l'Eglise.

Apostolorum; Secunda, quia est generalior, ferè nim nulla est terra in quâ hac secta accepta non est; Tertia, quia, cum omnes alia secta, immunitate Blasphemiarum in Deum, audientibus horrorem inducant, hac magnam habet speciem pietatis, eò quòd coram hominibus justè vivant, & bene omnia de Deo credant, & omnes articulos qui in Symbolo continentur, observent; Nummodò Ecclesiam Romanam blasphemant & Clerum. Et Claude de Seissel, Archevêque de Turin, dans un Livre qu'il a fait contre les Vaudois, imprimé en 1547., avec privilège de François I. Roi de France, dit, d'un certain Léon, homme très-religieux du tems de Constantin le Grand, premier Empereur Chrétien, (duquel Léon, Seissel croyoit que les Vaudois avoient pris leur commencement,) aime mieux suivre la pauvreté dans la simplicité de la Foi, que d'être avec Silvestre, souillé d'un gros & riche Bénéfice: auquel Léon s'étoient ajoints tous ceux qui sentoient bien de la Foi. Les anciennes Concessions de Foi des Vaudois, qu'ils conservent encore aujourd'hui, sont d'autres momens de la conformité de leurs sentimens avec ceux des premiers Chrétiens. Lèger, dans son Histoire, & Basnage dans le second Volume de l'Histoire des Eglises Reformées de France, prouvent au long, par diverses autorités, que les Vaudois ne croyoient pas la Transubstantiation, bien avant les tems de Calvin & des Reformateurs Suisses. Il est même remarquable, qu'ils déclarèrent ingénument à ces Réformateurs,

a toujours été la même depuis les Apôtres, sans que jamais la paille ni le

chan

teurs, qu'ils ne pouvoient goûter la doctrine de la Prédestination absolue, & de l'impuissance de l'homme. Voici les termes de la déclaration qu'ils en firent à l'Écolampade de Bâle, tels que Scultet nous les a conservés. *De Prædestinatione credimus Omnipotentem infinitè antè Cali & Terra Creationem præscivisse, quotquot Salvæ & Reprobi esse debebant, omnem tamen hominem fecisse ad Vitam Æternam; Reprobos quidem fieri sua culpâ, id est quia noluerunt obedire, & servare mandata. At si omnia necessitate contingunt, ut Lutherus dicit, & qui sunt prædestinati ad Vitam, non possunt fieri reprobi; nec econtrâ, quia Prædestinationis non frustratur: quorsum tot Scripturæ & Prædicatores, & Medici Corporales? Nihil enim propter hac minus aut plus fiet, quia necessario contingunt omnia. C'est peut-être cet article contre la Prédestination absolue que soutenoient Luther & Calvin, qui a donné lieu à la méprise de Moreri, lorsqu'il a dit des Vaudois, qu'encore que les Calvinistes les aient adoptés comme leurs Ancêtres, leur croyance étoit bien différente sur beaucoup d'articles, sur-tout sur l'Eucharistie & la présence réelle de Jésus-Christ au St. Sacrement, & qu'ils avoient cru la Transubstantiation. Il ne faut que lire M. Basnage à l'endroit que j'ai cité ci-dessus, pour se convaincre que Moreri s'est trompé sur cet article capital. Il n'est donc pas surprenant, que les Papistes aient fait tous leurs efforts pour détruire*

chaume de la superstition en ait obs-
curci l'éclat. Je parle des Vaudois,
& de ceux même des Albigeois, qui
conservèrent leur foi sans reproche
d'erreur (a). Persécutés à outrance

D 5 par

les Vaudois. Alexandre III. tint contre eux
un Concile de Latran, & en fit tenir divers
autres en France. Ce fut contre les Vau-
dois, qu'on établit l'Inquisition à Toulouse,
& qu'en 1208. on leur fit une Guerre, à la
quelle on donna le nom de *Sainte* : promettant
Indulgence Plénière à tous ceux qui tue-
roient quelque Vaudois. Il en périt 700000.
dans cette Guerre. Et parmi ceux qui
échappèrent, la plupart se sauvèrent en An-
gletterre, en Suisse, en Allemagne, en Bo-
hême, en Pologne, dans les Vallées du Pié-
mont; & quelques-uns s'arrêtèrent & s'é-
tablirent dans les Montagnes des Sévennes.

(a) Les Protestans & les Catholiques Ro-
mains conviennent également, que les Al-
bigeois, lesquels se firent connoître dans
le douzième Siècle, étoient ennemis dé-
clarés de la primauté des Papes, de l'auto-
rité des Ecclésiastiques, & de leurs mœurs.
Mais les Historiens qui les ont accusés de
Manichéisme, d'Arianisme, & d'Hérésies
encore plus grossières, se sont trompés. Il
est vrai, que des Manichéens, des Ariens,
& d'autres Hérétiques, également animés
contre Rome, s'étoient mêlés parmi les
Albigeois, & que quelques-uns de ceux-
ci s'étoient peut-être laissés séduire par les
doctrines de ceux-là. Mais le gros des Al-
bigeois

par les Papes, ils n'avoient pas tous expiré sous le glaive. Parmi ceux qui échappèrent aux fureurs de l'Inquisition, & des Croisades publiées contre eux, quelques-uns s'étoient réfugiés dans les Montagnes des Sévennes, où les antres & les bois leur offroient des aziles. Ils ouvrirent bientôt aux Peuples de ces Montagnes les

Livres Saints, dont l'autorité seule fondeoit leur créance. Ceux-ci crurent découvrir dans ces sources respectables, généralement avouées de

Les Habitans des Sévennes instruits & réformés par les Vaudois.

bigeois s'en étoit garanti : leur doctrine étoit essentiellement conforme à celle des Vaudois. Consultez M. Basnage dans son *Hist. Ecclésiastique* l. 24. c. 5. p. 1410 & 1411. Gaguin, in *Phil. Aug.* p. 104., la purge de tout soupçon de Manichéisme & Du-Tillet, Greffier du Parlement de Paris, & qui témoigne qu'il a écrit la *Histoire des Albigeois* sur les Archives du Roi, non seulement les justifie de quantité de calomnies inventées contre eux, mais croit qu'ils étoient dans les mêmes sentimens que les Vaudois. Il y a même quelque lieu de se persuader, que les Albigeois ne diffèrent point des Vaudois dans leur origine. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à vers la fin du douzième Siècle, on appelloit les uns comme les autres, du nom d'Albigeois, de la Ville d'Albi, dans le Haut Languedoc, où la plupart s'étoient établis.

toutes les Communions, que celle où ils étoient nés, n'étoit que la Fable, ou le Roman de l'Évangile. La Réformation, qui depuis se fit en France, donna lieu à des Ecrits pour l'établir & pour la défendre, qui achevèrent la conviction de la plus grande partie des Habitans des Sévennes, qui ne firent plus qu'un Corps & qu'une Eglise avec les Vaudois, devenus leurs Compatriotes & leurs Frères. Et si cette Révolution fit perdre à Rome des Esclaves, elle acquit à la France de fidèles Sujets, mais d'une manière particulière & distinguée dans les Réformés des Sévennes : fidélité plus d'une fois tentée, & toujours à toute épreuve. Voici des faits qui le témoignent.

Marie de Médicis, & Gaston Duc d'Orléans, avoient résolu la ruine du Cardinal de Richelieu, qui affectoit de les tenir éloignés des affaires. Le Duc de Montmorenci, qui commandoit en Languedoc, & qui avoit épousé la haine de la Reine-Mère, & de Gaston Frère du Roi (a), avoit

Preuves
éclatantes de la
fidélité
de leurs
Ancêtres, au
Roi & à
l'Etat.

D 6

gagné

(a) Louis XIII.

gagné à leur Parti les Villes de la Province, où les Catholiques dominoient : il comptoit sur les Sévennes, parce que les Réformés y faisoient le plus grand nombre. La plupart des Grands ne considèrent la Religion, que comme un moïen qui peut servir, dans l'occasion, à leurs intérêts & à leurs vûës, par l'impression bizarre qu'elle fait sur l'esprit des Peuples, qui, peu sensés, ou mal instruits, sont capables de tout oser pour elle, sans se mettre d'ailleurs fort en peine de la pratiquer : il ne tint qu'au Duc de Montmorenci de prendre, dans cette conjoncture, des idées plus saines de la Religion, & plus propres à lui faire de longs & d'heureux jours.

La méditation assidue de la Loi de Dieu, qui fait la partie la plus considérable du Culte des Réformés, méditation attentive & fervente dans leurs premiers tems, leur rendoit leurs obligations plus vives, & plus présentes. Aux sollicitations du Duc, les Réformés des Sévennes opposèrent le devoir des Peuples envers leurs Souverains. Le Duc, sans se rebuter, essayoit de les prendre par l'intérêt de leur Religion.

Le Duc
de
Mont-

Religion même. Il leur faisoit entendre, que c'étoit principalement à leur Religion, que le Cardinal en vouloit ; & qu'il venoit, par la prise de la Rochelle, & en leur enlevant leurs Villes de sûreté, de se déclarer assez hautement, du coup mortel qu'il méditoit de leur porter. Ils lui représentèrent, que le Cardinal ne faisoit rien, qu'en vertu de l'autorité que le Roi lui avoit confiée. Et, tandis que les Catholiques du Languedoc (a), séduits par la frivole & captieuse distinction entre le Prince & son Ministre, se laissoient ranger sous l'étendart de la Révolte, la fidélité éclairée des Réformés arrêta le cours de cette Guerre :

(a) Le Duc de Montmorenci n'eut besoin, pour les gagner à la cause qu'il soutenoit, que d'exciter la haine dont ils étoient prévenus contre le Cardinal de Richelieu, par la seule considération des Impôts dont ils étoient chargés ; en les assurant, qu'ils ne se seroient pas plutôt déclarés, qu'ils verroient concourir avec eux les Réformés des Sévennes, & bientôt toutes les Provinces du Royaume, pour secouer le joug odieux, dont cet homme, universellement haï, ne cessoit de les accabler. Hist. de France sous le Règne de Louis XIV. Tom. VIII. pag. 214.

re naissante. Le Duc de Montmorenci perdit la tête sur un échaffaut, pour avoir suivi d'autres maximes.

Une autre occasion, encore plus délicate, parce qu'elle étoit plus propre à colorer un soulèvement, signala d'autant plus la fidélité des Sévennes (a).

Le

(a) Un Auteur judicieux fait observer à cette occasion, non seulement le témoignage glorieux & effectif, que le Roi rendit lui-même à la fidélité de ses Sujets Réformés, mais encore le soin qu'on prit de changer enfin ses bontés pour eux, en disgrâce & en rigueur; & démontre ainsi l'une & l'autre de ces vérités. „ De grands „ troubles, dit-il, s'étant élevés en France „ pendant la minorité de ce grand Prince, „ les Réformés signalèrent leur zèle pour „ son service, & Sa Majesté elle-même, „ dans une seconde Déclaration du 21. Mai „ 1652., eut la bonté de rendre ce témoi- „ gnage à la vérité: Que „, ses Sujets de la R. P. R. lui avoient donné des preuves certaines de leur affection & fidélité, notamment dans les occasions présentes, dont elle demeurait très-satisfaite. „ C'est pourquoi dans cette même „ Déclaration elle dit, qu'à ces causes, elle les maintient en la pleine & entière jouissance de l'Edit de Nantes, autres Edits, Déclarations, Arrêts, Réglemens, Articles & Brevets expédiés en leur faveur, registrés en Parlement & Chambres de l'Edit, notamment en l'exercice libre & public de la dite Religion, en tous les lieux où il a été accordé par iceux, nonobstant, „ (ce qui est

„ 165

Le Prince de Condé les fit solliciter à la Révolte, dans un tems où la Cour ne se cachoit plus de ses desseins contre la Réformation. Ce fut avant la conclusion de la Paix des Pyrénées. On ne travailloit, disoit-on, à cette Paix, qu'afin de prendre ensuite, avec plus de tranquillité, des mesures convenables.

„ remarquable), toutes Lettres & Arrêts, tant de son Conseil, que des Cours Souveraines, ou autres jugemens au-contraire. „ Voilà sans doute, ajoute cet Auteur, une confirmation bien précise de l'Edit, nonobstant toutes Lettres ou Déclarations, Arrêts, & Jugemens contraires. „ Cette confirmation est même d'autant plus considérable, que Sa Majesté en tire formellement le motif de la fidélité que ses Sujets Réformés avoient fait paroître pour son service, pendant qu'un grand nombre de ses Sujets Catholiques avoient oublié leur devoir dans cette importante occasion. „ Mais, quoique depuis cette Déclaration, les Réformés n'eussent rien fait qui eût pu les rendre indignes de la bienveillance & de la protection de leur Monarque, & de la récompense qu'il avoit eu la bonté d'accorder à leur fidélité, Mrs. du Clergé surprirent une troisième Déclaration du 18. Juillet 1656., laquelle prive les Réformés du fruit de la précédente. *Etat des Réformés en France. 1. Part. pag. 74. & 75. Imprimé à la Haie en 1685.*

venables pour la conversion des Réformés. C'étoit le langage du haut & du bas Clergé. Et leur manière de convertir étoit trop connue, pour qu'il fût possible d'entendre par là des voies de douceur & de modération.

Le Comte d'Aubigeoux, Gouverneur de Montpellier, & qui étoit entré dans les intérêts du Prince, leur peignit de sa part, avec les couleurs les plus vives & les plus touchantes, le péril éminent qui menaçoit leur Religion, & combien ils avoient à craindre pour leurs privilèges, leurs libertés, leurs vies, & pour leurs consciences mêmes, qui pourroient succomber. Le Prince fit joindre, à ces pressantes considérations, les offres les plus capables de les éblouir, & de les sé-

Leur résistance aux sollicitations du Prince de Condé : motifs de leur résistance.

duire. Mais le mal n'étoit pas actuel. Leur Religion n'étoit pas encore teinte de leur sang. Et, préférant toujours la nécessité, & la sévérité du devoir, aux précautions, ou aux prétextes, d'une prudence qui leur paroïsoit trop humaine, ils demeurèrent inébranlables.

Cependant, la Persécution s'approchoit à grands pas. Ils se virent tout

d'un coup environnés & accablés de Gens de guerre. On leur proposa, on les pressa d'abjurer. Ils répondirent, *qu'ils étoient prêts de sacrifier leurs biens & leurs vies au Roi ; mais que, leurs consciences étant à Dieu, ils ne pouvoient en disposer.*

Il n'est pas facile de dire, ni de concevoir, comment cette réponse ne fut bonne qu'à exciter le zèle furieux des Convertisseurs : elle n'a rien que de conforme aux maximes de la Sagesse, aux lumières pures de la Foi. Et, à ne consulter que celles du bon-sens, n'est-il pas impossible de faire croire par violence, ce qu'on n'a pu réussir à faire penser par persuasion ?

Qu'on employe le raisonnement & l'instruction, à convaincre les gens de ce qu'on croit important & nécessaire à leur bonheur pour une vie éternelle, c'est un zèle religieux, une charité recommandable. Mais, leur dire, *Vous croirez, vous penserez comme nous, ou l'on vous fera souffrir mille tourmens ; n'est-ce pas démen-
ce, inhumanité, fureur, & barbarie payenne ?* Et prétendre néanmoins, sur la parole mal entendue de St. Augu-

tin (a), que l'Evangile autorise ces rigueurs, comme saintes & salutaires; n'est-ce donc pas, sans y penser, accuser Jesus-Christ même de folie & de cruauté, par conséquent blasphémer son nom, & rendre St. Augustin complice du blasphème?

Je ne parle point en Controversiste. Je n'atteste ici que la Raison : me contentant, une seule fois, de réfléchir en Historien, sur des faits qui révoltent, & dont je voudrois qu'il fût possible de justifier, ou d'excuser les intentions.

La persécution la plus terrible, est le prix de leur fidélité.

Je reviens, & je dis, qu'on commença de persécuter dans les Sévennes, dès que l'on eût compris, qu'il n'étoit pas facile d'arracher autrement l'abjuration des Réformés.

La Persécution fut extrême. Je ne puis sans horreur m'en rapeller les excès. Et je douterois de ce que je

(a) Voyez la page 35. & 36. On se contentera d'ajouter, que non-seulement la Parole de Jesus-Christ est indépendante des explications de St. Augustin, mais que l'explication, dont on se prévaut ici, n'est applicable qu'à des Hérétiques persécuteurs eux-mêmes, tels que l'étoient les Donatistes, que ce Docteur avoit en vûe.

vai écrire , si ceux mêmes , ou qui ont souffert ces violences , ou qui les ont apprises de la bouche de leurs Pères , & qui les racontent tous les jours à leurs enfans , ne formoient contre mes doutes , une nuée de témoins.

On débuta par la terreur. Des Troupes de Soldats, Missionnaires expéditifs, entroient dans les Maisons, quelquefois de nuit, l'épée à la main, menaçant de tout massacrer. Prédicateurs concis, ils n'avoient que ces quatre mots : *Tue, Tue, ou Catholiques.*

On se représente assez la consternation & l'effroi, dont chacun étoit saisi. Ces Satellites s'abstinrent d'abord de répandre le sang. Mais combien faisoient-ils couler de larmes, dans ces Familles éperdues, où les uns frémissant de la présence de la mort, les autres de la crainte de voir manquer à leurs consciences, ceux qui leur étoient chers, ou d'y manquer eux-mêmes, hésitoient sur le choix de la mort, ou de la vie : Les pères trembloient pour leurs enfans; les enfans, pour leurs pères; le frère, pour la sœur; la sœur, pour le frère; l'époux & l'é-

Diverses
violences
exercées
contre
eux.

l'épouse s'effrayoient l'un pour l'autre.

Ce cruel artifice fit que quelques-uns eurent la foiblesse de trahir de bouche les sentimens de leur cœur. Mais cette méthode parut encore trop lente. On inventa des tortures, des indignités inouïes. On pendoit ces pauvres gens aux cheminées par les pieds, jusqu'à les mettre sur le point d'étouffer de fumée. D'autres, attachés sous les bras, étoient descendus par de longues cordes, dans des puits profonds, où plongés plusieurs heures jusqu'au menton, on leur crioit : *Promettez de signer (a), ou vous êtes noyés.* On les empêchoit de dormir cinq ou six fois vingt-quatre heures ; plusieurs, perdant le sens, ou par l'insomnie, ou par les nouvelles frayeurs qu'on leur faisoit dans cet état, laissoient surprendre leurs signatures. Des femmes, de jeunes filles, aux yeux de leurs maris, de leurs pères, de leurs mères, étoient abandonnées à la brutalité du soldat. On leur arra-

choit

(a) C'est ce qu'on apelloit leur *Abjuration*, qu'on leur faisoit faire de bouche & par écrit.

choit les ongles. On les lardoit, depuis la tête jusqu'aux pieds, d'éguilles, ou d'épingles. Qu'on ne croie pas que j'exagère, ou que je ne fasse que copier l'Histoire Ecclésiastique sous Dioclétien, ou sous Néron. Sans répéter ce que j'ai dit ailleurs (a), que plusieurs de ceux qui souffrirent ces violences, existent encore; & que, tranquilles dans le port, ils font quelque-fois, du récit de la tempeête à laquelle ils échapèrent, la consolation de leurs vieux jours: nous avons de plus, des relations (b), des Histoires écrites de nôtre tems, & permises en France même (c), qui rapportent des faits plus indécens, plus inhumains encore, que je couvre par ménagement du voile du silence, & que je voudrois pouvoir enlever dans l'oubli.

On ne sera pas surpris, qu'on présentât sans cesse au Roi des listes nombreuses de Nouveaux Convertis.

Mais Le Clergé trompe le Roi, sur cette conduite violente.

(a) Voiez la page 91.

(b) Voiez *Etat des Réformés en France*, imprimé à la Haye en 1685.

(c) Voiez *Hist. de France sous le Règne de Louis XIV.* par Larrey, Tom. VII. & VIII.

Mais ce qui sera difficile à croire, & néanmoins ce qui est vrai, c'est qu'on les présentait, ces listes, non-seulement comme des fruits d'une charité pleine de douceur, avec laquelle on travailloit au grand œuvre des Conversions; mais même comme des effets d'une grace particulière, dont le Ciel couronnoit le zèle de ce Monarque. Toutefois, la même vérité, qui distingue scrupuleusement les faits, oblige de reconnoître, que ce Prince étoit d'un caractère trop éloigné de l'inhumanité & du sang, pour avoir pu seulement concevoir le soupçon, ou la moindre idée, qu'on le trompât si grossièrement (a).

Excès
inouis
de la
Pérecu-
tion.

Cependant, la Révocation de l'Édit de Nantes avoit lâché la bride

(a) Une preuve, qu'on trompoit effectivement le Roi; qu'il eût été le premier à détester ces barbaries, s'il en avoit eu quelque connoissance; & qu'elles étoient les crimes du Clergé & des Intendants; c'est qu'on s'en abstenoit dans les Villes & dans les Provinces à portée de la Cour; & que plus vous vous éloigniez de Versailles, plus vous trouviez que ces horreurs étoient communes, & sans mesures. C'est pourquoi les Provinces les plus reculées, comme les Sévennes, étoient persécutées avec le plus de fureur.

à la cruauté. Les Temples avoient été démolis & rasés : on poursuivoit, on massacroit, on exécutoit à mort, ceux des Réformés des Sévennes, qui, sans autres armes que la Bible & de saints Cantiques, s'assembloient où ils pouvoient, pour servir Dieu.

On mettoit leurs consciences mêmes au suplice. On les conduisoit, à main armée, aux pieds des Confesseurs. Là, on extorquoit, ou, pour mieux dire, on supposoit des aveux du crime d'Hérésie, dont ils étoient bien loin de se croire coupables. On leur enfonçoit dans la gorge la Communion Romaine; je veux dire, qu'on leur faisoit avaler l'Hostie, à-peu-près comme on fait passer des médicamens dans le gosier des animaux.

Ces prophétisations, dont plusieurs Catholiques étoient eux-mêmes scandalisés, faisoient néanmoins les seules & les cruelles consolations, qu'on permit aux Réformés à l'article de la mort. Point d'autres sépultures que les chemins publics, où leurs corps de tout âge & de tout sexe, étoient traînés, & abandonnés, sans nul-

nulle précaution de bienséance, ni de pudeur.

Je ne parle point des promesses éblouissantes qu'on faisoit aux vivans, des préférences, des faveurs, des emplois, de l'argent même qu'on leur offroit. On s'imagine assez que des expédiens si propres à multiplier les conversions n'étoient pas négligés. Cependant, le nombre de ceux qui méprisèrent ces offres, & qui leur préférèrent les souffrances, & la mort même, fut toujours le plus grand. Et l'on doit cette justice aux Réformés des Sévennes, qu'ils furent moins sujets que les autres à se rendre aux attraits de l'avarice, ou de l'ambition.

Plus les Peuples sont attachés à ce qu'ils croient devoir à Dieu, plus ils se font à ce qu'ils doivent aux Puissances. Un Païen même en jugeoit ainsi. L'Empereur Constance, Père de grand Constantin, ayant fait assembler les Chrétiens de son armée, promit à ceux qui renonceroient à leur Religion, de l'avancement, & des récompenses; & menaça de sa disgrâce tous ceux qui refuseroient de sacrifier au

Dieu

Dieux. Plusieurs se rendirent aux offres de l'Empereur, lequel, comblant d'éloges, & de bien-faits, ceux qui furent fermes dans leur Foi, cassa les autres avec mépris, disant, que *des gens qui trahissoient si facilement leur Dieu, trahiroient, dans l'occasion, plus facilement leur Souverain.* C'est ce que l'expérience a fait voir plus d'une fois. Et comme les Sévennes furent toujours fécondes en *Religionnaires* (a) incorruptibles,

(a) Je dois faire une remarque, non en Grammairien, mais en Historien, sur le mot de *Religionnaires*, que j'emploie ici. Richalet nous apprend dans son Dictionnaire, que ce mot, *qui ne se dit que de ceux de la Religion Prétendue Réformée, ne se dit pas bien, & qu'il est condamné de la plupart de ceux qui croient être habiles en François.* Il renvoie là-dessus au Socrate de Balzac, Discours X., où celui-ci dit, que le mot de *Religionnaires* a été fabriqué dans un coin du *Querrel*, & qu'il doit être condamné comme barbare, & renvoyé d'où il est venu. Mais, sans m'arrêter à dire ici, que Messieurs les Puristes, en voulant réformer nôtre Langue, n'ont pu peut-être que l'appauvrir & l'énervier, je me contente d'observer, que le mot de *Religionnaires* n'a été inventé par les Catholiques mêmes, que pour mieux exprimer l'extrême attachement que les Réformés

tibles, la France n'avoit jamais eu de Sujets plus fidèles.

Les Réformés des Sévennes furent les premiers persécutés, & les derniers à prendre les armes, & sans dessein prémédité.

La patience avec laquelle ils virent démolir leurs Temples, en fut une nouvelle preuve. Les premiers persécutés, ils furent les derniers à prendre les armes (a), pour défendre

témoignent pour leur Religion, & que par conséquent, il convient parfaitement aux Réformés des Sévennes, dans cet endroit de leur Histoire.

(a) J'ai dit, page 90., que les Réformés des Sévennes furent persécutés dès les premières propositions qu'on leur fit d'abjurer leur Religion, & que la Persécution débuta & se perpétua par des violences tous jours plus cruelles les unes que les autres. Cependant la Guerre-Civile étoit allumée depuis long-tems dans le Dauphiné & dans le Vivarès, que les Sévennes toujours soumise, n'avoient pas pensé seulement à rémuer. Voici ce qu'en a écrit un Auteur de ces tems-là. *On désoloit le Dauphiné; & quoique l'on exerçât dans le Vivarès tout ce que la fureur de la guerre pourroit inspirer à des Barbares, les Réformés des Sévennes n'avoient pas pris les armes: néanmoins on les ménageoit alors, parce que l'on appréhendoit sans doute que les mauvais traitemens que l'on faisoit souffrir à leurs Frères, ne les jettassent dans le désespoir. Mais il y a plus. Dans des conjonctures si critiques, on leur permit de convoquer une Assemblée générale de Députés & des Gentilshommes de leur*

Pro

fin leurs consciences opprimées à
es excès, qui commençoient à chan-
ger

province, pour y passer un Aête de fidé-
té au Roi. L'Assemblée fut convoquée
Cognac le 6. de Septembre 1683. : elle
oit composée de cinquante Ministres,
cinquante-quatre Gentilshommes, &
trente-quatre Avocats, Médecins, ou
bourgeois Notables. Et cette Assemblée,
plus belle qui eût peut-être jamais été
ite dans les Sévennes, dressa un *Aête de*
protestation de son inviolable fidélité pour Sa
Majesté : elle exhorta sur-tout les Députés de
Hypolite, qui étoit le seul lieu interdit où
n prêchoit dans ce Pays-là, à ne se dépar-
jamais du profond respect qui étoit dû à
r auguste Monarque : les Députés de St.
polite protestèrent de leur côté, qu'ils n'a-
ient jamais eu la pensée de manquer à leur
voir, & qu'ils ne le feroient de leur vie ;
is que leurs consciences les avoit contrain-
s'assembler pour rendre à Dieu le Culte qui
est dû. Sur quoi l'Assemblée ayant loüé
r piété, les exhorta à demeurer toujours
ns la même modération qu'ils avoient fait
roître jusqu'alors. (Apologie du Projet
s Réformés de France, &c. imprimée à
Haye en 1685. Page 144. & 145.) Et
est incontestable, que cette modération,
soumission paisible des Réformés des
vennes, dura sans interruption, jusqu'à
Guerre Civile dont nous allons parler,
que certainement Guerre ne s'alluma
e par un accident absolument imprévu,
me on le verra bientôt par la suite de
ette Histoire.

ger leur patience en stupidité. En core, le feu terrible de la Guerre que je vai décrire, ne s'alluma-t-il que d'une étincelle, qui porta l'incendie où un accident l'avoit fait voler: sans nul dessein prémédité, & sans qu'ils eussent fourni le plus léger prétexte à la calomnie dont on les a chargés (a) que disposés à la révolte, ils n'a-

(a) Si l'on fait quelque attention, tant à la remarque précédente, qu'à la fidélité constante des Sévennes dont nous avons rapporté tant de preuves, que pourra-t-on penser de ce qu'avance l'Auteur de l'Histoire du Fanatisme de Notre Temps, imprimée à Utrecht en 1737. : Que bien que M. Broglie & M. de Basville eussent empêché l'usage du Vivarès, de pénétrer dans les Montagnes de ce Pays (des Sévennes) de temps porté à la révolte, ils savoient néanmoins que les Calvinistes, dont il est rempli, avoient de secrètes dispositions à se soulever & l'eussent même fait infailliblement, si n'eussent été retenus par les châtimens qu'ils venoient de faire de leurs Voisins. . . . : Que la Renommée n'eut pas plutôt répandu dans les Montagnes des Sévennes, la nouvelle de préparatifs de guerre, que les Religioneux qui soupiroient toujours après le rétablissement de l'exercice public de leur Religion, sentirent renaître leurs espérances : Que cependant tandis que la Guerre ne fut pas bien

endoient qu'une occasion pour écla-

On a vû, par plus d'une preuve
de leur attachement au Roi & à l'E-
tat, combien cette imputation étoit
peu fondée. L'Humanité, le Senti-
ment, le Droit de la Nature, &
celui même de représailles, furent
des sources particulières des affreu-
ses

née, ils n'osèrent se soulever ouvertement...
parce que ce fut en ce tems-là que la ré-
nommée leur porta l'Action de Crémone; mais
que, dès que vers le milieu de cette année,
les mal-intentionnés eurent appris, que la
guerre étoit entièrement déclarée, que les
armées étoient en marche de tous côtés, &
que l'orage, qui avoit long-tems grondé, étoit
prêt à éclater, ce fut alors que, ne gardant
plus de mesures, ils se soulevèrent ouverte-
ment, prirent les armes, & lâchèrent la bride
aux plus furieux de leurs Fanatiques, &c.
Hist. du Fanat. Tom. I. Pag. 205. 288. &
293.: Que penser, dis-je, & que dire de
tous ces traits, à en parler sans partialité
& sans aigreur, sinon, que ce sont des
calomnies trop long-tems accréditées,
mais faciles à détruire par des faits avé-
rés, tels que ceux que nous avons cités;
& qu'il n'est rien au monde de plus per-
nicieux, que cette engeance d'Historiens
hardis & payés pour substituer, dans
l'Histoire, l'imposture à la vérité?

ses extrémités où l'on verra des for-
mais qu'on se porta de part & d'au-
tre, pendant tout le cours de la
Guerre Civile la plus meurtrière &
la plus barbare qui fut jamais.

Fin du premier Livre.





HISTOIRE DES CAMISARDS,

OÙ L'ON VOIT

PAR QUELLES FAUSSES MAXIMES
DE POLITIQUE, ET DE RELIGION,
LA FRANCE A RISQUE' SA RUÏNE,
SOUS LE REGNE DE LOUIS XIV.

* * * * *

LIVRE SECON D.

SOMMAIRE DE CE II. LIVRE.

Sources particulières de la Guerre des
Cévennes. Occasion de cette Guerre. Pé-
tier, premier Chef des Camisards. Mort
tragique de l'Abbé de Chaila. Portrait
de caractère de cet Abbé. Quelles fu-
rent les suites de sa mort. Origine du

nom de Camisards. Caractère de Monsieur de Basville, alors Intendant en Languedoc. Caractère du Comte de Broglie, qui commandoit les Troupes du Roi dans la Province. Un événement inattendu allume, dans les Sévennes, la Guerre dans les formes. Les Camisards commencent à faire un corps & à se former. Combat de Karnoulé : Défaite des Troupes du Roi. Les Camisards sont attaqués de rechef. Périer est blessé. Caractère de ce premier Chef. Il quitte le Commandement, & le Royaume. La Porte est élu en sa place : Portrait, caractère, & conduite de ce nouveau Chef. Bataille de la Salles. La Porte dangereusement blessé. Rolland remporte la victoire : il est chargé du Commandement. La Cour, qui a méprisé jusques-là cette Guerre naissante, change de sentiment & de conduite : elle envoie, sous les ordres de M. de Julien, un corps considérable de Troupes. La Porte reprend le Commandement. Mort de la Porte. Rolland lui succède. Dispositions qu'il fait, pour faire tête de tous côtés aux Troupes du Roi. Portrait & caractère de Rolland. La Cour se flatte en vain de terminer bien-tôt cette Guerre. Caractère de Louis XIV.

Habi-

Habileté, & intrigues, de Madame de Maintenon.

A destruction des Temples Sources
 L avoit été suivie de la disper- particu-
 sion des Pasteurs. Tout exer- lières de
 cice de Religion, public, la Guer-
 ou particulier, étoit interdit aux Ré- re des
 formés des Sévennes, sous les peines Séven-
 es plus rigoureuses. Les Missionai- nes.
 res bottés avoient changé de minis-
 tère : ils ne convertissoient plus le
 sabre à la main : ils observoient, la On em-
 bayonnette au bout du fusil, les mai- pêche
 sons, & les démarches, de leurs Nou- les Ré-
 veaux-Convertis. Mais les monta- formés
 gnes de ceux-ci avoient des caver- des Sé-
 nes, elles leur servoient de Temples. vennes
 Là, des gens sans lettres, mais éclair- de s'as-
 rés par la lecture des Livres Saints, sembler
 remplaçoient les Pasteurs. Des ex- pour
 hortations simples, l'attention, le re- servir
 cueillement, le silence, une ferveur Dieu.
 que le péril rendoit plus animée, le Ils ne
 chant des Pseaumes, des vœux pour laissent
 le Roi, étoient les seuls points où ce pas de
 Peuple assemblé contre les ordres s'assem-
 du Prince, lui désobéissoit, pour obéir blier
 à Dieu, à l'exemple des premiers Chrê- contre
 tiens. les or-
 dres du Roi

On les surprenoit souvent, & on les condamnoit à divers supplices. tiens. Ils s'exposoient, comme eux, à la rigueur des Edits. Comme eux, on les cherchoit, on les poursuivoit sans relâche, on les arrêtoit au retour de leurs Assemblées, on les surprenoit jusques dans leurs souterrains, on les tourmentoit, on les condamnoit à divers supplices : mais, toujours soumis, toujours zélés pour leur Foi, la crainte des Galères, du Gibet, ou de la Rouë (a), fortifioit leur zèle, sans affoiblir leur soumission. Leur ardeur pour la Parole de Dieu, pour le chant de ses loüanges, leur nombre même dans les Assemblées, croissoit avec la violence. Pour m'exprimer comme Tertullien, *ils renaissent en foule de leurs cendres.*

Les choses étoient dans cet état lorsqu'un effet du hazard changea tout d'un coup.

(a) Au mois d'Octobre 1701. M. de Basville, Intendant de Languedoc, fut informé que les Réformés des Sévennes tenoient une Assemblée dans le voisinage d'Alais; il y envoya des Soldats, mais l'Assemblée étoit finie, quand ces Soldats arrivèrent. Cependant, trois de ces pauvres gens, qui se retiroient plus lentement que les autres, furent pris, & rompus vifs.

d'un coup la scène. Je sai bien, que ceux qui pensent exactement, persuadés que rien n'arrive sans l'ordre du Souverain Maître, ne voyent, dans ce qu'on appelle les effets du hazard, que les dispositions d'une Providence pleine de sagesse. Mais un Historien ne doit parler que le langage ordinaire des hommes. Et certainement, ce ne fut comme on parle, qu'un pur hazard, qui excita le premier mouvement de la Guerre des Sévennes.

L'Abbé de Chaila, Convertisseur impitoyable, avoit été averti, que les Réformés tenoient une Assemblée dans le voisinage du Pont de Montvert, Village où cet Abbé faisoit sa résidence. Il demande, & on lui en-

voye une troupe de Soldats, qui partagés, & mis en embuscade, enlevèrent environ soixante personnes des deux Séxes, qui revenoient de cette

Assemblée. L'Abbé commença par en faire pendre quelques-uns sur le champ, il fit conduire les autres dans son Château qu'il habitoit.

Ces catastrophes n'étoient pas rares dans les Sévennes. De semblables malheurs avoient souvent porté la dé-

Occa-
sion de
cette
Guerre.

On arrê-
tè plu-
sieurs
Réfor-
més, au
fortir
d'une de
leurs As-
sem-
blées
Chrê-

tiennes: solation dans les Familles, sans d'au-
 on en tres suites générales, que des gémis-
 fait pen- semens, ou peut-être des murmures,
 dre quel- où le Roi étoit toujours respecté.
 ques- Mais, quelques Prisonniers du Pont
 uns de Mont-vert, qui avoient trouvé le
 sur le moyen de se sauver du Château, vin-
 champ. rent augmenter la consternation pré-
 sente, en racontant avec quelle in-

On fait
 souffrir
 aux au-
 tres, di-
 vers
 tour-
 mens,
 pour
 leur
 faire dé-
 clarer
 les noms
 de ceux
 qui s'é-
 toient
 trouvés
 à cette
 Assem-

humanité l'Abbé de Chaila, pour tirer
 de ses Prisonniers les noms de ceux
 qui lui avoient échapé, les faisoit
 tourmenter en diverses manières: par-
 ticulièrement, en faisant fendre des
 poutres avec des coins de fer, & en
 forçant ces pauvres gens de mettre
 leurs doigts dans ces fentes, dont
 faisoit retirer les coins.

Ceux qui écoutoient ce terrible
 récit, accoutumés à n'opposer à ces
 sortes de cruautés, que des plaintes
 ou des larmes impuissantes, en re-
 pandoient, dont l'amertume sembloit
 implorer la vengeance du Ciel; lors-
 qu'un seul homme, qui n'avoit pas pro-
 féré une parole, ni poussé un soupir,
 mais dont l'air sombre, & le morne
 silence, peignoient sur son front
 le desespoir de son cœur, se levant tout

Un coup : *Quoi !* dit-il, *celle qui m'est promise, celle que je devois épouser dans trois jours, & que j'aime plus que moi même, est exposée à ces barbares ! Le souffrirai-je ? Non : J'y périrai, ou elle me sera rendue (a).*

Il prononça ces paroles avec fureur. C'étoit un jeune homme d'environ trente-deux ans, vigoureux, plein de feu & de courage, & qui, tout paysan qu'il étoit, ne laissoit pas d'être éloquent, & persuasif à sa manière. *Mes amis*, continua-t-il, *l'Abbé de Chaila est un homme d'Eglise : il n'est pas notre juge, il n'a point l'autorité du Roi ; nous pouvons, sans crime, l'aller forcer de nous rendre notre Monde. Voulez-vous donc me croire, & me suivre ?*

Périer, (c'étoit le nom de cet homme

(a) Je tiens ces circonstances de la bouche d'un homme qui étoit présent. C'est sur de pareils récits, que je suis en état de donner à mes Lecteurs de ces traits originaux. On juge bien, que les discours, que je rapporte, se tenoient en patois du Pays. Mais je m'attache à conserver le sens, & , autant que je le puis, la force des expressions. Je dis, autant que je le puis : car le patois du Languedoc a une énergie, & quelquefois un sel, qu'il n'est pas toujours facile de bien rendre en François.

Un jeune homme, qui avoit sa Maitresse parmi ceux qu'on faisoit souffrir, propose de les aller délivrer.

homme qu'un amour violent animoit) n'appercevant dans ceux qui l'écoutoient, que des résolutions incertaines & timides : *pensons y*, ajouta-t-il, & *voyons nous encore*. Il indique un rendez-vous pour le lendemain. L'Amour, qui lui donne des aîles, le fait voler de maison en maison; il inspire par-tout son dessein, & son courage.

Il assemble, & forme une Troupe d'environ cent Jeunes-gens déterminés.

Périer est leur premier Chef.

Le lendemain 24. Juillet 1702., le rendez-vous eut lieu. Plus de cent Jeunes-gens, ardens, & déterminés, s'y trouvèrent à l'heure marquée, armés de fourches, de faux, & de bâtons; quelques-uns, de fusils; quelques autres, d'épées. Et Périer leur parla si bien, qu'ils jurèrent tous de lui obéir, & le proclamèrent à haute voix leur Chef.

Il n'y avoit pas un de ces Jeunes-gens, qui n'eût un Père, une Mère, un Frère, ou une Sœur, quelque parent, ou quelque ami, dans les Prisons du Pont de Mont-vert. La compassion faisoit sur chacun d'eux, ce que l'Amour avoit fait sur Périer. Ce Chef n'étoit pas moins brave qu'aimable, & il étoit aussi prudent que brave.

Il commença par mettre quelque espèce d'ordre & de discipline dans sa Troupe; & comme, dans la première chaleur du ressentiment commun, on avoit parlé de massacrer l'Abbé de Chaila, Périer représenta les différentes conséquences d'une si méchante action: il en fit sentir toute l'horreur, & déclara nettement, que le serment qu'on avoit fait de lui obéir, le mettant en droit de faire punir ceux qui contreviendroient à ses ordres, il useroit rigoureusement de son droit.

Il conclut, en ajoutant avec douceur: *Souvenons-nous, mes Amis, que nous n'allons qu'à la délivrance de nos Frères. L'Abbé de Chaila est un méchant homme. Dieu le punira de ses cruautés. Pour nous, épargnons sa vie, & celle même de ses gens, si cela nous est possible, sans exposer la nôtre. Sur toutes choses, la vie sauve pour l'Abbé; je le recommande cet article, & je me charge du reste.*

Les remontrances de Périer firent, sur ses gens, une impression qui éclata par de nouvelles protestations de lui obéir. Ils partent, ils arrivent à l'entrée de la nuit. Le Château fut

Périer déclare, qu'il fera punir ceux qui attentent à la vie de cet Abbé.

Il tempère ses menaces, en les exhortant avec douceur, de lui obéir.

Toute la Troupe proteste de se conformer à ses ordres.

Le Château de l'Abbé de Chaila est investi. Le silence y régnoit. Les portes étoient barricadées. L'Abbé, qui avoit eu le vent de cette marche, s'étoit mis en état de résister. Ses Domestiques bien armés, & quelques Soldats qu'il avoit avec lui, l'avoient flaté de faire tant de peur à ces gens-là, qu'ils traitoient de canailles, qu'on les verroit bien-tôt fuir.

Cependant Périer, qui avoit commencé par reconnoître cette Gentilhomme de tous les côtés, ne l'avoit pas jugée difficile à forcer. Mais comme il se proposoit d'éviter les hostilités, moyennant qu'on lui rendît de bonne grace les Prisonniers, il résolut de parler assez haut, pour que l'on pût l'entendre. Elevant donc sa voix, il articula ces mots : *Nous ne sommes point venus dans le dessein de faire mal à personne : qu'on nous délivre les Prisonniers, & nous nous retirerons.* Et on l'entendit si bien, qu'on lui répondit par quelques coups de fusil, qui lui blessèrent trois de ses gens. *Bon courage, Enfants,* dit Périer, *suivez moi.*

Il va les ranger auprès de la porte principale du Château, au-dessus de laquelle il avoit observé une saillie de

Périer promet de se retirer sans user de violence, si on lui rend les Prisonniers. On lui répond à coups de fusil.

(a) une g
& qu
Ancie
Tous
assiég
chez

pierre, qui les mettoit à couvert du
 feu des fenêtres, en se reprochant de
 n'y avoir pas songé plutôt ; &, après
 avoir eu soin qu'on pançât ses trois
 blessés, il commanda les plus robustes
 de sa Troupe, pour remuer un af-
 fez gros arbre demi-taillé en poutre,
 couché par terre près de-là, & dont
 il fut si bien faire usage, qu'ayant
 trouvé le moyen de l'élever & de le
 suspendre horizontalement à environ
 trois pieds de terre, il fit mouvoir, à
 force de bras, cette espèce de béliet
 (a) contre la porte, avec tant de vio- Il fait
 lence, qu'il l'enfonça dans un mo- enfon-
 ment. Mais s'étant apperçû que cette cer la
 porte, en tombant, avoit fait faire Porte du
 un mouvement à sa Troupe, comme Châ-
 teau.
 pour se jeter à corps perdu dans le
 Château, il fit faire halte, & mar-
 cher avec ordre.

Pas une ame, dans le Château, ou
 qui parût, ou qui remuât. Périer
 com-

(a) Ancienne Machine de Guerre : c'étoit
 une grande poutre, ferrée par le gros bout,
 & qu'on suspendoit par deux chaînes : les
 Anciens s'en servoient pour battre les
 Tours & les Murailles des Villes qu'ils
 assiégeoient, & elle étoit fort en usage
 chez les Romains.

commença par y établir une espèce de Corps de garde. Mais, comme il pouvoit une de ses sentinelles, il aperçut quelqu'un, qui essayoit de se sauver par une fenêtre. Il s'approcha de plus près, & reconnut de Chaila. *Ne craignez rien, lui cria-t-il; mais, encore une fois, remettez-nous les Prisonniers.*

L'Abbé de Chaila lui demanda la vie, & se rassûre sur sa réponse. L'Abbé, qui se voit découvert, & qui craint qu'on ne se hâte de l'aller égorger, vient se jeter aux pieds de Périer, & lui demande la vie. *Cela est fait, lui dit Périer: mes gens ont ordre de vous épargner; ils l'avoient même reçu avant que de partir.* L'Abbé revint un peu de sa frayeur, promit

Les Prisonniers sont délivrés. tout ce qu'on voulut, relâcha les Prisonniers, fit servir des rafraichissemens, & ordonna à ses Domestiques d'obéir en tout point à *Monsieur le Commandant.*

Il se passa, entre les Prisonniers & leurs Libérateurs, des scènes d'amitié, de reconnoissance, & de joie, plus faciles à imaginer, qu'à décrire. Mais ces scènes mêmes si touchantes & si tendres, furent bien-tôt ensanglantées, & fouillées par un meurtre

affreux. Tout étoit, certainement, dans le Château, parfaitement tranquille. Il survint une de ces bourasques, qui tournent tout-à-coup en orage le Ciel le plus serein. Voici la vérité, & les circonstances d'un fait, que des Historiens mal intentionnés, ou mal instruits, ont également défiguré (a).

Pen-

(a) Quelque intéressante qu'une Histoire soit par elle-même, & quelque bien écrite qu'elle puisse être, elle perd ces avantages dans l'estime d'un Lecteur sensé, dès qu'elle manque par la vérité; sur-tout, si elle défecte dans ses fondemens. Tout ce qu'on a publié jusqu'ici, de l'origine particulière de la Guerre des Sévennes, a été, ou inventé à plaisir, ou écrit sur de faux Mémoires. L'Auteur de l'*Hist. du Fanatisme*, Tom. I. Pag. 296. & suiv., prétend, qu'une Troupe nombreuse de gens armés, muni, tambour battant, dans le Village du Mont de Montvert. . . . Qu'ils en voulaient principalement à l'Abbé de Chaila. . . . Que le silence & le repos de la nuit, furent d'abord troublés par des cris de tûe, tûe, entrecoupés de chants de Pseaumes, & de coups de fusil tirés aux fenêtres. . . . Qu'on apprit dans la suite, qu'ils avoient juré la mort de l'Abbé, dans une Assemblée de Religion. . . . Qu'un paysan, Rentier de la Maison de l'Abbé, fut la première victime qu'ils égorgèrent, & que le Maître d'Ecole le fut après lui. . . . Qu'on mit le feu à la Maison. . . . Qu'on appella le Procureur, qui se nommoit Esprit Séguier, qu'il

trava-

Pendant que Périer laissoit rafraîchir ses gens, & que lui-même il se délassoit auprès de la personne qui lui étoit destinée pour femme, quelques-

rembla, qu'il fut quelque tems en extase, & dit que le St. Esprit vouloit qu'on lui donnât la vie. . . Qu'après avoir découvert l'Abbé, ils se jetterent sur lui en criant, Voilà ce Persécuteur des Enfans de Dieu; qu'ils le menèrent en chemise à la Place Publique. . . ; que là, Esprit Séguier lui dit, que s'il vouloit éviter la mort, il falloit renoncer à sa Religion, les suivre, & faire, parmi eux, les fonctions de Ministre de l'Eternel: qu'il répondit, qu'il mourroit plutôt mille fois. . . ; qu'alors on lui tira un coup de fusil, & qu'en même tems ces furieux, les haches & les poignards élevés, se ruèrent sur lui de tous côtés, & ne cessèrent de le frapper & de le percer, que lorsqu'ils virent que leurs coups ne pouvoient plus trouver de place sur son corps, qui ne fût ouverte par quelque plaie. . . &c. Parmi ces faits, quelques-uns sont confondus, altérés, ou déplacés: tous les autres ne sont qu'un tissu de suppositions, destinées à poser l'esprit de révolte pour le fondement de cette Guerre, qui n'en eut point d'autre, que le dessein de retirer des mains d'un Prêtre, des Prisonniers qu'on ne croyoit pas qu'il eût droit de retenir. Le Colonel Cavalier dans ses Mémoires, imprimés à Londres en 1737. Pag. 29. & suiv., établit pour première origine de cette Guerre, un événement, dont je ne chargerai, ni cette réputation, ni cette Histoire, parce qu'il n'y

ques - uns des Prisonniers ne purent s'empêcher de reprocher à l'Abbé de Chaila ses inhumanités. L'un lui mon-
 troit des doigts disloqués, des mains entières - Les Prisonniers repro-
 chent à

eut aucun rapport. Cavalier n'étoit point alors dans les Sévennes ; & si l'on peut se fier, à peine , aux choses qu'il a écrites , comme les ayant vûes , & qu'il embarrasse , ou confond souvent , faute d'exactitude , ou de mémoire , comment se fier à ce qu'il n'a pas vû ? L'Auteur de l'*Histoire de France sous le Règne de Louis XIV.*, T. m. VIII. Pag. 222. & 223. , n'étoit pas bien informé lui-même , lorsqu'en parlant de l'affaire du Pont de Montvert , il dit que ceux qui étoient échappés de ce danger , sachant qu'on les cherchoit aussi , & que leurs Frères Prisonniers devoient être pendus le lendemain , résolurent de faire leurs efforts pour les délivrer ; & que s'étant rassemblés dans le plus grand nombre qu'ils purent , ils marchèrent au Pont de Montvert , où leurs gens étoient détenus ; qu'ils forcèrent les maisons , dans l'une desquelles l'Abbé de Chaila s'étant trouvé , & ayant voulu se sauver par une fenêtre , il fut tué avec six ou sept de ses Satellites. Plusieurs de ces circonstances , en s'éloignant un peu de la vérité , respirent , d'ailleurs , un dessein prémédité de sédition & de révolte : mécompte , qu'il n'est pas possible de passer à cet Auteur. Ecrivain sur le témoignage d'un Camisard , qui s'est trouvé en personne , dès le commencement , & dans toute la suite de cette affaire , & de presque toutes les autres , d'un Camisard , auquel je suis à portée de faire

l'Abbé de Chaila ses inhumanités.

Mort tragique de l'Abbé de Chaila.

entières estropiées, ou perclües; un autre, des meurtrissures, des playes encore sanglantes: & ils s'animent eux-mêmes de telle sorte à ce spectacle, qu'entrant en fureur, & ne se possédant plus, ils deviennent cruels & inhumains à leur tour. Ils se jettent sur l'Abbé,

faire des questions, & de démêler ses idées mêmes; & donnant toute l'attention, & tous les soins dont je suis capable, pour les ramener au vrai, & pour en rétablir la distinction, & l'enchaînage: mes Lecteurs peuvent compter sur ce que j'écris. Je dois ajouter ici deux choses: la première, que dans une Assemblée de Religion, antérieure à la résolution, & à l'expédition de Périer au Pont de Montvert, Esprit Séguier, dont nous aurons bien-tôt occasion de parler, & qui prêchoit dans cette Assemblée, y avoit proposé la délivrance des Prisonniers à main armée, mais que cela n'avoit produit alors que des résolutions vagues, & qui n'eurent point d'effet, quoi qu'en dise Cavalier dans ses *Mémoires*, pag. 34.; & la seconde chose, que l'Abbé de Chaila eut, à l'affaire du Pont de Montvert, un de ses gens tués, & un autre blessé: circonstances, que j'ai négligées dans le corps de l'Histoire, parce que cela se passa dans le tems qu'en travaillant à enfoncer la Porte du Château, on répondoit d'en bas aux coups de fusil des fenêtres; que cela se fit, par conséquent, de bonne guerre, & n'a nul rapport à la conduite de Périer dans le Château, après qu'il leur forcé, non plus qu'au meurtre de l'Abbé de Chaila.

Abbé, le traînent hors du Château, armés de pierres & de cailloux; & l'affaillent en moins de tems, qu'il n'en faut à Périer, pour accourir à son secours: il expiroit, quand il arriva. Ce fut ainsi, que le même hazard (a), qui avoit fait servir les ardeurs de l'amour, & les mouvemens de la compassion,

Périer
vient à
son se-
cours,
mais
trop
tard.

(a) Ce que dit l'Auteur du *Fanatisme*, tom. I. pag. 304. & 305., de l'origine particulière de cette guerre, est curieux par la manière dont il le prouve. Pour faire voir, dit-il, que les Réformés agissoient de concert avec nos Ennemis, & n'attendoient que de nous voir aux prises avec eux, pour arborer l'étendard de la révolte, je dois faire remarquer ici, que la France avoit déclaré la guerre le second du mois de Juillet de l'an 1702., & que ce fut précisément 22. jours après, que ce soulèvement arriva: comme si le choc des Armées, qui alloit commencer au dehors du royaume, eût été le signal des troubles qu'elles pouvoient exciter au dedans. N'est-ce pas là ce qu'on appelle le Sophisme si connu, & le plus grossier du *Post hoc, ergo propter hoc*: après cela, dont à cause de cela? Comme si deux choses ne pouvoient arriver en même tems, sans être la cause l'une de l'autre. Cet Auteur n'est pas plus exact dans l'exposition des événemens; & je dois avertir les Lecteurs une fois pour toutes, qu'il n'y a nul fond à faire sur cet Historien; que tout son Ouvrage n'est qu'un Roman composé sur des Mémoires inventés, confus, & dictés par la passion.

passion, à la délivrance de l'innocence opprimée, fit périr l'oppresser, dans des transports & des fureurs imprévues de haine & de vengeance.

Portrait
& caracté-
re de
cet Ab-
bé.

L'Abbé de Chaila étoit un homme d'environ cinquante ans, entre la haute & la moyenne taille, de bonne mine, au premier abord; mais dont la physionomie, qui avoit quelque chose de sombre & de sinistre, ne trompoit que peu de gens sur la dureté de son cœur. Il étoit sorti d'une famille noble, & guerrière; & il avoit pris, dès sa jeunesse, le parti de l'Eglise. Naturellement impérieux & fier, une éducation de Séminaire avoit changé ces défauts en zèle indiscret, en dévotion orgueilleuse & inquiète. Il avoit été agrégé aux Missions étrangères, & envoyé Missionnaire à Siam; c'étoit de-là qu'il étoit venu dans les Sévennes, se dévouer à l'instruction ou, pour parler plus juste, à la destruction des Réformés, dont il tourmentait (a), & fit périr un grand nombre.

Il avoit
fait pé-
rir un
grand
nombre
de Ré-
formés
dans les
Séven-
nes.

(a) Entre les vexations qu'exerçoit cet Abbé, voici ce que ses Amis mêmes, zélés Catholiques, pensoient d'une de ses actions.

am

T

bre. Avec peu d'esprit il avoit beaucoup d'étude: cela le rendoit décisif, arrêté à son sens jusqu'à l'opiniâtreté. Il paroissoit avoir fort à cœur le salut de ses prochains: il leur parloit souvent de conversion, de jeûne, d'abstinence: mais, plus dur aux autres qu'à lui-même, ses mœurs n'étoient pas si austères que ses discours. C'étoit, si j'ose ainsi dire, parmi les douceurs du Tabor, qu'il prêchoit les

arrivée peu de tems avant son massacre.... Dans le même tems, on fut indigné dans ce Pays-là, contre l'Abbé de Chaila, qui avoit fait enlever deux filles d'un Gentilhomme Religieux, sous le prétexte qu'elles ne faisoient pas leur devoir de nouvelles Converties; & au lieu de les faire mettre dans un Couvent, comme il disoit en avoir reçu l'ordre de la Cour, il les fit enfermer dans un de ses Châteaux, où le mauvais air fit contracter à une de ces Demoiselles une espèce d'hydropisie.... Ceux qui connoissent le mérite & le zèle de cet Abbé pour la Religion Catholique, ne l'ont pas fait l'auteur de cette maladie. Cependant ses meilleurs amis mêmes n'ont pu se dispenser de condamner sa conduite, en enlevant des filles de qualité d'entre les bras de leur Père, sous l'autorité d'une prétendue Lettre de Cachet, pour les mettre dans un Couvent, pendant qu'il les envoie secrètement enfermer dans son Château. Chef du Cabinet des Princes, Juillet 1704.,
pag. 35. & 36.

les souffrances du Calvaire. Elevé dans un Séminaire , où régnoit l'esprit d'une nouvelle Secte de Dévots, il y avoit appris, & , à l'aide de ses revenus , il avoit perfectionné depuis , l'art de rendre la pénitence voluptueuse. Sa table étoit frugale, mais délicate : ses habits, ses ameublemens , son domestique , tout étoit simple & modeste chez lui ; mais il ne se refusoit nulle commodité, nulle mollesse , de la vie. Il étoit pourvû de bons Bénéfices ; accommodé, par lui-même , des biens de la fortune ; favorable , & bien-faisant, à ceux des Réformés qu'il persuadoit, ou qu'il croyoit persuader, mais terrible jusqu'à la barbarie , à ceux qui ne croyoient pas qu'ils dûssent recevoir ses décisions comme des oracles (a). Tel étoit cet Abbé, lorsqu'une violence,

(a) Pour juger de ce double fruit de son caractère & de sa conduite, il ne faut que jeter les yeux sur ce qu'en a écrit l'Auteur du *Fanatisme*, *Tom. I. pag. 303. & 304.* : on ne sera pas surpris, qu'un Historien aussi passionné, ait traité de *Méchans*, les Réformés, qui ne pouvoient goûter les raisonnemens de cet Abbé, dans des matières de controverse. Voici en quels termes cet Au-

seulement digne de ses semblables, ou de lui-même, mais entièrement inexcusable dans ceux qui la commirent, termina si malheureusement ses jours.

Périer, au désespoir de cet assassinat, s'emporta contre les coupables. Ceux-ci prétendirent avoir ignoré ses ordres. Et comme nul de sa Troupe ne s'étoit joint à eux, du moins à les en croire, il ne songea plus qu'à hâter sa retraite. Il fit prendre toutes les armes qui se trouvèrent dans le Châteaueu, sans permettre qu'on touchât à

Périer
s'em-
porte
contre
les
Meur-
triers,
qui s'ex-
cuse-
nt sur ce
qu'ils ig-
noroient
ses or-
dres.

F 2

quoi

teur s'est expliqué. Comme il avoit été, pendant sa vie, le fléau des Méchans; ceux qui savent de quoi ils sont capables, & que Jésus-Christ même ne fut pas exempt de leurs calomnies, ne doivent pas être surpris, si, en Historien fidèle, je ne puis taire ici, qu'il se répandit, après sa mort, des bruits injurieux contre lui. On dit, que la Foi des Nouveaux Catholiques du Pays, étant encore infirme & chancelante, il n'avoit pas assez ménagé des vaisseaux fragiles: que son zèle pour eux avoit été mêlé de trop d'amertume; & que cette conduite avoit révolté les esprits, & porté les Religioneux à secouer un joug, qu'il ne leur rendoit pas assez léger: mais, enfin, quoique l'envie ait pu inventer, pour tâcher de le noircir, la sainteté de sa mort est un témoignage éclatant de la pureté de sa vie. Voilà des aveux qui prouvent, que, du moins,

l'Abbé

quoi-que ce fût du reste; & il délogea à la pointe du jour, marchant à petit bruit, jusqu'à ce qu'il se fût mis hors de portée à une surprise.

Il leur repré- S'arrêtant alors, il représenta vive-
sente les ment aux coupables, non-seulement
confe- leur crime, mais encore les suites qu'il
quences pouvoit avoir. Ils en parurent conster-
de leur nés. Ils avoient été, disoient-ils, com-
crime. me saisis, malgré eux, d'une aveugle

Il traite fureur. *Vaines excuses*, leur dit Périer:
leurs je prie Dieu qu'il vous pardonne; mais
nouvel- les hommes peuvent, sans injustice, vous
les exclu- faire mourir dans les tourmens: & ce
ses de frivoles. qu'il

l'Abbé de Chaila avoit, parmi les Catho-
liques mêmes, la réputation d'un Conver-
tisseur très violent. A restituer à cette
idée, ce que le préjugé en ôtoit parmi les
Catholiques, cela reviendra facilement à
ce que j'en ai dit. Mais les dernières pa-
roles de l'Extrait, que je viens de donner,
sont remarquables entre les autres. *Mais*
enfin, dit l'Auteur, *quoique la médisance ait*
pu inventer, pour tâcher de le noircir, la
sainteté de sa mort est un témoignage éclatant
de la pureté de sa vie. La preuve n'est-elle
pas admirable? Comme si on n'avoit pas
vu mille gens d'une fort mauvaise vie, finir
néanmoins par une sainte mort! On ne
peut pas dire même, que l'Abbé de Chaila
ait sacrifié sa vie pour sa Religion, puisqu'il
est certain, qu'on ne lui fit point la
proposition d'en changer.

qu'il y a de triste, c'est que, si nous tombons entre les mains de nos ennemis, les innocens seront traités comme les coupables. Ne perdons point de tems : songeons à notre sûreté.

Périer continua sa marche, & alla se poster au Château de Vinbouches, d'où il envoya quelques-uns de ses gens, pour observer les mouvemens, que cette fatale expédition avoit pu produire.

Le Château de Vinbouches est si-
tué entre plusieurs collines, à envi-
ron deux lieues du Pont de Montvert :
ce n'étoit qu'une vieille masure, ha-
bitée par un Payfan. Périer s'y re-
trancha du mieux qu'il lui fut possi-
ble, en attendant le retour de ses
émiffaires, qui lui rapportèrent ces
fâcheuses nouvelles : Qu'on avoit infor-
mé contre les auteurs du meurtre de
l'Abbé de Chaila : Que la liste des
Prisonniers du Pont de Montvert, avoit
été trouvée dans le Château : Qu'on
les savoit à Vinbouches ; & que les
Troupes du Roi marchaient pour les
enlever. Périer tint conseil. On ré-
solut de se séparer : & chacun alla
chercher, par des routes détournées,

Quelles
furent
les suites
de cet
évène-
ment.

La Trou-
pe de
Périer se
sépare.

l'azile le plus sûr dont il put s'aviser.

Les Troupes du Roi, qui manquèrent leur coup à Vinbouches, se mirent de tous côtés à la quête des Camisards. Car ce fut dans ce tems-là, que le nom de *Camisards* avoit commencé de devenir fameux. Mais les Historiens ont fait de ce nom (a), une de ces confusions, qui ne sont que trop communes dans l'Histoire : ils ont par-là répandu sur celle-ci une obscurité, ou, pour mieux dire, une foule de méprises, qu'il importe d'éclaircir, en établissant deux choses : Quelle fut l'origine du nom de Camisards, & quel discernement il est juste d'en faire.

Origine
du nom
de Camisards.

Au mois de Juin 1702. c'est-à-dire, quelques semaines avant la catastrophe du Pont de Montvert, une Troupe mêlée de Réformés & de Catholiques,

(a) Je dois faire remarquer ici, que les Camisards, dont j'écris l'Histoire, ont pris leur origine, comme on l'a vû, & leur première forme, de la Troupe de Périer & qu'une infinité de brigandages & de crimes, que les Historiens leur ont reprochés, comme commis sous leur nom, en ont été hautement desavoués.

ques, s'étoit soulevée contre des Receveurs du Droit de Capitation, qui avoient fait leur charge avec trop de rigueur dans quelques Villages des Sévennes. Les Séditieux avoient enlevé, de nuit, ces Commis dans leurs maisons, & les avoient pendus à des arbres, avec leurs Rôles au col. Et comme ces gens-là, qui rodèrent quelque tems, mais qui se dissipèrent, s'étoient déguisés, en mettant deux chemises, l'une par dessus l'habit, & l'autre sur la tête, on les appella Camisards (a), du mot *Camise*, qui veut dire *Chemise*, en patois du Pays.

F 4

Ce

(a) Les Historiens varient sur l'origine de ce nom. Les uns, comme l'Auteur de l'*Hist. de France sous Louis XIV. Tom. VIII. pag. 222.*, prétendent, que, comme les Camisards étoient vêtus la plupart à la manière des Paysans de ces montagnes, qui portent des juste-au-corps de toile, qui de loin ressemblent assez à une chemise, en ont tiré leur nom. D'autres en font remonter l'origine jusqu'au siège de la Rochelle; les Réformés, qui entreprirent de secourir cette Place, s'étant couverts, pour se faire reconnoître, chacun d'une chemise. Quoi qu'il en soit, il est certain, que l'origine, que j'en indique ici, fut particulière aux Camisards des Sévennes. Voici ce qu'en a écrit un

Ce
nom,
qui n'ap-
parte-
noit
qu'à des
Meur-
triers
des deux
Reli-
gions,
fut af-
fecté
aux Ré-
formés
des Sé-
vennes.

Ce nom odieux, qui n'appartenoit néanmoins qu'à une troupe de Meurtriers de l'une & l'autre Religion, fut affecté désormais aux seuls Réformés qui avoient pris les armes ; & cette erreur en a entraîné une autre beaucoup plus considérable. Les Historiens des deux Partis, ont mis, sans distinction, sur le compte des Camifards

un Auteur de ce tems-là. *Quelques Receveurs du Droit de Capitation ayant fait exécuter, dans les Villages des Hautes-Sévennes, les Particuliers qui étoient en défaut de payer leur cote, peut-être plus par misère & par impuissance, que par un défaut de volonté, ces Buralistes furent pris la nuit dans leurs maisons, & pendus à des arbres, leurs rolles au col : & comme ceux, qui firent cette action d'Archers & de Bourreaux, se déguisant, en mettant une chemise en caleçon, & une autre sur leur tête, cela donna lieu au nom de Camifards. . . . Quoi qu'il en soit, le désordre augmenta. Car plusieurs pelotons de ces sortes de gens, alloient la nuit piller & voler les endroits où il y avoit quelque chose à prendre : ce qui se faisoit pourtant, dans les commencemens, sans effusion de sang : ce fut ce qui donna lieu de croire, que la misère seule excitoit ce brigandage ; mais comme on l'exerçoit plutôt chez les Curés, & dans les Prieurés, parce que c'étoit dans ces endroits qu'on trouvoit le meilleur butin, cela engagea les Ecclesiastiques à demander main forte à l'Intendant, contre les Nouveaux-Convertis. *Clef du Cabinet des Princes, Juillet 1704. pag. 37.**

sards, des crimes que ceux-ci ont dé-
avoués & détestés, & qu'ils auroient
même sévèrement punis, si les Cri-
minels étoient tombés entre leurs
mains. C'est ce que l'équité vouloit
qu'on distinguât, & ce qu'une re-
cherche impartiale & exacte du vrai
m'exemtera de confondre. L'ordre
des faits en offre ici le premier exem-
ple.

L'esprit de cruauté avoit paru s'é-
tre attaché à une espèce d'Homme
d'Eglise, le seul qui se fût trouvé
dans la Troupe de Périer. *Esprit Sé-*
guier, c'étoit le nom de ce Prédicant,
au sortir du Château de Vinbouches,
ramassa une trentaine de Faux-zélés
comme lui, alla bruler le Château du
Pont de Montvert, & mit, aux envi-
rons, tout à feu & à sang: assaffinant,
égorgeant jusques dans leur lit, Cu-
rés, Prêtres, Catholiques de tout
sexe, & de tout état; & feignant,
par de sacrilèges extases, que c'étoit
l'Esprit-Saint, qui l'envoyoit, & qui
l'inspiroit. Le Château de la Devéle,
les Villages & les Eglises de Frugei-
res, de St. André de Lancize, fu-
rent les théâtres des fureurs de ce

Esprit
Séguier,
Prédi-
cant fu-
rieux,
forme
une
Troupe
des dé-
bris de
celle de
Périer,
& va
mettre
tout à
feu & à
sang, au
Pont de
Mont-
vert,
& aux
envi-
rons.

Fanatique; & toutes ces horreurs, l'ouvrage de trois jours.

Les Ré-
formés
détel-
tent si
condui-
te.

Les Réformés en gémirent (a); ils en prévirent les conséquences, mais sans pouvoir les détourner; & le Ciel, dont la justice a ses momens & ses degrés, en livrant ce malheureux au châtiment qu'il méritoit, pour leurs péchés, les en défit trop tard.

Mrs. de
Bâville,
& de
Broglie,
irritent
le mal,
en vou-
lant y re-
médier.

Le mal étoit fait : une sévérité excessive, & déplacée, le rendit incurable. Mrs. de Bâville, & de Broglie, par une erreur beaucoup moins excusable que celle des Historiens dont j'ai parlé, ayant confondu les scènes & les acteurs, prirent des résolutions si chaudes & si violentes, qu'au lieu d'éteindre, ils irritèrent un feu naissant, & excitèrent un embrasement, que ni l'un, ni l'autre, ne fut plus capable d'arrêter. On en jugera par leur conduite, autant que par l'événement. Mais, voyons auparavant la prise, & la fin, du Prédicant Séguier. Les cir-
constances

(a) Le Colonel Cavalier rend, dans ses *Mémoires*, un témoignage authentique aux Réformés des Sévennes, touchant le dévouement qu'ils firent de tout ce qui se faisoit contre les Loix d'une légitime défense.

constances en furent, à la fois, trop réjouissantes, & trop tragiques, pour négliger d'en faire un délassement à mes Lecteurs.

Les Troupes du Roi, qui se por-
toient par-tout, comme si les Cami-
sards eussent eu par-tout des Armées,
avoient enfin surpris la troupe de Sé-
guier, la seule qui existoit alors, &
que les deux Partis avoient également
en horreur. Elle avoit été dissipée au
premier choc. Mais on en vouloit
principalement au Chef : il avoit
échapé. On fit tant, qu'on le dé-
couvrit. Il se tenoit caché dans une
maison du Pont de Montvert, où il
fut arrêté.

La trou-
pe de
Séguier
est attra-
quée, &
dissipée.

Séguier
est pris.

Il est incroyable, avec quel front,
ou, selon les Historiens, avec quelle
noble audace, Esprit Séguier se sou-
tient, jusques dans le supplice. Ses airs
de Héros firent, dans le tems, un si
grand éclat, qu'ils ont fait impression
sur des Ecrivains mêmes, qui n'ont
touché, qu'en passant, les mouvemens
des Sévennes.

A recueillir l'esprit de ce qu'ils
s'accordent à nous en dire, Esprit Sé-
guier se comporta comme un autre

Porus. Et même, ce Héros de l'Inde, lorsqu'il fut présenté à Alexandre comme son captif, tint un langage moins fier & moins ferme, que Séguier, quand il fut pris.

Porus ne piqua que la clémence du Vainqueur, au lieu que Séguier en défia la cruauté. Alexandre demandant à Porus, comment il vouloit qu'il le traitât ? *En Roi*, lui répondit Porus. Mais lorsque l'Officier, qui avoit arrêté Séguier, le regardant d'un air terrible, lui dit : *Malheureux, à présent que je te tiens, toi, qui as commis tant d'impiétés & tant de crimes, comment t'attens-tu d'être traité ? Comme je t'aurois traité toi-même, si je t'avois pris*, lui repliqua froidement Séguier.

Il parut devant ses Juges, avec le même flegme, avec la même intrépidité. Il fut condamné à être brûlé vif. Son air serein, tranquille, & dévot ; sa contenance modeste, mais assurée ; ses réponses, son silence même, offroient, à tous les yeux, le spectacle d'un Héros Chrétien. Il en joua le rôle jusques sur le bucher, sans que l'ardeur ni la violence des flammes lui arrachassent une plainte, ou un soupir.

Réponse
remar-
quable
qu'il fit
à l'Offi-
cier qui
l'arrêta.

Il est
condam-
né à être
brûlé
vif.

pir. Tant il est vrai, que l'enthousiasme a ses Héros, ou qu'il peut donner, du-moins, à de grands scélérats, des traits de ressemblance avec les plus grands Hommes !

Son impétuosité justifie sur le Boucher.

Mr. de Bâville, Intendant en Languedoc, & le Comte de Broglie, qui commandoit les Troupes du Roi dans la Province, répandoient, à l'envi, dans les Sévennes, l'épouvante de toutes parts. Tandis que le Comte, qui se donnoit de grands mouvemens, pour joindre les Camisards qui n'étoient plus, faisoit la guerre tout seul : l'Intendant remplissoit, pour ainsi dire, ce vuide, par le sang qu'il faisoit couler. Il avoit tiré, du Présidial de Nîmes, une Chambre de Justice, qu'il venoit d'établir à Florac, petite Ville du Gévaudan, dans les hautes Sévennes ; & je ne sai si cette Chambre de Justice, à juger équitablement de ses Arrêts, ne commit pas plus de crimes qu'elle n'en punit. Une nouvelle révolution, qui va bien-tôt s'offrir, pourra résoudre ce problème. Tâchons, en attendant, de donner des idées justes du caractère de Mr. de

Chambre de Justice établie à Florac, petite Ville du Gévaudan.

de Bâville, & de celui du Comte de Broglio.

Carac-
tère de
Mr. de
Bâville,
alors In-
tendant
en Lan-
guedoc.

Mr. de Bâville, digne de ses Ancêtres, par son grand zèle pour le Prince & pour l'Etat, leur ressembloit moins par la prudence. Sans remonter jusqu'aux tems trop reculés de son origine (a), Mr. de Lamoignon,

(a) La Maison de Lamoignon est l'une des plus anciennes du Nivernois. Elle tire son nom du Fief de Lamoignon, (situé dans le Fauxbourg de Donzi,) dont elle est en possession depuis le XIII. Siècle, & qui est encore possédé par le Chef de branche de Bâville. Cette Maison a été féconde en grands Hommes pour leurs talents, mais particulièrement par leur attachement & leur zèle pour le Souverain & pour l'Etat. Je parle assez au long du Premier-Président, Père de l'Intendant. Je n'ajouterai qu'un mot de Chrétien-François de Lamoignon, l'un de ses frères, Avocat-Général au Parlement de Paris, & celui à qui l'on peut dire, que l'éloquence du Barreau est redevable de sa perfection. Voici un trait remarquable de son honneur & de sa probité. Louis XIV. l'interrogeant sur ce qu'il pouvoit avoir appris d'un Ami malheureux & disgracié : *Je vous le dirois, Sire,* répondit-il, *si vous me l'ordonniez; mais je suis sûr, que vous ne me l'ordonnerez pas. Sous un Prince tel que vous, les devoirs de l'obéissance ne seront jamais contraires aux obligations de l'amitié.*

son Père, Premier-Président au Parlement de Paris, étoit universellement estimé, pour sa piété éclairée, pour son intégrité, son affabilité, son esprit de modération & de sagesse : le Fils, par ses hauteurs, & par ses violences, ne se fit aimer, en Languedoc, ni des Réformés, ni des Catholiques mêmes. Tous l'appelloient également *le terrible homme*. Il étoit dur, cruel, impitoyable, inflexible ; & , par les excès & les rigueurs de son zèle, il fit peut-être, lui seul, tout le mal des Camisards.

Le Comte de Broglio, beau-frère de l'Intendant, & comme l'émule de ses cruautés, étoit pourtant d'un caractère plus humain, ou moins farouche : mais il se livroit aux maximes, & aux humeurs de l'Intendant. Il avoit bonne opinion de ses talens pour la Guerre. Cependant, il n'eut pas celui de se rendre fort redoutable. Il étoit vif, impétueux, vigilant. La lenteur de ses succès étoit récompensée par la célérité de ses marches (a).

Il

(a) L'Auteur du *Fanaïsme*, Tom. I. pag. 315. & 316., m'est garant de ce trait. Cet

Au-

Il croyoit plus difficile de joindre les Camifards, que de les vaincre. Il les cherchoit, & les manquoit, fans cesse & il ne tint pas à lui, de remplir, dans les Gazettes, l'Article des Sévennes de son nom, & de ses exploits.

Séguier fut brulé vif, au Pont de Montvert.

Ce fut la Chambre de Justice, que j'ai dit que Mr. de Bâville avoit formée à Florac, qui avoit condamné Séguier à être brulé vif. Cette Chambre avoit fait faire d'autres exécutions qui n'étoient pas moins nécessaires, ni moins justes. Esprit Séguier avoit subi sa sentence, au Pont de Montvert. Pierre Nouvel, un de ses Compagnons de fureur, avoit été roué vif à la Devise. On en avoit fait pendre, St. André de Lancise, un troisième

qu'on

Auteur rend justice à l'activité de Mr. de Broglio en ces termes : *Avant que de se rendre à St. Germain, il passa au Pont de Montvert, avec deux Compagnies de Fusiliers, suivant les Révoltés à la piste, perçant les bois, grimpant les montagnes, & marchant jour & nuit pour tomber sur eux. Notez, qu'il n'y avoit alors de Camifards en Campagne que la seule Troupe d'Esprit Séguier. Le même Auteur ajoute : Mais ils furent bien avertis de sa marche par les Habitans du Pays, que, quelque diligence qu'il fit faire, il lui fut impossible de les rencontrer.*

qu'on avoit trouvé moins coupable ;
 & cinq autres de la même Troupe ,
 qui avoient été conduits à Alaix , y
 avoient été jugés par Mr. de Bâville ,
 & exécutés , dans les différens Lieux ,
 qui avoient été les témoins de leurs
 crimes.

D'un autre côté , le Comte de Bro- Mr. de
 glio avoit joint , à l'activité de ses Broglie
 mouvemens , des précautions de sa- établir
 gesse. Dans chaque Village un peu des
 considérable dans les montagnes des Trou-
 Cévennes , au Pont de Montvert , à pes ,
 Colet , aux Aires , à la Barre , à Pom- dans les
 pidou , il avoit établi une Compagnie princi-
 de Fusiliers : & ayant tiré des Garni- paux
 sons de Nîmes , de Sommières , d'Ai- Villages
 guemortes , & de Montpellier , divers des
 détachemens , il les avoit postés à Monta-
 Uchau , à Coudognan , au Caila , & ignes &
 Calviffon ; Bourgs , ou Villages , im- de la
 portans dans la Plaine. Plaine.

Toutes ces diverses dispositions , Cela
 dont l'intention étoit louable , pou- fait
 voient néanmoins produire ces effets croire le
 dangereux : qu'en présentant par-tout mal plus
 une image de guerre civile , elles grand
 pouvoient allarmer les peuples , & fai- qu'il
 re croire le mal beaucoup plus grand ,
 qu'il

Tout
étoit
rentré
dans le
calme.

Un évé-
nement
inatten-
du allu-
me, dans
les Sé-
vennes,
la guer-
re dans
les for-
mes.

qu'il n'étoit. Mais peut-être que Mrs. de Bâville, & de Broglio, étoient eux-mêmes dans ce préjugé. Quoiqu'il en soit, tout étoit rentré réellement (a) dans le calme. Depuis que la troupe de Périer s'étoit séparée & que celle de Séguier avoit été anéantie, il n'avoit pas paru l'ombre d'un Camisard. Une Proclamation qu'on venoit de publier, faisoit même espérer aux Réformés, qu'ils verroient bien-tôt une fin certaine à tous ces troubles. Mais une conduite bien opposée à ces espérances, les changea tout d'un coup en désespoir, & força Périer de se remettre en Campagne, & alluma, dans toutes les for-
mes, une guerre, qui ne s'éteignit

(a) L'Auteur de l'Hist. du Fanatisme, T. I. p. 323., convient de ce calme en ces termes *Quoique par la fuite des Révoltés, & la cessation des désordres, il semblât que l'orage étoit entièrement apaisé, M. de Broglio, & M. de Bâville, ne se firent point à ce calme. Ils étoient trop bien instruits des mauvaises intentions des Religioneux, &c. Je ne sais s'ils pénétrèrent effectivement dans les intentions; mais ce qu'on va voir qu'ils firent, sous prétexte d'en prévenir l'effet, renouvella, & causa tout le mal.*

ne plus de trois ans après, par la
rudence de la Cour.

Cette Proclamation, pleine de clémence, & de sagesse, en apparence ; mais perfide, & cruelle, en effet, contenoit en substance : „ Que le Procla-
Roi, du seul mouvement, & par mation
un pur effet de sa clémence, ac- du Roi :
cordoit un Pardon général & ab- ce qu'el-
solu à tous ceux qui étoient con- le conte-
cernés, ou directement, ou indi- substan-
rectement, tant dans le meurtre de ce.
l'Abbé de Chaila, que dans les
crimes & les désordres, dont cet
assassinat avoit été suivi : aux con-
ditions, que les coupables met-
troient bas les armes, & se retire-
roient paisiblement dans leurs mai-
sons : à faute de quoi, (dans un
tems qui étoit spécifié dans la Pro-
clamation) ils seroient déclarés re-
belles, & poursuivis & châtiés com-
me tels (a).

Un

(a) Il n'est pas surprenant, que l'Auteur
du *Fanatisme* ait supprimé ce fait. Il m'a
été attesté par des Personnes qui étoient
alors sur les lieux ; & le Colonel Cavalier
en fait, dans ses *Mémoires*, pag. 37. & 38.
une mention particulière, & circonstan-
ciée.

Un grand nombre de ceux, qui étoient l'objet de cette Proclamation étoient connus, soit par la liste des Prisonniers du Pont de Montvert, que j'ai dit (a) qu'on avoit trouvée dans le Château, soit par les déclarations extorquées de ces Prisonniers par les tourmens, des demeures, & des noms de ceux, qui s'étoient trouvés avec eux à l'Assemblée.

D'un autre côté, les exemples terribles qu'on venoit de faire, tant du Chef, que des principaux des Assassins, & des Incendiaires; la crainte trop bien fondée, d'être enfin découvert, & traité comme eux; la force des termes de la Proclamation; le nom sacré du Roi, dont elle étoit munie tout cela fit, que plusieurs prirent parti de reparoître. Ils sont saisis & pendus à la porte de leurs maisons : c'étoit un Arrêt de la Chambre de Justice.

Ceux
qui se
fient à
la Pro-
clama-
tion,
sont fai-
sis, &
pendus
à la por-
te de
leurs
mai-
sons.

Il est remarquable, que la plupart de ceux qui subirent cet aveugle & cruel Arrêt, loin de s'être prêtés aux crimes articulés dans la Proclamation n'en étoient pas seulement incapables

(a) Voyez la page 125.

mais même qu'ils les avoient eu en
 réprobation, & en horreur. Les in-
 nocens, que dis-je ! des gens de bien,
 furent confondus avec les coupables.
 Pour un coupable, Dieu fait com-
 ment on fit périr d'innocens.

Presque toute la campagne des
 hautes-Sévennes, femmes, enfans,
 jeunes-gens, & vieillards, effrayés,
 fugitifs, se jettent en foule dans les
 bois & dans les cavernes. On se de-
 mande l'un à l'autre, *Où est Périer ?*
 Le Chef paroît bien-tôt, à la tête

une nouvelle troupe. Elle s'étoit Les Ca-
 armée des débris de la première : misards
 jonction de plusieurs braves l'a- com-
 voit augmentée ; & elle s'accrut en- men-
 core considérablement de ceux de ces cent à
 proscrits, qui se trouvèrent en volon- faire un
 & en état de porter les armes : tous Corps,
 animés d'une même fureur, résolus, & à se
 jurant de répandre leur sang jusqu'à former.
 dernière goutte, pour la défense de
 leur Religion, de leurs familles, de
 leurs libertés, & de leurs vies.

Le Comte de Broglio fit bruler
 plusieurs maisons de ceux, ou que la
 confiance avoit garantis du piège de la
 proclamation, ou que la terreur avoit
 chas-

chassés dans les montagnes, & il marcha, pour surprendre ceux-ci. M. Périer, qui s'y étoit attendu, sans rien précipiter, se hâtoit sagement de faire usage de l'ardeur qu'il connoissoit à son Général, duquel il éclaircit tous les mouvemens par ses Espions.

Périer se dispose à faire tête aux Troupes du Roi.

Périer s'étoit enfoncé dans l'épaisseur d'un bois : il s'y étoit posté dans un terrain inaccessible. Là, il forma le plan de ses opérations. Il rappela, & renouvela, parmi ses gens les Instructions qu'il leur avoit données, lors de son expédition du Port de Montvert. A l'ancien ordre établi, il ajouta ces nouveaux articles : *Qu'on retire les armes, dont on enlèveroit aux Habitans Catholiques le plus que l'on pourroit, de gré, ou de force, il seroit permis de leur enlever encore tout ce qui seroit nécessaire en vivres & en habits, pour les besoins pressans; mais que, du reste, on épargneroit, non-seulement leurs vies, mais leurs bestiaux, leurs greniers, leurs moissons, tous leurs autres effets : leur argent, sur toutes choses; & qu'à ce dernier égard, la moindre licence seroit regardée & punie comme un vol.*

Il fait divers Réglemens.

Il n'oublia pas la Discipline Militaire

ire : il ne l'entendoit point ; mais
s'en créa , pour ainsi dire , une à sa
ode , qui se trouva parfaitement ac-
ommodée aux circonstances de sa si-
ation. Ses réglemens furent agréés ,
jurés , par sa Troupe.

Il faisoit partir , à l'entrée de la De quel-
uit , plusieurs petits détachemens , le ma-
nière il
ui alloient & venoient sans cesse , & se pro-
curoit
ui rapportoient toujours des armes , curoit
des mu-
de quoi vivre. La plupart de ses nitions
de guer-
ens se trouvèrent bien-tôt pourvûs re & de
de fusils , d'épées , de sabres , de pis- bouche.
bouche.
plets , & de bayonnettes. Ils por-
oient tous une hache pendue à la cein-
re : arme terrible , dans des mains
Herveuses , qui savoient s'en servir.
ou un nombre choisi d'hommes forts &
pe vigoureux fut armé de faux emman-
i finées à revers. Il en forma un corps
particulier , & il en fit usage avec de
est grands succès.

Dans le tems que Périer se dispo- Il est in-
oit ainsi , il fut informé , qu'un corps formé ,
que les
le de trois cens hommes venoit de pa- Troupes
du Roi
oitre au village de Karnoulé , à une étoient
euë du poste qu'il occupoit. Il étoit en mar-
che , &
ervi fidèlement par ses Espions ; & n'é-
avoit cet autre avantage sur les Trou-
toient

qu'à une
lieuë du
poste
qu'il oc-
cupoit.

Il mar-
che à
leur ren-
contre.

Disposi-
tions
qu'il fait
pour les
attirer au
combat.

Troupes du Roi, que ses Gens savoient parfaitement le Pais. La nécessité de se cacher, pour servir Dieu, les avoit long-tems obligés de changer continuellement de place : ils étoient instruits de tous les détours, de tous les faux-fuyans, de leurs bois & de leurs montagnes. Une gorge, un défilé, un ruisseau, une coupure, jusqu'à moindre sentier, tout leur étoit connu. Périer prit la résolution d'aller au devant de ceux qui le cherchoient. Il avoit médité son dessein. Il sort de l'épaisseur du bois. Il observe, dans sa marche, un terrain, qu'il juge propre à ses vues. C'étoit un chemin de traverse, bordé de bois taillis fort épais, qui commandoient ce chemin des deux côtés. La troupe de Périer étoit d'environ deux cens hommes. Il s'en réserve cinquante. Il partage le reste, & leur fait mettre vent à terre, le long du chemin, des deux côtés, dans le plus fort des taillis. Il place ceux qui étoient armés de faulx emmanchées à revers, aux premiers points de l'embuscade, par où il avoit dessein d'attirer les troupes du Roi. Il donne ses ordres particuliers à ceux

qu'il avoit nommés pour commander dans les différens postes : &, à la tête de ses cinquante hommes , il marche aux ennemis par un autre chemin, le même qu'ils tenoient pour venir à lui.

Il paroît à leur vûe : il se détourne : il fait mine de vouloir gagner une hauteur , comme pour les éviter.

Ceux - ci font , en même tems , un mouvement pour le couper. Alors ,

Périer se met à fuir de toutes ses forces ,

& se jette dans le chemin , dans lequel

les embuches étoient dressées ; & ,

quand il est à leurs dernières poin-

tes , il fait volte-face , attend de pied-

ferme les Troupes du Roi , qui le

poursuivent avec chaleur , qui mar-

chent en confusion , qui se poussent , &

qui s'engagent entre les embuscades.

Il donne à-propos le signal convenu.

Une décharge , que les Camisards font

en même-tems à bout-portant de trois

côtés , fait mordre la poussière à un

grand nombre des Ennemis. Le res-

te , plein de terreur , recule , & veut

fuir. Mais les faux émmanchées à

devers s'étoient rapprochées en cercle ,

& s'étoient jointes. Elles ferment la

retraite aux fuyards : ils sont chargés ,

Combat
de Kar-
noulé :
désaire
des
Troupes
du Roi.

accablés à la fois, par tous les Camifards, qui en font une boucherie. On n'en épargna que cinq, auxquels Périer ordonna froidement d'aller, avec diligence, porter au Comte de Broglio la nouvelle & le détail de leur dé faite.

Les Camifards ne perdirent que huit hommes dans cette action. On dépouilla, & on enterra, comme on put, les morts. Périer fit un détachement, pour porter en sûreté son butin dans le bois. Il s'y étoit fait un azile. Il y avoit laissé un Corps de ses Gens, qui gardoient, & qui, par les petites courses qu'ils continuoient de faire, faisoient subsister les malheureuses Familles dont il étoit chargé.

Le Détachement étant revenu rejoindre au milieu de la nuit, il alla se poster, pour la seconde fois, au Château de Vinbouches, mais moins inquiet que la première. Il apprit là par ses espions, que le Comte de Broglio, résolu de venger l'affront de la veille, marchoit lui-même à tête d'un corps de quatre cens hommes, & venoit à lui.

Le Comte de Les Camifards étoient légers com

Périer
s'étoit
fait un
azile
dans les
bois,
pour la
sûreté
de plu-
sieurs
Familles
fugiti-
ves.

Le Com-
te de

des cerfs. Ils voloient parmi les collines & les rochers. Les Troupes du Roi étoient plus pesantes. Cela n'empêcha point Périér de se tenir dans le plan, que Périér s'étoit engagé à donner de l'exercice à l'activité du Comte, qui eut le plaisir de voir tous d'une fois les vainqueurs de Karnoulé, & le chagrin de ne les pouvoir rejoindre. Périér paroissoit, dispa- roissoit, comme l'éclair; & dans une suite de plusieurs jours, il fit tant de marches & de contre-marches, qui avoient pour objet que de haras- ser les Troupes du Roi, que le Comte de Broglio prit enfin le parti d'aller se délasser dans Montpellier, d'où il sortit plus guère, que pour visiter ses Postes, que j'ai dit qu'il avoit établis dans la plaine.

Les Troupes du Roi parurent elles-mêmes rebutées des montagnes. L'échec de Karnoulé, & tant de marches infructueuses, les avoient découragées. Les Camisards en profitèrent. Ils ren- trèrent dans leurs bois. Le premier ordre de Périér fut d'y remercier Dieu éternellement de sa victoire. Il fit à cette occasion, une assemblée extraordinaire. La Parole de Dieu y

Broglio
tente
d'avoir
sarevan-
che de
l'affaire
de Kar-
noulé; il
est forcé
d'y re-
noncer.

Les
Troupes
du Roi
se rebu-
tent de
poursui-
vre les
Cami-
sards.

Le Fanatisme commence à régner parmi eux.

fut annoncée & écoutée avec respect & ses divines loüanges chantées avec zèle, & avec larmes. Mais ce là, que l'esprit d'entousiasme, ou, l'on veut, de fanatisme, qui s'étoit déjà fait sentir, commença de se donner l'essor. Quelques femmes, quelques vieillards, vivement touchés & pour s'être apparemment trop tendris eux-mêmes sur la circonstance du jour, parloient *des choses de Dieu* avec des mouvemens, & dans des termes, qui parurent, à la plupart des Spectateurs, magnifiques & surnaturels. On crut ces bonnes gens inspirés du Ciel, & dotés du don de Prophétie. Mais les choses n'allèrent encore assez loin, pour être relevées ici. Nous ferons disparaître, ou, au moins, nous diminuërons, autant qu'il sera possible, dans une occasion convenable, cette flétrissure des misérables.

Ils établissent des Magasins, & un Hôpital.

Le repos, dont ils jouirent pendant quelque tems, ne fut pas oisif. Les Partis rouloient dans la campagne, dans les maisons des Catholiques. Les Réglemens de Périer étoient observés par-tout, avec une grande exactitude.

déjà, ils avoient établi une espèce d'Ar-
 senal, dans une de leurs cavernes. Ils
 avoient formé, dans une autre, un ma-
 gasin de vivres. Une troisième étoit
 destinée à serrer les habits, & tout ce
 qui pouvoit être nécessaire à leur en-
 retien. Ils avoient fait, d'une quatrié-
 me, un Hôpital pour les malades, &
 pour les blessés. A la faveur de la
 crainte, & du respect même, qu'ils
 inspiroient déjà, ils se produisoient
 tous librement. Le Pais, en général,
 étoit pour eux. On les soutenoit, on
 s'appuyoit, sous main. Cela fit, que
 les femmes, les enfans, les vieillards,
 qu'ils avoient avec eux, rentrèrent in-
 sensiblement dans leurs Familles. Par
 là, non-seulement ils se virent déchar-
 gés de beaucoup de bouches inutiles,
 mais ce fut même une ressource pour
 eux. Ces personnes, qu'ils avoient
 aidées, les aidèrent à leur tour. L'at-
 tention de Périer, à tenir la main au
 bon ordre, leur avoit gagné l'affection
 & le support de plusieurs Catholiques
 mêmes. Ils étoient rarement forcés
 d'user de violence. On prévenoit mê-
 me assez souvent leurs besoins. En-
 fin, leur situation devenoit tous les

Leur si-
 tuation
 s'adou-
 cit.

Ils font
entre
eux, un
jour de
réjouis-
sance,
où ils
pren-
nent la
résolu-
tion
d'aller
attaquer
les Trou-
pes du
Roi.

L'ordre
est don-
né pour
cette
expédi-
tion.

Les retours de la fortune, ou seu-
lement ses apparitions, quelque passa-
gères qu'elles puissent être, excitent
des mouvemens d'espérance, & de
gayeté, dans les cœurs les plus remplis
d'amertume. Un jour, que les Ca-
misards avoient fait, entre eux, un
repas militaire, de la chasse des uns
de quelques provisions procurées par
les autres, & moins communes qu'à
d'ordinaire, ils entrèrent en belle hu-
meur. Leur Chef, qui n'avoit d'air
rustique, que la naissance & l'éduca-
tion : *Nous ne voyons plus, dit-il,
les Troupes du Roi. Je m'imagine
qu'elles le prennent avec nous sur un
ton de cérémonie. Effectivement, nous
leur devons la visite, qu'elles nous ont
faite à Karnoulé. Je serois d'avis, que
les Camisards se rangeassent à leur de-
voir (a).* On répondit à peu près sur
le même ton. On s'engagea sans
peine à cette civilité. Cela se passa
soit sur le soir. L'ordre fut donné
pour la pointe du jour.

Toutes les nouvelles, qu'on avoit
alors

(a) Je tiens cette circonstance d'un de nos
Convives.

lors des Troupes du Roi, se rédui-
oient à une seule: Qu'elles se tenoient
tranquilles dans leurs quartiers diffé-
rens. Périer leur savoit un corps de
deux cens hommes, posté dans un
terrain qu'il connoissoit, & qui lui
parut propre à un dessein qu'il avoit
conçu. Sa pensée n'étoit pas d'expo-
ser son monde, en attaquant ces Trou-
pes dans leurs postes; mais de tâcher,
au contraire, de les en tirer: afin de
les remettre, & de tenir toujours ses gens
en haleine, par quelque action de main.
Mais, soit que les ennemis eussent ap-
pris, par leurs espions, la marche de
Périer, soit qu'ils se fussent piqués d'une
émulation semblable à la sienne: com-
me il sortoit d'une gorge, par laquelle
il avoit tourné une montagne, pour
se rendre invisiblement dans la plaine,
et y surprendre l'ennemi, il apper-
çut un corps de Troupes beaucoup
plus considérable que celui qu'il cher-
choit, & qui marchoit avec ardeur,
comme s'il venoit à sa rencontre.

Les Ca-
misards
font eux
mêmes
atta-
qués de-
rechef.

Périer s'avance fièrement, se met
à bataille au pied de la montagne, est bles-
sé.
tant la gorge derrière lui. L'en-
nemi s'approche. On escarmouche

quelque tems. Mais Périer, qui avoit été blessé à la première décharge, craignant que cet accident, qui l'empêchoit d'agir, n'eût des suites défavantageuses, se retire en bon ordre. Et les Troupes du Roi, qu'il avoit apparemment guéries de la tentation de le suivre dans des brossailles, se retirèrent de leur côté. Il n'y eut de part & d'autre, qu'un petit nombre de morts & de blessés : de manière que cette action n'eut rien de remarquable, que la blessure du Chef des Camisards, & la prudence des Troupes du Roi.

Caractère de ce premier Chef.

Pour peu qu'on se rappelle les diverses circonstances de la conduite de Périer, ses qualités naturelles, ses sentimens, sa valeur, sa prudence, son intrépidité, & sa présence d'esprit dans la chaleur même d'une action, mais, sur-tout, son amour pour l'ordre, & cette suite de desseins dont il étoit capable, on plaindra les Camisards de le perdre si-tôt.

Après avoir confié le commandement à la Porte, l'un de ceux de sa Troupe qu'il estimoit le plus, Périer se fit porter auprès de sa femme, qui étoit

étoit retirée dans une maison, dont les Camisards étoient sûrs. C'étoit la même personne qu'il avoit si fort aimée (a), qu'il aimoit toujours, & de laquelle il étoit très-tendrement aimé.

Les Camisards, retournés dans leur pays, sous les ordres de la Porte, demandoient à Dieu tous les jours, dans leurs Assemblées religieuses, la conservation de leur Chef. On n'entreprit rien pendant son absence, si ce n'est que leurs Partis alloient toujours. Cependant, Périer guérit de sa blessure. Il rejoignit sa Troupe: mais, ce fut pour la quitter. Il déclara, qu'il avoit conçu & formé le dessein de se retirer du Royaume. Il n'en donna d'autre raison, que la résolution qu'il en avoit prise. Son zèle pour la défense de ses Frères, avoit cédé aux craintes & aux instances de sa femme, par un excès mutuel d'attachement & d'amour.

Les Camisards combattirent sa résolution, par toutes les raisons qu'ils furent capables de la vaincre. Il avoit

Les Camisards retournent dans les bois.

Périer quitte le Commandement, & le Royaume.

Les Camisards font ce qu'ils peuvent pour le ret-hir.

voit pris son parti. Il se retrancha à leur faire de grands éloges de la capacité de la Porte. Il leur dit, que ses conseils l'avoient souvent beaucoup aidé. Ils firent de nouveaux efforts pour le retenir. La Porte lui-même le pressa. Ce fut en vain. Toutes ses mesures étoient prises pour passer à Genève. Il fallut de résoudre à perdre ce brave Chef, que l'on ne vît partir qu'avec des regrets difficiles à exprimer.

Il se re-
tira à
Genève.

La Porte
est élu
en sa
place.

Les Camifards procédèrent à l'élection d'un nouveau Chef. On pensa bien, que le choix tomba sur la Porte. Qu'il se soit trouvé, parmi des Païsans, gens de métier, ou de charruë, des hommes de la trempe des plus grands Capitaines, & de celle même des Héros: des hommes, dont les actions ont fait douter, à leurs ennemis mêmes, de ce qu'on devoit admirer davantage, ou leur conduite, ou leur audace dans les combats (a), c'est ce qu'on au-

(a) Monsieur le Maréchal de Villars, s'étant fait raconter quelques-unes de ces actions, dont il avoit ouï parler, dit aux Officiers, qui lui en faisoient le détail, & qui en avoient été témoins: *Cela est digne d'Alexandre & de César.* Je tiens ce fait d'un de ces Officiers mêmes.

roit peine à se persuader, si un enchaînement d'expéditions éclatantes ne l'avoit attesté aux yeux de toute une Province, & de plus de vingt mille hommes des meilleures Troupes de la France, qui semblerent ne se succéder, que pour en être les témoins. Cette Histoire fera voir, que la nature n'est pas plus avare de grands hommes, dans un état que dans un autre. Elle en produit par-tout. L'occasion seule les fait connoître.

La Porte étoit un homme d'environ quarante ans, d'une taille haute & dégagée, d'un visage revenant, & mâle : il avoit la barbe noire, épaisse, fournie presque jusqu'aux yeux ; la voix forte, la contenance sérieuse, un esprit de ressources, une valeur éprouvée, une sévérité sur la discipline, qui alloit jusqu'à la roideur, & que rien ne pouvoit fléchir. Tout cela le faisoit craindre, aimer, & respecter. Mais on lui reprocha un défaut, que Périer n'avoit pas : la Porte donnoit dans le Fanatisme. Quoique sa prudence réprouvât son courage, il cherchoit l'ennemi, plus qu'il ne l'évitoit. Je le suivis dans plusieurs petits combats, où les

Portrait, caractère, & conduite de ce nouveau Chef.

Camisards, sous ses ordres, eurent quelquefois de l'avantage, & quelquefois du pire : cela fut trop peu considérable, pour en charger cette Histoire. Mais il se donna bien-tôt, auprès de la Salles, petite Ville des hautes Sévennes, une sanglante bataille, qui vaut la peine d'être décrite.

Le nombre, & la confiance des Camisards, augmentent chaque jour. A mesure que les munitions de bouche & de guerre s'accumuloient dans les grottes ou magasins des Camisards, ils augmentoient en nombre, & en confiance. La Troupe de Périer s'étoit grossie par ses succès. Et la réputation, que la Porte s'étoit déjà faite, lui avoit amené beaucoup de monde, tant des montagnes, que de la plaine : le Corps, qu'il commandoit, étoit de plus de cinq cens hommes. Une de ses ruses de guerre étoit d'en diminuer le nombre, par ses espions.

Un espion de la Porte trompe les Troupes du Roi...

Ils le servoient avec affection, & l'un d'eux venoit de tromper les Troupes du Roi. Il faisoit le zélé Catholique. S'il ne l'étoit plus, il l'avoit été. On ignoroit son changement, & l'on se fioit à lui.

Cet espion avoit déclaré, comme

un secret important, que la Porte étoit
 sorti des bois, pour aller au pillage :
 que c'étoit la faim, qui l'en avoit
 chassé : qu'il n'avoit avec lui, que cent
 ou cent cinquante hommes. L'espion
 avoit été envoyé par la Porte. Il
 avoit agi par ses instructions ; & il
 avoit indiqué jusqu'à la route que ce
 Chef avoit prise, & jusqu'au chemin
 qu'il devoit tenir.

Monsieur de Bâville, sur cette
 nouvelle qui lui paroît grave, en
 donne avis au Comte de Broglio. Ce-
 lui-ci fait partir un Corps de cinq
 cens hommes, commandé par un Par-
 tisan qu'il croit propre à ce coup de
 main. Il veut que l'espion serve de Cct es-
 guide. Les Troupes se mettent en pion
 marche ; & le Guide les mène droit leur sert
 aux Camisards. de gui-
 de, &

La Porte, qui s'y attendoit, & qui les mène
 feint de fuir à la vûe de l'Ennemi, se droit
 retire parini des bois de chataigniers, aux Ca-
 misards.
 qui couvroient le panchant d'une
 montagne. Il falloit monter, pour
 aller à lui. Les Troupes du Roi s'a-
 vancent en bon ordre, & en doublant
 le pas : ayant des Miquelets à leur tête,
 Montagnards qu'on avoit fait ve-
 nir

nir du Rouffillon, & qui font accoutumés à grimper dans les Pirénées.

Bataille
de la
Salles.

Les Troupes du Roi poursuivent les Camisards, qui font volte-face, à la portée du mousquet. Les Miquelets commencèrent l'attaque. Un Corps de Camisards, qui fit ferme quelque tems dans des brossailles, dont tout ce Terrain étoit hérissé, avoit ordre de plier, dès qu'il verroit approcher les Troupes destinées à soutenir les Miquelets. Et ce Corps avancé lâcha le pied si à-propos, que les Ennemis, ayant tout d'un coup perdu de vie les fuyards, se virent accablés d'un feu terrible, sans qu'ils pûssent apercevoir d'où partoient les coups. Ils se rompent, mais ils se rallient. Les Camisards, qui sortent des brossailles où ils s'étoient tapis, tombent de tous côtés sur l'Ennemi, à coups de fourches, de faux, de haches, & d'épées. Le combat, qui se soutient, & qui s'opiniâte, rend le carnage affreux. La Porte, couvert de blessures, tombe parmi les morts. Les Troupes du Roi, qui s'en aperçoivent, font des efforts pour en profiter. Les Camisards sont ébranlés.

La Porte
dange-
reuse-
ment
blessé.

Un

Un Neveu de la Porte rassemble les plus braves. Il vole où il voit plier. Il porte par-tout la terreur, & la mort. Le combat se rétablit. Cependant, la victoire doute encore du parti qu'elle doit prendre. Les Troupes du Roi se battent avec fureur. Les Camisards, qui se sont ralliés par pelotons, les chargent en désempérés. Elles tombent sous les faux emmanchées à revers, & sous les haches des Camisards. Le reste se fait jour. Elles fuient, elles se précipitent à toutes jambes au pied de la montagne. Mais elles sont reconduites à grands coups de fusil. Les Camisards les pressent, & les serrent de près. Ils s'abandonnent à la poursuite des fuyards. Rolland, c'est le nom du Neveu de la Porte, fait faire halte à la tête. Il ramène ses gens, & il s'assûre ainsi la victoire. Mais elle avoit coûté cher aux vainqueurs.

Les Camisards demeurèrent donc les Maîtres du champ de bataille. Il étoit jonché de morts & de mourans. Les Troupes du Roi avoient perdu plus de trois cens hommes; & les Camisards, plus de cent. La Porte fut trou-

trouvé presque expirant parmi les morts. Les Vainqueurs prirent soin de leurs blessés, laissèrent ceux de l'Ennemi, déponillèrent les morts; &, chargés de butin, ils regagnèrent leurs bois, sous la conduite de Roland. La fuite ordinaire de ces chocs sanglans étoit, que les Troupes du Roi se reposoient long-tems dans leurs Quartiers, & que les Camisards ré- paroient leurs pertes, & se fortifioient, à la faveur de ce repos.

Il est chargé du Commandement.

Faux bruits de la bataille de la Salles.

On ne laissa pas de faire courir le bruit, que les Camisards avoient été battus, & que leur Chef avoit été tué. Cette nouvelle se répandit dans la Province. Un bas Peuple de Catholiques zélés en fit par-tout des réjouissances peu mesurées: yvres la plupart, ou de vin, ou de joie. Cette espèce de triomphe public fut décoré, à Montpellier, de la tête sanglante du Chef des Camisards. On l'avoit envoyée à Mr. de Bâville, qui la fit exposer aux yeux du Peuple. Plusieurs disoient avoir connu la Porte, & le reconnoître. Dirai-je, qu'on lui fit même une sorte d'oraison funèbre? Il est vrai, du moins, qu'on le mit

au rang de ces hommes fameux, qui ont sçû abuser & captiver la multitude, par de faux prodiges.

On prétendit, que la Porte avoit as- semblé une troupe de gens armés, pour assassiner l'Abbé de Chaila; mais que les ayant traînés huit ou dix jours par les bois, sans pouvoir les résoudre à en venir à cette extrémité, il avoit fait préparer secrètement, & pendant une nuit obscure, des fusées volantes: Qu'il avoit ordonné à ceux qu'il en avoit chargés, & qui devoient y mettre le feu, d'aller se cacher parmi des rochers, dans un bois, près du Pont de Montvert: Qu'il avoit fait prendre, en même tems, à quelques autres, qui étoient aussi du secret, des pigeons vivans; qu'ils portoient dans leur sein: Qu'il avoit mené ses gens dans le Bois, & leur avoit déclaré que le Saint-Esprit, qui les avoit conduits jusques-là, & qui étoit encore au milieu d'eux, alloit les abandonner, & retourner au Ciel: Qu'alors, ceux qui étoient derrière les rochers, avoient mis le feu aux fusées: Que les autres, en même tems, avoient lâché leurs pigeons; & que la Troupe imbécille, trompée par des feux qui furent pris pour célestes, & par le battement des ailes.

Conte
qu'on
fait de
la Porte.

ailles des pigeons , cria Miracle ! & se hâta de faire tout ce qu'il plut à la Porte. On concluoit , que c'étoit ainsi que ce Scélérat avoit commis le détestable meurtre de l'Abbé de Chaila , par une impiété plus détestable encore.

Ce qui est de certain , c'est que la Porte n'étoit point à l'expédition du Pont de Montvert , où l'Abbé de Chaila fut assassiné ; & que l'usage , que ce Chef scût faire du Fanatisme , avoit bien plus de finesse , que l'invention ridicule des fusées & des pigeons. Mais , comme les esprits sensés sont rares parmi le peuple , & qu'il y a du peuple par-tout , parmi les Grands , & parmi les Auteurs mêmes : des Fables , si mal inventées , trouvèrent néanmoins , non-seulement peu d'incrédules , mais même une place dans l'Histoire (a).

Tan-

Ce Conte a
trouvé
une place
dans
l'Histoire.

(a) L'Auteur de l'Histoire du Fanatisme , qui rapporte cette circonstance imaginaire , prétend qu'il la tient du nommé Joanni , qui étoit , dit-il , parmi les Fanatiques en ce tems-là ; & qui , après s'être rendu , & avoir été pardonné , se rejetta dans les Sévennes. Si cela est , il est sans doute , que ce Joanni se moqua de l'Auteur , & qu'ayant entendu débiter

Tandis qu'on se réjouissoit en Lan-LaCour, guedoc de la défaite des Camisards, qui a méprisé & jusques.

biter cette Fable parmi les Catholiques ; il la lui donna pour un fait, dont il avoit été témoin ; & cela, selon toute apparence, par complaisance & par adulation, & pour flatter les préjugés de cet Auteur. Je sai, sur des Mémoires plus sûrs, que ce Conte fut inventé & débité, avec la fausse nouvelle de la défaite des Camisards. Et comment la Porte auroit-il fait cette manœuvre, qui est d'ailleurs si déstituée de vraisemblance & de bon sens ? La Porte, comme je l'ai déjà dit, n'étoit point dans l'affaire de l'Abbé de Chaila. Mais, pour convaincre mes Lecteurs des bévues continuelles de cet Historien, voici ce qu'il dit ailleurs de la Porte, *Tom. I. pag. 329* Il y avoit alors dans le Pais un fameux scélérat, nommé la Porte. Il avoit été disciple de Vivens ; & comme Brousson, il avoit été fait Ministre, de la façon de ce Prédicant. Après la mort de son maître, il avoit fui dans les Pais étrangers, & exercé son Ministère dans un Régiment de Réfugiés. Or il est constant, que jamais la Porte n'est sorti de son Pais. Il ne fut jamais Ministre, ni de la façon de Vivens, ni d'aucun autre. Il est vrai, qu'il prêcha quelquefois dans les Assemblées des Sévennes, mais comme plusieurs Laïcs, qui n'étoient pas plus Ministres que lui, ni que tous leurs autres Prédicants : & il faut être bien ignorant des choses les plus communes de ce monde, pour penser, & s'imaginer, qu'on fera croire, qu'un Païsan, sans Théologie, & sans Lettres, eût été fait Chapelain, ou Ministre,

là cette
Guerre
naissan-
te, chan-
ge de
fenti-
ment &
de con-
duite :
elle en-
voye
sous les
ordres
de Mr.
de Ju-
lien, un
corps de
Troupes
confidé-
rable.

& de la mort de leur Chef, les véri-
tables nouvelles, que Messieurs de
Bâville, & de Broglio, avoient jugé du
service du Roi d'envoyer à la Cour, y
avoient porté l'inquiétude. On avoit
méprisé, jusques-là ; cette Guerre
naissante. On commença de penser au-
trement. Quelque besoin que le Roi
eût alors de toutes ses Troupes, mal-
menées en Italie, par le Prince Eugè-
ne ; & en Flandres, par le Duc de
Marlboroug : plusieurs Régimens, tant
d'Infanterie, que de Dragons, furent
commandés pour marcher dans les
Sévennes, sous les ordres de M. de
Julien, Brigadier des Armées du
Roi (a).

Cet Officier, qui avoit du fleg-
me, commença par s'instruire, autant
du moins que la chose étoit possible a-
vec des espions sujets à le tromper, de
la véritable situation des Camifards. Il
éxa-

Ministre, d'un Régiment de Réfugiés, au ser-
vice de l'Angleterre, ou de la Hollande.

(a) Cet Officier étoit né Réformé. Il s'é-
toit fait Catholique-Romain. Il étoit bra-
ve, & il servit bien. Je ne puis dire, si la
lenteur dont il usa eut des vûes secretes,
en-faveur de ses anciens frères ; mais elle
ne leur fut pas inutile.

examina tout, & ne précipita rien: différent de ces Généraux, qui, trop braves, pour ainsi dire, & impatiens dans le chemin de la gloire, sans se donner le tems de digérer ni de former leurs plans, exécutent sans cesse. Il ne se mit à exécuter, qu'après avoir formé & digéré ses plans. Il prit du tems, pour voir clair, & pour se reconnoître.

Lés Camisards s'étoient appliqués à mettre à profit les folies de la Province, les sages mesures de la Cour, & les circonspections de Monsieur de Julien, à mesure que les nouvelles leur en étoient venues. C'étoit la tête d'un faux la Porte, qui avoit été exposée à Montpellier: le Chef des Camisards vivoit encore.

J'ai dit, qu'on l'avoit trouvé sur le champ de bataille, presque sans vie. Il étoit criblé de coups. Le sang, qu'il avoit perdu, l'avoit laissé sans connoissance. On l'avoit rappelé à la vie, & transporté heureusement dans l'Azile commun (a). La joye excessive,

Quel usage les Camisards faisoient, dans leur retraite, de ce qu'ils apprennoient qui se passoit, & se tra-
moit contre eux.

(a) Voyez la pag. 160. Il y avoit toujours un Corps de Camisards, dont les Partis, qui

ve, que la nouvelle supposée de la mort avoit causée aux Catholiques, n'avoit servi qu'à rendre aux Camisards sa conservation plus importante, & plus précieuse. Secours, attentions, prières particulières & publiques, ils n'avoient rien oublié, pour l'obtenir de Dieu, & de leurs soins. Il étoit hors de danger, & si-non en état d'agir encore personnellement pour le service, du moins de donner ses ordres, & de pourvoir à tout, avec l'aide de Roland. Il avoit soin, sur toutes choses, de faire souvent célébrer le Service Divin. Il montrait de la piété, & un grand zèle. Le Fanatisme trouva, sous lui, plus de faveur, qu'il n'en avoit eu sous Périer. C'est une maladie,

Le Fanatisme
se favorise
par la
Porte.

qui ne cessoient point de faire des courses, & de remplir les cavernes qui leur servoient de magasins, amassoient insensiblement, dans l'épaisseur des bois, un trésor de munitions de guerre & de bouche. Cet azile étoit une espèce de Fort, travaillé des mains de la nature. On ne pouvoit y arriver, que par des sentiers perdus, qui n'étoient connus que des Camisards. C'est là que j'ai dit qu'ils avoient pratiqué, dans une caverne, un Hôpital pour leurs malades, & pour leurs blessés. Cet Hôpital commençoit, dès-lors, d'être pourvu de toutes les choses nécessaires, & commodes,

die, qui revient si souvent dans le monde Chrétien, que les choses, qu'il ne m'est pas possible de n'en point dire dans cette Histoire, & que mon sujet amène naturellement ici, ne peuvent être qu'utiles. Elles serviront à sonder, en passant, cette espèce d'abîme, où tant de Chrétiens s'égarèrent alors, & s'égarèrent encore, dans des Communions opposées.

Il s'étoit trouvé parmi les Camisards, comme il en est par-tout, des esprits naturellement foibles, & qu'une dévotion outrée, trop tendre dans les uns, trop ardente dans les autres, avoit affoiblis de plus en plus. Des femmes, des vieillards, quelquefois des enfans, d'abord par imitation, machinalement dans la suite, étoient sujets à d'étranges foiblesses. Ces déplorables créatures tomboient en syncope, s'agitoient, & faisoient des contorsions, & des grimaces; & parloient rapidement des merveilles de Dieu, par une liaison nécessaire d'idées, dans des cerveaux allumés, & montés sur la dévotion. On les appella les Petits-Prophètes (a). Tout ce qu'ils disoient,

En quoi
consis-
toit le
Fanatis-
me des
Camis-
sards.

(a) Il s'est élevé de nos jours, dans la Com-

dans ce triste état, passoit pour autant d'Oracles.

Ce que La Porte étoit fin, & pénétrant
 pense & Il sentit, que ces Entousiastes faisoient
 ce que sur son monde, des impressions capa-
 fait la bles de servir utilement la Cause qu'il
 Porte, à avoit en main. Il feignit du respect
 l'égard pour eux. Il s'ouvrit de ses vûes, à
 du Fa- ceux qui avoient le plus de part à sa
 natisme. confiance, & particulièrement à Rol-
 land. Il eut bien-tôt des Prophètes
 de commande. Lors - qu'un Espion
 donnoit avis, ou de Lettres à inter-
 cepter, ou de Convois à enlever,
 ou d'Ennemis à surprendre, ou de
 quoi que ce fût qui se rapportât à
 leurs intérêts, les Chefs consultoient
 publiquement leurs Prophètes, mais
 après leur avoir inspiré secrètement
 les réponses qu'ils devoient faire. Et
 cette ruse fut la source la plus ordi-
 naire, & la plus féconde, de leurs
 succès.

Voilà le mystère du Fanatisme des
 Camisards. Le gros d'entre eux y
 donnoit de bonne-foi. Mais ce n'é-

Communion de Rome, en France, particu-
 lièrement à Paris, une sorte de Petits-Pro-
 phètes, qui ressemblent, en beaucoup de
 choses, aux Petits-Prophètes des Camisards.

toit pour les Chefs, qu'une espèce de comédie utile : & , pour le dire par occasion , c'est peut-être la clef de ces convulsions si embarrassantes , qui régnent en France de nos jours (a).
 Les convulsions qui régnent aujourd'hui en France.

(a) Ces convulsions, à ce qu'on prétend, ont des symptômes si extraordinaires , que les personnes les plus éclairées & les plus sages du Parti se trouvent embarrassées à les décider. Pour donner une idée générale, & de ces convulsions, & de cet embarras qu'elles donnent, voici un morceau qui m'y paroît assez propre. C'est l'extrait d'une Lettre du présent Evêque d'Auxerre, en réponse à celle d'une personne, qui a quelque rang dans le monde. Je ne puis vous dissimuler, Monsieur, que je suis extrêmement en garde contre tout ce qui ressent l'illusion & le Fanatisme, ou qui peut y conduire; & que je crois, dans ces circonstances, n'avoir rien de plus essentiel à recommander aux personnes que j'estime & que j'honore comme vous, que de se tenir à cet égard dans une sage réserve, en attendant le plus grand éclaircissement. C'est la règle, que je me suis prescrite à moi même: & quoique jaye été quelquefois frappé de certains faits, je n'ai jamais porté un jugement fixe des convulsions; & je me sens encore plus éloigné aujourd'hui de me déclarer en leur faveur, parce que je ne saurois dénoier les difficultés, auxquelles les Défenseurs des convulsions ont à répondre, ni me familiariser avec ce que toutes les convulsions présentent de choquant & de suspect, lors même qu'on les sépare du Fanatisme grossier. Je n'ai

Les Chefs des Jansénistes sont à peu près dans le cas des Chefs des Camifards.

pu, Monsieur, vous laisser ignorer mes véritables sentimens, après avoir vu l'écrit que vous m'avez envoyé, & la Lettre par laquelle vous paroissez souhaiter que je m'unisse aux personnes qui l'approuvent, &c. Ce Prélat n'étoit peut-être pas si embarrassé qu'il le paroissoit. Mais quelles que fussent, au fond, ses pensées, c'étoit toujours une sagesse, de ne pas faire main basse sur une branche, qui étoit utile au Parti. Aux déclarations du Prélat, j'ajouterai quelques traits de l'Apologie imprimée d'un fameux Convulsionnaire, nommé *Frère Augustin*, tenu pour grand scélérat par quelques Jansénistes; & par les autres, pour un Prophète, & pour un Saint. Cela fera mieux voir encore la nature de ces convulsions, & dans quelles ténèbres elles se nourrirent. Nous détestons toute apparence de crime. Si nous disons, que les Convulsionnaires ne sont point criminels, c'est quand le Seigneur les tenant sous sa main, leur ôte la liberté, qui se rend criminel. . . . Dieu a fait lever un Convulsionnaire nommé *FRERE AUGUSTIN*, qui nous a tous jetés dans d'horribles embarras. *FRERE AUGUSTIN* est un prodige inexplicable. Cependant, *FRERE AUGUSTIN* est clair. . . . Vous combattez la Puissance de Dieu, en voulant la borner. Quoi donc! Le Seigneur Dieu sera assés puissant, pour faire quitter le crime à un homme d'habitude, & il ne sera pas assés puissant, pour empêcher que la volonté de l'homme n'acquiesce à ce qui se passe dans son corps. . . . Dans un cas extraordinaire, Dieu abroge la Loi. . . . La Loi est abrogée.

sards. Ils ont un parti opprimé à soutenir, & à défendre. A combien d'usages peuvent-ils mettre leurs convulsions; & combien de moyens n'ont-ils pas, d'en consacrer, & d'en perpétuer l'utilité?

Je reviens aux arrangemens que prenoit la Porte, pour se mettre en état de faire tête aux Troupes réglées, qui commençoient d'entrer de tous cotés dans le Languedoc.

Trois mois s'étoient écoulés depuis la bataille de la Salles. Si, dans cet intervalle, les hostilités furent com-

H 2 me

pour Abraham, pour Osée, pour Esaïe: la Loi est de même abrogée pour plusieurs Convulsionnaires. . . . Je déteste tout Quétisme. . . . Je ne prétens donc point, en défendant les Convulsionnaires, favoriser des erreurs: faites-y attention. . . . Je parle d'un ordre extraordinaire, qui n'a point de rapport à l'ordre commun. . . . Vous ne voulez point que le Seigneur Dieu fasse parler d'une manière, qu'il semble se contredire: vous bornez donc la Puissance de Dieu. . . . Je finis, en vous disant, que vous & vos semblables, êtes les Phari-siens du tems, &c. C'est ainsi que Frère Augustin, ignorant & sans lettres, se servoit de la plume déguisée de ses Maîtres; pour apostropher quelques Théologiens du Parti, qui y alloient de bonne-foi, faute apparemment d'être initiés dans le Mystère.

me suspendues , les brigandages ne le
 Les Bri furent pas. On étoit sur la fin de Dé-
 ganda- cembre (1702.) Cette Guerre , ou
 ges se re- pour mieux dire , cette fureur intesti-
 nouvel- ne duroit depuis cinq mois ; & avec
 lent dans les quel aveuglement, quel desordre , &
 Séven- quelle confusion ?
 nes.

Je ne parle plus de Séguier , ni de
 ses Complices. Je ne rappelle pas mé-
 me le piège barbare de cette Procla-
 mation , qui , contre la foi donnée
 aux coupables mêmes (a) , envelopa ,
 dans un même supplice , un si grand
 nombre d'innocentes victimes : épo-
 que fatale de tant de sang versé. De
 nouveaux malheurs , non moins fu-
 nestes , s'étoient attirés , & entraînés
 les uns les autres.

Des bandes de voleurs , qui s'é-
 toient formées & nourries dans ces
 ténèbres , pilloient & bruloient les
 maisons , dépouilloient & assassinoient
 les Voyageurs , remplissoient la Pro-

On les vince d'horreur & d'effroi. Qui com-
 met in- mettoit ces crimes ? C'étoit toujours
 juste- les Camisards. Il n'est pas tems de
 ment sur le compte des dé mêler ces injustices , ou ces erreurs.
 Cami- Nous attendrons qu'elles soient arrivées
 sards.

(a) Voyez pag. 139. & suiv.

à leur comble. Je ne les touche ici, que parce qu'elles entrèrent parmi les premiers objets des attentions de la Porte.

Les Armées du Roi marchaient en quartier d'hiver. On en faisoit tous les jours de nouveaux détachemens, qui venoient grossir la petite Armée du Languedoc. La Cour vouloit qu'on exterminât, d'un seul coup, tous les Camisards. La Porte, qui se crut La Porte guéri, & qui sans doute se pressa reprend trop, reprit le commandement. Com- le com- me c'étoit à la faveur de la saison, mande- ment. qu'on lui mettoit sur les bras un si grand nombre de Troupes, il scût tirer de la même circonstance, le même avantage, quoiqu'avec une proportion fort inégale.

La fin des travaux des champs a- Les me- voit rempli les Villages des meilleurs sures hommes des Sévennes. Il leur fit re- qu'il présenter, par ses Emissaires, le péril prend. éminent où se trouvoit la Province. Il fit insister sur les vols, les meurtres, les pillages, & les incendies, auxquels elle étoit livrée. On leur fit entendre, que dans la résolution qu'on avoit prise d'écraser les Refor-

més, ils devoient à leur Religion, & se devoient à eux-mêmes, les plus grands & les derniers efforts : Que le dessein formé de les perdre emportoit celui de les confondre avec les brigands qui désoloient la campagne : Qu'il valoit mieux périr les armes à la main, qu'à un gibet, ou sur une rouë : & que dans un conseil qu'il avoit tenu à ce sujet, il avoit été résolu, non-seulement de faire courir sur les coupables, & de les faire sévèrement punir, mais d'user même de telles représailles contre les Catholiques, qu'on arrêteroît bien-tôt le cours de toutes ces iniquités.

Il ne faut pas que le préjugé, qu'on a conçu contre les Camifards, fasse regarder des mesures si justes, comme imaginées en leur faveur. Qu'on fasse réflexion aux efforts incroyables qu'on fit en vain pendant plus de trois ans, pour les détruire, ou pour les soumettre ; & l'on conviendra, que, pour s'être soutenus, au point d'avoir enfin forcé leurs ennemis à rechercher la paix, il leur fallut de grandes ressources, non-seulement d'audace & de valeur, mais

mais encore de conduite & de sagesse.

Il vint à la Porte, en peu de jours, Le nom-
 un renfort considérable d'hommes, & bre des
 de munitions. Les temporisemens de Cami-
 Monsieur de Julien, dans lesquels en- sards
 troit, sans doute, la nécessité de laisser aug-
 reposer des Troupes fatiguées de la menté
 campagne, & d'une longue marche prodigieuse-
 qu'elles venoient de faire, continuoient ment en
 à laisser jouir les Camisards d'un re- jours.
 pos qui leur fut utile. Ils achevèrent Ils se
 de se fortifier, & de se former à tous forti-
 égards. Leurs Assemblées étoient fré- fient, &
 quentes, & plus ferventes que jamais. font de
 La Porte, qui prêchoit de tems en vains
 tems lui-même, avoit le talent d'en- projets.
 flammer également leur zèle & leur
 courage. La confiance, qu'ils avoient
 en lui, ne pouvoit pas être plus gran-
 de. Il faisoit agir, il interrogeoit ses
 Prophètes. Ceux-ci, remplis d'une dé-
 vote fureur, levant les mains, rou-
 vant les yeux au Ciel, n'annon-
 çoient que prospérités, & que victoi-
 res. Tous ensemble concevoient, &
 échauffoient, pour ainsi dire, les plus
 belles espérances, dans le sein même
 de leur désespoir. Ils rebâtissoient

leurs Temples. Ils se faisoient rendre leurs Privilèges. Ils rétablissoient l'Edit de Nantes. C'étoit ainsi, que le Fanatisme, par des mouvemens qui lui sont communs avec la grandeur & la noblesse de l'ame, affermissoit, & élevoit leurs esprits & leurs cœurs. Rien n'étoit plus propre à réaliser leurs chimères. Combien de faits, dans l'Histoire, pourroient faire foi, qu'on a souvent pu des choses, qui tenoient encore plus de l'impossible, par cela seul qu'on croyoit les pouvoir ?

La Porte, qui s'étoit appliqué à cultiver ces dispositions, content de les voir au point où il les vouloit, ne songeoit plus qu'à en faire usage, lorsqu'un Dimanche, chantant les Psaumes avec trop de véhémence, toutes ses blessures se r'ouvrirent. Une fièvre violente le saisit. Il mourut six jours après. Je ne m'arrête point à représenter la consternation dont cette mort imprévue pénétra tous les Camisards : on le conçoit mieux que je ne pourrois l'exprimer.

Les Troupes du Roi commençoient à se remuer. Leurs Partis battoient la campagne. Les Camisards

Rolland
lui suc-
cède.

n'a-

n'avoient point de tems à perdre. Ils se pressèrent de donner à la Porte un successeur digne de lui. Ils le trouvèrent dans Rolland, qui fut bien-tôt élu dans un Conseil de Guerre. Son élection fut ratifiée par les acclamations du Corps entier des Camisards; & tous lui prêtèrent le serment de fidélité. Nous avons vû de quel courage ils s'étoient animés. Voyons de quelles précautions la Porte avoit prévu les inconvéniens attachés à cette espèce de courage.

Les Camisards avoient pris une forme toute nouvelle. Ils avoient été dressés aux exercices militaires. On les exerçoit sans relâche, par la discipline, & sous les yeux de Rolland, qui avoit servi, & qui entendoit parfaitement cette partie essentielle de la Guerre. Et, soit que cela leur vînt de l'ardeur de combattre & de vaincre, dont les promesses magnifiques & continuelles de leurs Prophètes les enivroient, pour ainsi dire; soit que l'idée de tant d'ennemis prêts à fondre sur eux, modérant leur présomption, les rendît plus appliqués; soit

Les Camisards
sont formés à la
discipline
militaire.

que l'agilité & la souplesse du corps, naturelle aux François, mais plus particulière à ceux des Provinces Méridionales de France, y eût contribué; ou que tout cela joint ensemble eût conspiré à cette espèce de métamorphose: il est certain, que les Camifards, qui n'étoient proprement d'abord qu'une cohue de Payfans, furent tout à coup changés en un corps parfaitement discipliné.

Ils font l'exercice aussi bien qu'aucune Troupe de l'Europe & mieux que les Troupes Françaises,

Ils faisoient les évolutions, aussi bien qu'aucunes Troupes de l'Europe, & mieux que les Troupes Françaises, qui se négligent trop à cet égard. Ceux qui connoissent tout le prix d'une Troupe rompue au maniement des armes, & bien formée à écouter le commandement, à se ser-rer, à se mouvoir ensemble, savent combien cet art est sur-tout nécessaire chez une Nation ardente. Ce fut, en effet, un nouvel avantage, que les Camifards eurent toujours depuis sur les Troupes du Roi. Et les ardeurs de l'enthousiasme, qu'une aveugle impétuosité pouvoient rendre dangereuses, furent ainsi ramenées

C
men
Chef
qu'a
Il
ment
mou
toien
voien
bayo
fabri
Les
meur
de c
L
core
lés,
Mais
ble j
band
pres
(a)
des S
vétus
auxq
posoi
D'aill
ne le
Ils fu
Offici

menées à une valeur réglée, par un Chef de bon sens, qui ne s'y fioit qu'à ce prix.

Il est vrai, qu'ils paroissoient bizarre-
ment armés. Leurs fusils, ou leurs
mousquets, étoient inégaux. Ils por-
toient des pistolets à la ceinture. Ils a-
voient des piques, des sabres, des
bayonnettes, des épées, de toutes les
fabriques, & de toutes les figures.
Les haches, les faux, d'autres outils
meurtriers, ajoutoient à la bigarure
de cet étrange attirail de guerre.

Leurs habits, plus mal assortis en-
core, la plupart sales, ou déguenil-
lés, ne les faisoient pas respecter (a).
Mais tout cela même formoit ensem-
ble je ne sai quel aspect sinistre &
bandit, qui les rendoit plus pro-
pres à donner de la terreur. Et ils ne

H 6 tar-

(a) Outre que les Payfans des montagnes
des Sévennes sont en général pauvrement
vêtus, la fatigue, & les injures du tems,
auxquelles la situation des Camisards les ex-
posoit nuit & jour, les avoit fort délabrés.
D'ailleurs, les dépouilles des Troupes du Roi
ne les avoient encore habillés qu'en partie.
Ils furent dans la suite, principalement leurs
Officiers, mieux partagés de ce côté-là.

tardèrent pas à faire voir, qu'ils n'étoient, dans l'occasion, rien moins que méprisables.

Le corps
qu'ils
for-
moient,
avoit u-
ne for-
me par-
ticuliè-
re.

Mais la manière dont ce corps, qui étoit alors de onze à douze cens hommes, avoit été distribué, n'est pas moins remarquable. Elle tenoit quelque chose de la Milice Romaine, & quelque chose de celle de notre tems. Tout le corps étoit partagé en compagnies de cent hommes. Chacune de ces compagnies étoit commandée en chef par un Officier, que les Romains appelloient Centurion, & qui fut appelé Brigadier par les Camisards. Ces Brigadiers, qui dans les occasions servoient de Tribuns, ou d'Officiers Généraux, avoient sous eux, chacun dans sa Compagnie, un Lieutenant, & quatre bas-Officiers: les deux premiers de ceux-ci s'appelloient Sergens; & les deux autres, Caporaux (a).

Tels

(a) Les Légions Romaines, qui, du tems de Romulus, étoient de mille hommes, divisées en trois corps qui faisoient autant d'ordres de bataille, étoient composées de dix manipules, ou compagnies de cent hommes. Chaque corps avoit deux Officiers Généraux.

Tels étoient les Camisards, sur la
 fin du Commandement de la Porte,
 & dans les commencemens de celui de
 Rolland, auquel ne je dois pas ou-
 blier de dire, que le Conseil de Guer-
 re avoit déferé le titre de Général (a):
 ti.

généraux pour le commander, qu'on appelloit :
 Tribuns ; & chaque manipule, ou compa-
 gnie, deux Centurions. Le premier de ces
 Centurions commandoit en chef une com-
 pagnie de cent hommes ; il en étoit comme
 le Capitaine ; mais le second Centurion n'é-
 toit que comme le Lieutenant du premier.
 C'est que la Porte eût quelques notions con-
 traires de l'Histoire de ce tems là, ou que ces
 idées de milice Romaine lui fussent venues
 par la seule voie du bon sens, il est certain,
 que ce fut lui qui voulut que les Camisards
 fussent distribués comme je l'ai dit ; & que
 Rolland, qui par déférence pour son oncle
 & son Chef, s'étoit assujetti à une partie de
 ces idées, avoit ajouté à cette antique distri-
 bution ce qu'elle avoit de moderne.

(a) L'Auteur de l'*Hist. du Fanatisme* Tom.
 pag. 235. & suiv. s'est donné la peine de
 tourner ce nouveau titre en ridicule, jusqu'à
 prétendre que la tête en avoit tourné à Rol-
 land, qu'il se faisoit appeller *Monseigneur*, &c.
 qu'il ne signoit plus que *le Comte Rolland* : &c.
 pour prouver une partie de cette fiction,
 cet Auteur dit, que *Rolland eut l'effronterie*
d'écrire cette insolente Lettre aux Habitans de
Calborgne.

Nous, Comte Rolland, Général des Troupes
 Pro-

titre, que n'avoient point eu les deux Chefs précédens ; à-cause, apparemment,

Protestantes assemblées dans les Sévennes, ordonnons aux Habitans du Bourg de St. André de Valborgne, d'avertir, comme il faut, les Prêtres & les Missionnaires, que nous leur défendons de dire la Messe, & de prêcher dans ledit Lieu, & qu'ils aient à se retirer incessamment ailleurs, sous peine d'être brûlés vifs, avec leurs Eglises & leurs Maisons, aussi-bien que leurs adhérens : ne leur donnant que trois jours, pour exécuter le présent ordre.

Etoit signé

LE COMTE ROLLAND.

Il est fâcheux, qu'un Ecrivain, dont l'éloquence surpasse l'exactitude & le jugement, ait ignoré une circonstance beaucoup moins imaginaire, mais beaucoup plus propre à mettre en œuvre ses talens. Lui, qui prodigue par-tout aux Camisards, sans mesure, & sans distinction, les noms d'insensés, de scelerats, d'impies &c. ; & qui ne les fait marcher qu'à la lueur des flammes des Eglises qu'ils brûloient, toujours teintes du sang de leurs assassins, dont ils laissoient par-tout des traces : de quelles expressions se seroit-il servi, s'il avoit su que les Camisards traitoient ceux qui composoient leur Conseil de Guerre, c'est-à-dire le corps de leurs Officiers Supérieurs, de Hautes Puissances ? C'est néanmoins un fait. Mais c'est un autre fait, qui n'est pas moins constant, que Rolland, & le Conseil de Guerre, étoient si éloignés de donner dans ces ridicules vani-

ment, que la Troupe, qui existoit lors de leur élection, n'étoit pas encore assez considérable.

Rolland ne fut pas plutôt en possession du Commandement, qu'il se hâta de perfectionner & d'exécuter les plans qui avoient été concertés. Il partagea son corps d'armée, (si néanmoins on peut appeller ainsi le nombre que je viens de dire que les Camifards composoient alors,) en trois corps différens; l'un de trois cens, l'autre de quatre cens, & le troisième de quatre à cinq cens hommes.

Castanet, c'étoit le nom de l'Officier qui commandoit le corps de

tés, qu'après avoir dissimulé quelque tems ces licences badines du soldat, s'étant aperçu qu'elles augmentoient, & alloient trop loin, ils firent deffendre à l'ordre, sous peine d'être puni, de prendre désormais ces sortes de libertés: comme s'ils avoient prévu, qu'ils dussent avoir un Historien assez puéril lui même, pour relever, ou pour feindre, de semblables puérités. Qu'on juge par là de la vérité, ou seulement de la vraisemblance, de la Lettre signée, *le Comte Ral-*
lard.

Disposi-
tions
que fait
Rolland
pour fai-
re tête
de tous
côtés
aux
Troupes
du Roi.

de trois cens hommes, eut ordre d'aller occuper les montagnes des Boitières. Les hautes-montagnes de l'Auvergne furent occupées par Valmalle (a), qui commandoit le corps de quatre cens hommes. Et Rolland, qui, avec les quatre à cinq cens hommes qui lui restoit, alla se poster à l'opposite de Valmalle & de Castanet, dans une distance à-peu-près égale de l'un & de l'autre, faisoit à leur égard le troisieme angle d'un triangle, qu'ils formoient ensemble sur un espace d'environ sept ou huit lieues de terrain : ces trois corps principaux ayant entre eux divers petits corps qu'ils avoient détachés, pour se communiquer, s'avertir, & se joindre au besoin.

Cette position des Camifards, dans les vûes & par les ordres du Général, avoit principalement ces trois objets ; de donner en plusieurs endroits de l'occupation aux Troupes du Roi ; d'éviter le combat, en fuyant d'un corps à l'autre, quand el-

(a) Il étoit surnommé La Rose.

viendroient à eux en trop grand nombre; & de les charger avec avantage, toutes les fois qu'ils en auroient occasion.

Tout le terrain occupé par ces trois corps, mais celui, en particulier, que Rolland occupoit, étoit rempli, & comme semé de maisons, plusieurs lieues à la ronde. Les Camisards s'étoient formés d'une partie des Habitans de ces maisons. Ils s'y retiroient, & rejoignoient leur Troupe, selon l'ordre qu'ils en recevoient. La Campagne, qui étoit peuplée de réformés, & entièrement à eux, pouvoit, au besoin, leur fournir des gens perdus, & augmenter leur nombre jusqu'à trois & quatre mille hommes.

Avantage du terrain, que les Camisards occupoient.

Jusqu'à quel nombre ils pouvoient s'augmenter au besoin.

Ils étoient, de-plus, à portée de leurs bois, où ils avoient toujours une retraite assurée. Ils ne manquoient ni de vivres, ni d'armes, ni de munitions nécessaires : nouveaux moyens de réaliser les chimères de leurs prophètes.

Je suis descendu de suite dans ces divers détails, afin de prévenir des idées

idées de merveilleux , que quelques faits étonnans pourroient faire naître dans l'esprit de mes Lecteurs , qui ver-
ront sans peine , par tout ce que je viens de dire , qu'il n'entroit rien dans ces faits , que de fort naturel. Et je m'épargne par-là , d'avance, des éclair-
cissemens , qui couperoiént trop sou-
vent le fil de ma narration , & me
forçeroient aux redites , qui ont un
droit d'ennuyer qu'elles ne perdent ja-
mais. Mais Rolland a eu tant de part
à l'acharnement de cette Guerre (a) ,
que le portrait de ce troisieme Chef
n'est pas moins essentiel ici.

Portrait
& carac-
tère de
Rolland.

Rolland n'avoit par atteint sa
vingt-cinquieme année , lors-qu'il fut
élu Général des Camisards. Il avoit
passé sa première jeunesse dans un Ré-
giment de Dragons. Il étoit ce qu'on
appelle , en termes de guerre , *un bel
homme* : grand , robuste , bien pris
dans sa taille , d'un visage mâle , &
d'un

(a) On verra , que cette Guerre n'a pro-
prement fini qu'avec Rolland ; & qu'il en
étoit encore l'ame , lors même que le corps
des Camisards, mutilé, pour ainsi dire, de ses
principaux membres , ne faisoit plus que
palpiter.

un poil noir, comme son oncle. Il avoit le jugement sain, juste, & pénétrant. Non-seulement il pensoit, il usoit, dans les vûes de la Porte, des folies du Fanatisme, mais il avoit en varier l'utilité. Il étoit homme d'un si bon conseil, que ceux mêmes des Chefs, qui s'étoient formés sur lui, quoiqu'ils se fussent insensiblement soustraits de son obéissance, ne laissoient pas de le consulter dans des discussions, ou des entreprises importantes. Il étoit né pour la Guerre, & brave jusqu'à l'intrépidité. Nous en avons vû, à la bataille de la Halle (a), un coup d'essai, qui valoit un coup de maître. Il n'étoit pas prévenant : cependant il aimoit le mérite, le sentoit, le louoit à-propos, produisoit, & le récompensoit. Simple, désintéressé, méprisant la fortune, il fut toujours insensible à d'autres avantages, qu'à ceux de son parti. Il étoit entreprenant, hardi, naturellement téméraire, prudent par réflexion ; & tel, enfin, qu'il va lui-même

(a) Voyez la page 158.

même se produire & se peindre dans sa conduite & dans ses actions (a).

La Cour
se flatte
en vain
de terminer
bien-tôt
cette
Guerre.

La Cour s'étoit flattée, qu'avec le

(a) Le mérite de Rolland a été reconnu & avoué de ses ennemis mêmes. Voici ce qu'en est dit dans l'Histoire du Fanatisme Tome I. pag. 331. *La Porte avoit un Neveu nommé Rolland, qui avoit passé sa jeunesse dans un Régiment de Dragons : il y avoit un peu appris comment on faisoit les enrôlemens de Soldats, le choix des Officiers, les marches, les attaques, les retraites, les embuscades ; il étoit d'ailleurs audacieux, cruel, infatigable. Son Oncle fut bien aise de l'avancer ; & en sa considération, ou pour les bonnes qualités qu'on reconnut en lui, il fut destiné pour être mis à la tête d'une seconde Troupe, subordonnée pourtant à celle que commandoit son Oncle, qui par bien séance retint quelque autorité sur lui. Ces aveus ont un air forcé, qui ne les rend que plus propres à confirmer les idées que j'ai données de Rolland. Quand un Historien, comme Brûyes, fait tant que de louer un Camisard, il faut croire, qu'il y avoit beaucoup de bien à en dire. Rolland est, je crois, le seul qu'il a loué. Cependant il faut mettre les dernières circonstances de l'extrait, que je viens de donner, au nombre des méprises ordinaires à cet Historien. Rolland succéda immédiatement à la Porte, & n'avoit alors commandé, qu'en la place, & pendant la maladie, de son Oncle, comme je l'ai rapporté pag. 160.*

enfort de Troupes, qu'elle venoit d'en-
 voyer en Languedoc, on auroit bien-
 tôt fait une fin des Camisards : & il
 n'y a tout lieu de croire, que les espéran-
 ces de la Cour n'auroient pas été vai-
 nes, si on fût tombé brusquement
 sur eux, & qu'on les eût pressés & pour-
 suivis sans relâche. On les auroit, ou
 dispersés, ou réduits à se rendre, ou à
 aller cacher, & à périr misérable-
 ment dans leurs forêts, & dans leurs
 cavernes. Mais Monsieur de Julien
 avoit toujours été d'avis de ne plus
 exposer témérairement les Troupes du
 Roi. Son sentiment avoit prévalu :
 & cette prudence, ou de commande,
 ou déplacée, en donnant aux Cami-
 sards le tems de se reconnoître & de
 se former, ne les sauva pas seulement
 d'une ruine qui sembloit inévitable,
 mais elle les mit, de plus, en état d'en-
 treprendre eux-mêmes, & d'attaquer
 avec des succès, qui passèrent leurs
 espérances, & trompèrent celles de la
 Cour.

Monsieur de Julien ne laissoit pas
 être un Officier de capacité, & de
 valeur. On pourroit dire encore, que
 les

les affaires de Karnoulé , & de la Sa
les (a), rendoient ses précautions ra
sonnables , ou spécieuses. Cependant
sa conduite ne fut pas approuvée d
gens du métier. Mais ceux qui pr
tendoient connoître les souterrains
la Cour , ne le blâmoient pas ta
comme homme de guerre , que com
me un homme qui se laissoit lâch
ment entraîner au vent de la fortune
ou , ce qui est la même chose , à l'amb
ition d'une femme , qui faisoit alo
elle seule le destin du Royaume ,
du Roi même.

La con-
duite de
Mr. de
Julien
est soup-
çonnée.

On sent bien , que je parle de Mad
me de Maintenon (a). Quoiqu'e
n'

(a) Voyez les pages 145. & 160.

(b) Une estampe fort ingénieuse , qui s
vendue sous le manteau , qui a couru to
la France , & que j'ai vûe , faisoit foi ,
c'étoit du moins l'opinion générale , que
dame de Maintenon gouvernoit le Roi a
un empire absolu. Cette estampe représen
Louis XIV. au milieu de quatre Maitres
qu'il a eues successivement. La Fontange,
étoit intéressée , avoit la main dans la po
du Roi. La Valliere , qui aimoit tendrem
ce Prince , avoit la main sur son cœur.
Montespan , qui aimoit l'homme dans le R

Veût ni beauté, ni jeunesse, elle étoit parvenue, par son esprit seul, jusqu'à se faire aimer éperdument de Louis XIV. Ce Monarque étoit d'un caractère excellent. Il ne passoit pas pour avoir une grande étendue d'esprit; mais ce qu'il en avoit étoit d'une bonne trempe: sensé, judicieux, plein de droiture & de sagesse (a). Si la nécessité de la Politique le détachoit quelquefois des Loix sévères de la probité, ce n'étoit que sur le pied de Souverain. Le Roi étoit essentiellement honnête-homme. Il avoit de la Religion, le cœur bien-fait, l'ame gran-

Cara-
ctère de
Louis
XIV.

avoit la main où son inclination la portoit. Et M. de Maintenon le tenoit par le nez. A peu près dans le même tems, un Gentilhomme Allemand, qu'on appelloit le Baron de Peken, se fit mettre à la Bastille, pour avoir dit, que le Roi ne voyoit qu'au travers des lunettes de Madame de Maintenon.

(a) On a dit du Roi, qu'à la vérité il n'avoit jamais ouvert d'avis dans le Conseil, mais qu'il y faisoit toujours le meilleur avis qu'il avoit dans l'esprit une justesse admirable; que ses opinions tendoient à ce qu'il y avoit de plus honnête; & qu'on remarquoit, qu'il se faisoit violence, toutes les fois qu'il consentoit à des mesures qui ne lui paroissent pas assez droites,

grande. Mais un tempérament naturellement tendre, & qu'un âge avancé avoit encore amolli, portoit, plus que jamais, ce Monarque, par une même pente, à la dévotion & à l'amour. C'étoit un beau champ, pour une femme ambitieuse & habile, qui se sentoit aimée.

Habile-
té & in-
trigues
de Ma-
dame de
Mainte-
non.

En effet, Madame de Maintenon fut détourner adroitement aux vûes de son ambition, les vertus mêmes du Roi. Après s'être rendue à ses empressements (a), elle fit tout d'un coup scrupuleuse & la dévote. Elle alléguoit la pureté, la sévérité, de l'Evangile. Elle découvrit au Roi l'Enfer rempli de fornicateurs. Le pieux Monarque eut peur : il l'épousa secrètement. Mais les consolations de la conscience, & la gloire trop obscure de n'être que la femme du Roi, firent bientôt place à la passion d'être déclarée Reine. Elle mit dans ses intérêts

Con

(a) Quelques Partisans de cette Dame ont assuré, qu'elle n'avoit jamais eu de faiblesse pour le Roi avant le mariage. Ce n'étoit pas l'opinion commune. Cela est d'ailleurs difficile à croire.

(a)
Tor

Confesseur du Roi : c'étoit y mettre
sous les Jésuites, & se faire un puis-
sant parti. On disoit même, que les
efforts de son ambition étoient por-
tés à leur perfection, dans les conseils
de l'ingénieuse Société. Et que ne di-
soit-on pas ?

On prétendoit, que cette habile
favorite travailloit sous main à ébran-
ler le Trône où elle vouloit s'asseoir,
dans la vûe de se rendre nécessaire
à le raffermir : Que le premier moyen,
qui s'en étoit offert, & qui lui pa-
rut propre à l'exécution de ses des-
seins, avoit été la révolte des Sé-
guennoises : Et que, rien ne résistant à
son crédit, elle avoit engagé Mon-
sieur de Julien, aussi-bien que le Ma-
récchal de Montrevel, qui viendra bien-
tôt augmenter les malheurs, à entre-
prendre une guerre, laquelle elle avoit
eu soin de faire envisager au Roi comme un
coup de main du Ciel, que ce Monarque pour-
roit détourner, en se déterminant enfin
à lever le scandale d'un mariage clan-
destin, par cela même qu'il vouloit qu'on
le tint caché (a). Mais, ce sont-là de

ces

(a) On a rapporté, à cette intrigue pré-

ces anecdotes, qu'aucun Historien n'est en état de garantir. On les donnoit néanmoins pour certaines. Et elles ont

rendue, le trait hardi & remarquable d'un Sermon prêché devant le Roi, par le Père de la Rue Jésuite. Le Prédicateur apostrophoit ainsi ce Monarque: *Votre Majesté sait, que les commencemens de son règne ont été difficiles: la fin en est rude & épineuse: le milieu étoit semé de lis & de roses: peut-être, Sire, ne les avez-vous pas offertes à Dieu: c'est pourquoi il vous fait à présent sentir les effets de sa colère, en affliguant votre Royaume, par des Guerres au dedans & au dehors, par une disette générale de toutes choses. Heureux encore, si tant de malheurs vous obligent de retourner à lui, & de desarmer sa colère, en lui consacrant sans réserve, sans nul égard de respect humain, le peu de jours qui vous restent. On n'a pas entendu dire, que le Père de la Rue ait été blâmé de sa hardiesse. On a remarqué au contraire, que ce Sermon avoit été prêché dans un tems où Madame de Maintenon touchoit au moment de monter sur le Trône, par une autre intrigue, dont celle que j'ai dit qu'on lui prêtoit dans les Sévennes semble tirer si - non la preuve, du moins la vraisemblance, étant à peu près dans le même goût. Tout le monde fait ce qui arriva en 1706. à l'armée du Roi devant Turin. Voici ce qu'un Historien de Louis XIV. (*Histoire de France sous Louis XIV. Tom. pag. 4.*) a remarqué sur cette affaire. *Il publia, qu'il y avoit à la Cour une intrigue**

formée

on si grand rapport avec la conduite
qu'on tint long-tems dans cette Guerre,
que la loi que je me suis faite d'éclair-
cir

sementée par la Duchesse de Bourgogne, en
faveur du Duc son Père. On assura, que
cette Princesse, sensible aux dangers de sa fa-
mille, n'avoit rien épargné, pour faire chan-
ger les ordres qui en auroient achevé la ruine;
& qu'elle avoit été la cause secrète de la dé-
livrance de Turin. On en alléguoit, comme
une preuve, son changement de conduite à l'é-
gard de la Maintenon. Elle n'avoit pu se ré-
soudre, auparavant, à avoir les moindres
complaisances pour elle, au lieu qu'elle com-
mença alors à lui faire des caresses extraor-
dinaires. C'est qu'en effet Madame de Main-
tenon, qui étoit attentive à tout, avoit
offert à la Duchesse de Bourgogne de sau-
ver Turin; que l'offre avoit été acceptée;
& qu'un service de cette importance lui
gagna la Princesse, qui ne se contenta pas
de cesser de la traverser, mais qui porta
la gratitude jusqu'à se joindre au Duc de
Bourgogne, qui étoit déjà gagné; au Con-
fesseur du Roi; & à tous les dévots enga-
gés dans cette intrigue, pour faire déclai-
rer le mariage du Roi. Ce Monarque y
étoit entièrement disposé: mais il vouloit
que sa famille l'en priât; & il avoit prin-
cipalement à cœur le consentement de
Monseigneur le Dauphin. Le Duc de Bour-
gogne s'étoit chargé de l'obtenir; mais
Monseigneur fut inexorable. On ne sera
pas fâché de savoir la raison de cette fer-
meté dans un Prince, qui, outre qu'il
1 2 étoit

cir mon sujet, autant que je le pourrois, ne me permettoit pas de les supprimer.

Mais

étoit la bonté même, avoit un grand respect pour les volontés du Roi. Voici le fait. Il y avoit quelques années, que Madame de Maintenon, dans je ne sai quelle occasion, avoit pris des hauteurs avec la Princesse de Conti, Sœur naturelle de Monseigneur, & pour laquelle ce Prince avoit une tendre amitié. Cette Princesse s'en étoit plaint à Monseigneur, lequel lui avoit promis d'en tirer raison. Un jour que Madame de Montespan, qui avoit précédé Madame de Maintenon dans les bonnes grâces du Roi, étoit en visite chez cette nouvelle favorite, & que ces deux rivales se picotoient sur le changement de leur fortune, on annonça un Gentilhomme de la part de Monseigneur. Ce Gentilhomme, qui n'avoit pas ordre de ménager Madame de Maintenon, entra sur les pas de la personne qui l'annonçoit, & d'un air conforme à sa commission: Madame, lui dit-il, Monseigneur m'a ordonné de vous dire de sa part, que si vous ne faites pas incessamment des excuses à Madame la Princesse de Conti, de l'offense qu'il sait que vous lui avez faite, il saura vous en faire repentir. Cette mortification, reçue en présence d'une rivale, mit en défaut toute l'habileté de Madame de Maintenon, qui étoit déjà émue. Elle répondit avec plus d'esprit que de sagesse: Je vous prie, Monseigneur, de dire à Monseigneur, qu'il est le Maître.

Mais quel que fût le motif de l'inaction des Troupes du Roi, ou l'ambition effrénée d'une femme, ou les mesures trop lentes des Généraux de la Cour; nous allons voir, que non-seulement il ne fut plus tems de réduire les Camisards, quand on se mit en mouvement pour le faire; mais que ce fut, dès-lors, qu'ils commencèrent de

tre, après le Roi. Monseigneur avoit senti tout l'orgueil de cette réponse. Il avoit dissimulé. Mais, averti de toute la trame que j'ai dite, & qu'une audience, que le Duc de Bourgogne lui avoit fait demander, regardoit cette affaire, il lui fit dire, que s'il osoit lui en parler, *il le feroit jeter par les fenêtres*: Expressions, qui furent rapportées au Roi, & qui firent tant d'impression sur ce Monarque, qu'il résolut dès-lors, non seulement de laisser les choses comme elles étoient, mais de ne jamais passer outre, & qu'il ne voulut plus qu'on lui en parlât. Ce fut ainsi que Louis XIV. sauva sa gloire d'une tache, que l'adulation même auroit eu peine à couvrir; & que la même intrigue, qui alloit porter Madame de Maintenon sur le Trône, se termina par l'en exclure sans retour. Je tiens ces faits, & ces circonstances, de Personnes attachées alors à la suite de la Cour: ce qui fait que mes Lecteurs ne sont engagés à me croire, qu'à titre d'Auteur contemporain.

de faire eux-mêmes des entreprises si hardies , & des progrès si rapides , que , par les diversions qu'ils firent successivement aux forces de la France , dans des tems où cette Monarchie avoit sur les bras presque toute l'Europe armée & liguée pour la réduire elle-même , on peut dire , qu'ils frappèrent les premiers coups , qui la firent panacher vers sa ruine.

Fin du second Livre.

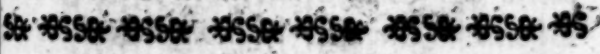


HIS.



HISTOIRE DES CAMISARDS,

OÙ L'ON VOIT
PAR QUELLES FAUSSES MAXIMES
DE POLITIQUE, ET DE RELIGION,
LA FRANCE A RISQUÉ SA RUÏNE,
SOUS LE REGNE DE LOUIS XIV.


LIVRE TROISIEME.

SOMMAIRE DE CE III. LIVRE.

*Les Camisards commencent, & pous-
sent la Guerre avec vigueur. Rolland est
informé, par ses Espions, de ce qui se passe
de plus secret, du côté des Généraux des
Troupes du Roi. Action éclatante d'un
jeune Camisard : quel étoit ce jeune hom-
me. Les Réformés de la plaine se joi-
guent*

gnent secrètement à ceux des montagnes, en faveur des Camisards. Des feins vastes de Rolland. Le jeune Camisard, nommé Cavalier, commande sous Catinat. Dérfaite totale du Régiment des Dragons de Saint-Sernin. Action particulière de Cavalier. Combat de Candiac. Catinat est blessé au premier choc. Cavalier prend le Commandement, & bat les Troupes du Roi. Prudence, & belle retraite, de Cavalier. Il est fait Capitaine d'une Compagnie de cent Hommes. Meurtre de Monsieur de Saint-Cosmes, attribué injustement aux Camisards. Les Assassins vont trouver Rolland : ce qu'il leur dit. Victoire complète des Camisards, à la Fontaine de Bijoux. Cavalier est nommé, dans un Conseil de Guerre, pour commander en Chef dans la plaine. Il répand la terreur dans tout le Bas-Languedoc. Les Camisards s'approchent du Vivarès, & occupent les postes les plus importants de la Frontière de cette Province, dans le dessein d'y pénétrer. Bataille du jour de Pâques, & dérfaite des Troupes du Roi. Convoi enlevé par Cavalier, & l'escorte taillée en pièces. Rolland conduit tous les Camisards des montagnes : il est l'ame de tout.

Guerre

Guerre des Sévennes prend une forme solide, & dangereuse pour l'Etat. Attention des Alliés sur les Sévennes. Entrepris sur le Vivarès, sous les ordres de Cavalier & de Catinat. Combat de Vagnas : Défaite des Troupes du Roi. Nouvelle action près de Vagnas : les Camisards y sont battus, & mis en fuite. M. de Julien écarte Cavalier des frontières du Vivarès, & en fait échouer l'entreprise. Arrivée du Maréchal de Montrevel en Languedoc, pour y commander. Surprise de la Villa de Sauve, par Cavalier.

Les Camisards commencèrent, Les Camisards
 L par une suite d'actions vives com-
 & heureuses, à vérifier, du men-
 moins en partie, les pré- cent la
 dictions de leurs Prophètes. Toutes Guerre
 les mesures, & les précautions, que avec vi-
 Monsieur de Julien, l'homme de con- gueur.
 fiance de la Cour, avoit inspirées,
 n'aboutirent qu'à perpétuer cette
 Guerre intestine, & qu'à la rendre,
 tous les jours, plus fatale aux armes
 du Roi.

Ces précautions, & ces mesures, Les me-
 avoient principalement consisté, à en- sures
 voyer, que l'on

avoit
prises,
pour les
détruire
tout
d'un
coup.

voyer, sous diverses formes, des Espions bien payés, dans toutes les parties des montagnes des Sévennes, pour savoir précisément le nombre, la contenance, tous les détails de la situation des Rebelles : mais peu de ces Espions en étoient revenus.

De quel-
le ma-
nière ils
cam-
poient.

Précau-
tions,
qu'ils
avoient

J'ai dit, que les Camifards s'étoient partagés, dans leurs montagnes, en trois corps, qui avoient, dans leurs intervalles, plusieurs petits détachemens, pour se communiquer, & s'avertir au besoin. Je devois ajouter, qu'ils n'étoient pas régulièrement campés. Ils n'avoient, ni alignemens, ni tentes. Ils se mettoient à couvert des injures du tems, comme ils le pouvoient : dans le creux d'une roche, dans un antre, sous des abris qu'ils se faisoient de paille, ou de feuillages, selon la saison. Mais outre une espèce de Piquet réglé, c'est-à-dire, une partie de leurs gens nuit & jour sous les armes, pour être prêts d'agir au premier ordre, & qui étoient relevés de vingt-quatre en vingt-quatre heures, ils avoient, dans tous leurs postes, des gardes avancées, & quantité de sentinelles perdues :

il n'étoit guère possible de pénétrer
impunément parmi eux. Toute per-
sonne inconnue, ou suspecte, étoit
arrêtée, & passée par les armes, sur
le moindre soupçon. Les ordres de
Rolland étoient, en ce point, posi-
tifs, & sévères; on avoit surpris, &
exécuté, plusieurs de ces espions: ceux
qui avoient échapé, ou n'avoient fait
leurs découvertes que de loin, du
haut d'un arbre ou d'une colline; ou
n'avoient pu les faire qu'imparfaite-
ment, de plus près.

Aussi, rien de plus obscur, que les
rapports de ces Espions. Une seule
chose étoit claire: c'étoit, qu'à les en-
tendre, les Camisards étoient par-tout.
Les uns prétendoient les avoir décou-
verts dans les montagnes des Boutié-
rés. C'étoit dans celles de l'Auvergne,
que d'autres les avoient trouvés. D'au-
tres affirmoient, qu'ils les avoient vus
dans des montagnes toutes opposées.
Voilà bien des Camisards! dit Monsieur
de Julien. Cela lui parut impossible:
il ne pouvoit le croire; mais il y fut
bien-tôt forcé.

Comme ces Espions furent tenus
pour suspects, on prit le parti de faire
1-6

prises;
pour
rendre
inutiles
les me-
sures des
Géné-
raux des
Troupes
du Roi.

Ils sont
postés
de ma-
nière,
qu'on
les croit
en bien
plus
grand
nombre
qu'ils
n'étoi-
ent.

Les Gé-
néraux
du Roi
plu-

essayer inutilement de savoir précisément le nombre des Camisards. Ce qu'ils font, pour s'en éclaircir, les confirme dans leur préjugé. Plusieurs détachemens, auxquels on donna pour guides ces différens Espions, avec menace de les faire pendre, s'il se trouvoit qu'ils eussent trompé. Ces Espions, qui étoient sûrs de leur fait, marchèrent avec confiance, chacun vers le lieu qu'il avoit indiqué; &, de quelque côté que se présentassent les Troupes du Roi, les Camisards leur firent face par-tout. Mais ces Troupes, qui n'avoient pas ordre de les combattre, se contentèrent de les reconnoître, & revinrent, de toutes parts, justifier les Espions.

Rolland, que ses Espions servoient avec moins de risque, étoit, au contraire, parfaitement instruit de tout ce qui se passoit du côté de ses ennemis. Monsieur de Julien venoit d'écrire en Cour : Rolland savoit jusqu'au expressions de sa Lettre (a). Elle étoit adressée

(a) Cette circonstance paroîtra singulière, & peut-être incroyable. Cependant on en sera moins surpris, si on fait réflexion, que les Camisards avoient, parmi les nouveaux Catholiques, de puissans amis, qui leur rendirent souvent des services essentiels, comme la suite nous donnera lieu d'en alléguer plus d'un exemple. Mais, quoi qu'on puisse penser de cette

adressée au Ministre (a), & portoit ^{cret du}
 en substance : *Que, bien loin que Mes-* ^{côté des}
seurs de Bâville & de Broglio eus- ^{Géné-}
sent exagéré l'état des Sévennes, com- ^{raux des}
me on l'avoit crû, le mal étoit plus ^{Troupes}
grand qu'ils ne l'avoient représenté : ^{du Roi.}
Que les Camisards, au nombre de plus
de

circonstance, je l'ai trouvée dans les Mémoires sur lesquels j'écris, & je l'ai donnée comme vrai-semblable.

(a) Monsieur de Chamillard étoit alors, je ne dirai pas le Premier Ministre, mais le Ministre universel de la France. Il avoit lui seul tous les Départemens du Ministère, les Finances, la Guerre, la Marine, &c. On prétendoit que Madame de Maintenon le gouvernoit entièrement, & qu'elle ne lui avoit fait donner toutes les affaires, que pour être la maîtresse de les faire aller comme ellé voudroit. Ce qui est de vrai, c'est qu'elles n'allèrent jamais plus mal, que sous le Ministère de Monsieur de Chamillard. Cependant, le Roi l'aidoit; du moins ce Monarque le disoit-il ainsi lui-même : voici comment. Madame de Bourgogne représentant au Roi, que quelle que pût être la capacité de Monsieur de Chamillard, il ne seroit pas possible qu'il pût suffire à tout : *Il est vrai, Madame,* dit le Roi, *qu'il aura beaucoup à faire, mais je l'aiderai.* La fatalité fut néanmoins si grande, que les choses allèrent très longtemps de mal en pis.

de dix mille hommes (a), en bonne posture, & bien armés, occupoient & désoloient les montagnes: Qu'ils menaçoient d'envahir la plaine: Qu'on tâcherait de les contenir; mais qu'on ne pouvoit s'en flatter, sans un renfort de nouvelles Troupes.

Les Camisards En effet, les Camisards parurent bien-tôt dans la plaine. Ils avoient résolu, dans un Conseil de Guerre, de faire des courses jusqu'aux portes des Villes: on commença par Nîmes. Un détachement de cent Camisards marcha vers cette place, sous les ordres de Catinat, Officier de la confiance de Rolland, & homme de tête & de main tout ensemble (b).

Le Gouverneur de Nîmes, qui fut averti qu'on voyoit paroître quelques Trou-

(a) Cette erreur fut si réelle, & devint si générale, qu'elle se trouve dans le Dictionnaire de Moréri, à l'article des CAMISARDS: où il est dit, qu'en janvier 1703., qui est à peu près le tems où cette Lettre fut écrite, on faisoit monter les rebelles des Sévennes à dix mille hommes.

(b) Le vrai nom de Catinat étoit *Abdias Moret*. Il avoit servi dans les Guerres de Piémont, sous le Maréchal de Catinat, dont il avoit pris le nom. Je dirai à cette

occa-

Troupes, les envoya reconnoître par cinquante Dragons. Catinat ne se montre, qu'à la tête de quarante hommes. Les Dragons pouffent à lui, pour le charger. Il fuit, il les écarte insensiblement de la Ville; il les attire dans un vallon, où le reste de sa Troupe étoit en embuscade. Les Dragons, en le poursuivant, marchent en désordre: tout d'un coup, les Camisards les accablent, par une décharge meurtrière. Plusieurs sont renversés: les autres font ferme, & se rallient. Mais les Camisards, qui sont dispersés, & cachés çà & là, derrière des hayes, & dans des buissons, & qui continuent de faire feu de toutes parts, mettent bien-tôt en déroute ces Dragons, qui fuyent parmi les coups d'une mousquetterie qui redouble, & qui rencontrent par-tout la mort.

Cependant, quelques-uns l'évitent,
&

occasion, ce que j'ai oublié de dire en son lieu, que *Rolland* n'étoit pas un nom de Guerre, emprunté du Roman, comme on pourroit se l'imaginer, mais le véritable nom du Général des Camisards, qui s'appelloit *la Porte Rolland*.

& ils échapoient déjà , lorsqu'une action , qui se fit remarquer malgré le tumulte & la confusion du combat , orna , pour ainsi dire , la victoire , & sembla l'avoir attachée désormais au Parti des Camifards.

**Action
Éclatante
d'un
jeune
Camifard
de
seize à
dix-sept
ans.**

Un Camifard , qui n'avoit guère que seize à dix-sept ans , de petite taille , d'une figure mince & efféminée , s'avance au devant d'un Dragon qui fuyoit , le tire à bout portant , le couche par terre , saute sur son cheval , vole après les fuyards : & tombant à coups de sabre , ici sur un Dragon , & là sur un autre , les méne battant , jusqu'à la vûe de Nîmes ; où les abandonnant à la terreur qui les emporte , il revient joindre tranquillement sa Troupe.

**Quel
étoit ce
jeune
homme.**

Près de quarante Dragons furent tués dans ce Combat. Les Camifards y prirent plusieurs chevaux , & n'y perdirent que quatre hommes : Combat , à la vérité , peu considérable pour lui-même , mais dont les suites furent importantes ; & qui , d'ailleurs , annonçoit , dans la personne de Cavalier (c'est le nom du jeune Camifard) une espèce de prodige. Nous verrons

bien

bien-tôt un enfant, (car Cavalier n'a-
 voit encore l'air d'autre chose) s'atti-
 rer, par sa conduite, autant que par
 son courage, l'amour & la confiance
 du soldat; être chargé des opérations
 les plus importantes de cette guerre;
 commander en chef dans la plaine;
 battre, ou plutôt détruire, presque
 par-tout les Troupes du Roi; &, lors
 même qu'il fut battu, toujours vain-
 queur par ses ressources. Ses actions
 le diront assez. Mais, je crois de-
 voir prévenir ici mes Lecteurs sur ce
 qu'elles pourroient paroître avoir de
 fabuleux. Elles ont eu tant de té-
 moins, dont plusieurs vivent encore,
 qu'il n'est point de faits plus certains
 dans l'Histoire.

Gatinat roula cinq ou six jours Suites
 dans les environs de Nîmes, sans que avanta-
 les Troupes du Roi fissent le moindre geuses
 mouvement, pour prendre leur revan- de la dé-
 che. Il fit usage de leur inaction. Il faite des
 parcourut la campagne, où il eut des Dra-
 succès d'une toute autre conséquence gons,
 que la défaite de cinquante Dragons, près de
 Nîmes.

Ce fut là qu'il recueillit les fruits
 de sa victoire. Les Réformés, & les
 Catholiques, s'empressèrent à l'envi de
 lui.

lui donner des marques, ceux-ci de leur crainte, & ceux-là de leur joie. Les Camifards reçurent largement des Catholiques tout ce qu'ils leur demandoient : des rafraichissemens, des provisions, des armes, du plomb, & de la poudre. Et, quoique Catinat attendit beaucoup des Réformés, ils surpassèrent son attente.

Dès le tems de la Porte, les Réformés de la plaine avoient été sollicités, par ceux des montagnes, de se joindre à eux. Le zèle de Religion, ou l'esprit seul de parti, suffisoit pour les y porter. Cependant, ils avoient flotté jusques-là dans l'incertitude : attirés par le désir de rompre les fers de leurs consciences, & de jouir des droits de l'homme; retenus par la frayeur des supplices & de la mort, qui marchent d'ordinaire à la suite de la révolte, & dont ils avoient vû plus d'un exemple terrible. Il s'agissoit de les déterminer. Cette affaire, qui importoit aux desseins de Rolland, étoit l'article secret, & l'objet capital, du détachement & des instructions de Catinat.

Il ne faut souvent que peu de cho- Les Ré-
 pour entraîner les Peuples. Ceux- formés
 , peut-être éblouis par le foible avan- de la
 , que Catinat venoit de rempor- plaine se
 er sous leurs yeux , n'hésitèrent plus. joignent
 s lui promirent tout ce que sa com- secrète-
 miffion portoit de leur demander ; & ment à
 se hâta d'en aller informer Rolland , ceux des
 ui fut ménager habilement cette réus- montag-
 e. Pour en concevoir tous les avan- nes, en
 ges , il faut considérer quel pays faveur
 Rolland acquéroit à son parti. des Ca-
 misards.

Quand on descend des montagnes
 es Sévennes , on rencontre un spa-
 eux & magnifique vallon , appelé
Vauvage. Ce vallon se joint à une
 vaste plaine , qui a la Ville de Nîmes
 au Levant , la Mer au Midi , & la
 vière de Vidourles au Couchant.
 la plaine , & le vallon , ne forment en-
 semble qu'une seule & même contrée ,
 & peuplée , par la quantité de villa-
 ges , & de maisons , dont elle est rem-
 plie ; si riante , & si fertile ; que les
 réformés l'appelloient anciennement
la petite Canaan. Avant que l'Edit de
 Nantes eût été révoqué , on y comp-
 toit plus de trente de leurs Eglises.

Ils

De quel-
le ma-
nière
Rolland
use de
cet
avanta-
ge.

Ils faisoient encore alors le plus grand nombre des habitans de cette contrée sous l'extérieur & le nom de Nouveaux-Catholiques. Rolland ne fit pas d'avis, qu'ils levassent si-tôt masque. Il se contenta d'être affilié d'eux, de pouvoir dans l'occasion trouver parmi eux des retraites & des aziles, & d'en tirer des hommes, des munitions, tout l'appui, & tous les secours, que les cas différens pourroient, ou requérir, ou exiger (a).

(a) L'Auteur du Fanatisme rapporte fait à sa manière, c'est-à-dire, avec beaucoup d'infidélité. Mais la manière même dont il le rapporte, peut servir à l'éclaircir, & à le prouver : il n'y a qu'à le dépouiller des méprises de l'Historien. Les Fanatiques, dit-il, se voyant bridés dans les montagnes, par les postes qu'on avoit occupés avant que d'oser se remettre en campagne, firent dessein de fortifier leur parti, par la jonction des Révoltés de la plaine. La Porte avoit déjà fait un voyage pour sonder les esprits, & savoir quels secours il en pouvoit espérer : il les avoit trouvés bien disposés, mais hésitant à se déclarer, à cause que les Garnisons des places voisines les tenoient en crainte ; & dans le tems qu'il se préparoit à leur envoyer son Neveu Rolland, pour les y solliciter, il fut agréablement surpris d'apprendre,

Ce fut à la faveur de ces arrangements, que les Camisards se répandirent

Après que lui fut envoyé de la Vauvage, on avoit résolu de se soulever, & que cela avoit été ainsi arrêté dans une Assemblée générale, qui s'étoit tenue auprès de Vauvert. Rolland ne laissa pas de partir, & de s'y rendre avec une Lettre de son Oncle, pour les remercier de la résolution qu'ils avoient prise, & hâter leur soulèvement. *Hist. du Fan. Tom. I. pag. 333. & 334.* On voit assez, & il est certain, que les circonstances, les lieux, les personnes, tout est dérangé, & défiguré, dans ce récit. Je ne puis m'empêcher de transcrire encore quelques traits du discours, que cet Auteur fait faire ensuite à Rolland, comme envoyé de la Porée. Il parcourut, ajoute-t-il, secrètement, & de nuit, tous les Villages, à sept ou huit lieues de la ronde. Il fit par-tout des Assemblées des principaux Rebelles; & l'on fut quelques jours après, de ceux qui s'y étoient trouvés, qu'il leur avoit représenté, . . . qu'ils retireroient mille avantages de leur jonction avec leurs frères des montagnes: qu'ils y trouveroient des bois, & des cavernes, pour se retirer; des ruisseaux, & des maisons champêtres, pour se nourrir: que même dans la saison où l'on alloit cueillir les châtaignes seules, qui étoient prêtes à tomber des arbres, & les fontaines qui couloient par tout, leur fourniroient abondamment de quoi subsister: qu'ainsi, ils ne fussent en souci de rien, &c. Ces imaginations sont admirables, & particulièrement des châtaignes & de l'eau, voilà de puissans attraits pour les habitans d'une petite Canaan. V. la pag. 211.

Desseins
vastes
de Rol-
land.

Il entre-
prend
de met-
tre sur
pied de
la Ca-
valerie.

rent peu-à-peu dans la plaine ; qu'il firent des courses jusqu'aux portes de Villes ; & que les desseins de Rolland qui étoient de porter la guerre au loin dans la Province , & même au-delà , commencèrent à éclore : Desseins , qui n'étoient rien moins que chimériques. Le Vivarès , & le Rouergue , respiroient déjà l'esprit de soulèvement , & avoient pratiqué & consulté Rolland , par leurs Emissaires , sur les moyens & la manière de prendre à-propos les armes. Catinat avoit été détaché de son chef , avec soixante & quelques chevaux. Chaque Cavalier portoit un Fantassin en croupe. C'étoit à peu près toute la Cavalerie des Camisards. Il leur en falloit pour la plaine. Ce détachement étoit destiné à aller enlever des chevaux dans la Camargue. C'est un Pais marécageux , qui s'étend le long du Rhône , depuis Beaucaire jusqu'à Cette. Il est rempli de chevaux sauvages. Les Habitans de ce Canton , qui en font commerce , & qui en sont toujours pourvus , les prennent encore jeunes , les dressent , & les dressent : ce sont alors des chevaux excellens , petits à la vérité , mais

mais vigoureux, infatigables, & qui
courent comme des cerfs.

Rolland vouloit en former une es-
cadre de Cavalerie légère. Et Cati-
nat, qu'il n'avoit détaché que dans
cette vûe, tenoit des chemins détour-
nés, pour éviter toute rencontre avec
les Troupes du Roi. Mais il fut
averti par ses batteurs d'estrade, que
sur l'avis qu'on avoit eu à Nîmes de sa
marche, Monsieur de Saint-Sernin,
Colonel de Dragons, en étoit sorti à
la tête de son Régiment, dans le des-
sein de le couper. Catinat, qui sa-
voit parfaitement les lieux, prend sa
résolution. Il va se poster dans un
terrain, où il falloit nécessairement
que St. Sernin passât, s'il vouloit ve-
nir à lui.

Il faut se représenter un chemin
bordé de vignes des deux côtés, l'es-
pace d'environ un quart de lieuë. Ca-
tinat fait mettre ventre à terre à ses
gens de pied, dans les creux ou les
billons des vignes, d'un seul côté du
chemin, à la demi-portée du mous-
quet; & va poster ses Cavaliers dans
un terrain ferme, au-dessus du vigne-
ble, de manière qu'ils pussent arrêter
&

Un Re-
giment
de Dra-
gons
fort de
Nîmes,
pour
couper
Catinat,
qui al-
loit
cher-
cher des
chevaux
pour la
Cavale-
rie, &c
qui te-
noit des
chemins
de dé-
tour.

Disposi-
tions
qu'il fait
pour at-
taquer
ce Régi-
ment.

Le jeu-
ne Ca-
misard,
nommé
Cava-
lier,
com-
mande
sous Ca-
tinat.

& charger la tête du Régiment, dans le tems que le reste s'engageroit dans l'embuscade. Cavalier fut chargé de commander ce petit corps de Cavalerie. Ces dispositions faites, Catinat revient à son poste des vignes, & fait régner un profond silence. L'Avant-garde des Dragons ne tarda pas à paraître, on la laissa passer. Mais quand le gros du Régiment a défilé en partie, les Camisards font leurs décharges si à-propos, & de si près, qu'ils font tomber les hommes & les chevaux, ou morts, ou blessés, les uns sur les autres; & qu'ils forcent ceux qui échappent, de se jeter en désordre du côté opposé au feu qui continuoit. Mr. de St. Sernin, plein de rage & de valeur, s'efforce en vain de les rallier. Leurs chevaux s'embarrassent, & se renversent, parmi les branches & les sèpes des vignes. La plupart sont forcés d'abandonner leurs chevaux. Le Colonel est réduit lui-même à se dégager comme il peut : tout fuit. Mais tandis que Cavalier taille en pièces l'avant-garde, & qu'il fait retourner les fuyards en arrière, Catinat, à la tête de sa poignée d'Infanterie,

ie, la bayonnette au bout du fusil, enfoncée, & massacre, tout ce qu'il trouve devant lui. Les deux tiers du Régiment périrent dans cette action. Les Camisards n'y perdirent que seize hommes, & demeurèrent maîtres de près de cent chevaux, tant de ceux qui avoient été abandonnés dans les vignes, que de ceux qu'ils avoient pris en combattant.

Défaite totale du Régiment de Dragons de St. Sernin, par Catinat.

Cependant Cavalier, qui cherchoit les actions d'éclat, avoit attaqué, & poursuivi de près, Mr. de St. Sernin, qui ne dut son salut, qu'à la vitesse de son cheval; & qui, ayant rejoint quelques débris de son Régiment, rentra dans Nîmes, guéri, sans doute, du mépris qu'il avoit fait des Camisards.

Action particulière de Cavalier.

Catinat, satisfait de son expédition, remit à un autre tems celle de la Camargue. Il fit dépouiller les morts, abandonna les blessés des ennemis, & ramena dans les montagnes les Camisards, pour la plupart travestis en Dragons de St. Sernin.

Il loua beaucoup Cavalier. Il eut même la modestie, assez rare dans un Commandant, de reconnoître, qu'il rendoit justice à Catinat.

ment à
Cava-
lier.

devoit une partie des dispositions qu'il avoit faites, aux conseils de ce jeune homme, dont il avoit remarqué, que la présence d'esprit, dans la chaleur même du combat, avoit égalé l'ardeur & le courage.

La dé-
faite du
Régiment de
St. Ser-
nin por-
te la ter-
reur
dans Ni-
mes, &
dans
tout le
Bas-Lan-
guedoc.

La consternation, & la terreur étoient entrées dans Nîmes, avec les tristes restes du Régiment de St. Ser- nin, & avoient passé dans tout le Bas- Languedoc. Cependant, il sembloit que la réflexion devoit suffire pour se rassûrer. Il y avoit dès-lors, dans la Province, quatorze à quinze mille hommes de bonnes Troupes, dont une partie étoit venue d'Allemagne, de Flandre, ou d'Italie, où elles étoient accoutumées, si-non à toujours vaincre, du moins, comme je l'ai dit, à disputer encore, & à faire acheter, la victoire. Mais cela même faisoit peut-être l'étourdissement, dont chacun pa-

Raisons
particu-
lières de
cette
terreur.

roissoit faisi. On voyoit ces Troupes déconcertées d'être par-tout battues par des Camifards; & qu'elles se laissent soient insensiblement frapper de je ne fais quel esprit de dégoût, ou d'étonnement, qui émoussoit leur courage. L'Officier sentoît, & souffroit

av

avec chagrin, le désavantage d'avoir à faire avec des gens, qui, condamnés d'avance au feu, ou à la roue, ne portoient que désespoir, & que rage, dans le combat. Le Soldat, qui raisonne moins, les tenoit pour autant de forciers, ou de démons. Raison, prévention, découragement secret, & comme involontaire, dans les Troupes du Roi : tout combattoit pour les Camisards. Voilà ce qui augmentoit leur confiance, & leur audace. Et on ne doit pas être surpris, que, tant de causes différentes ayant conconru à les favoriser, ils remportassent des avantages qu'ils regardoient, & que d'autres ont regardé, comme des miracles : ni qu'une guerre, attirée d'ailleurs par les violences & par les supplices, & qu'on s'opiniâtroit de ne vouloir éteindre que dans leur sang au même prix, se soit enflammée & envenimée au point de mettre toute la Province à feu & à sang; & comme on le verra, le Royaume entier à deux doigts de sa perte.

Ces mêmes raisons augmentent le courage & l'ardeur des Camisards.

L'échec, que les Troupes du Roi venoient de recevoir, entraîna de suite

La défaite du Régiment de

Saint-Sernin
est suivie de
plusieurs
petits
combats, où
les Troupes
du Roi
eurent
toujours
du pire.

te plusieurs combats, où elles eurent toujours du pire. Je ne dirai point, que le lendemain de cet échec, on fit sortir de Nîmes un corps de quatre cents hommes, commandé par Poul, Partisan de réputation, à-dessein de venger l'affront de la veille; parce que Poul n'ayant trouvé dans la Plaine que quelques Partis de Camisards, il ne fit que fatiguer ses Troupes à les poursuivre inutilement; & qu'il n'eut garde de se hasarder dans les montagnes, qui étoient comme la Place forte des Camisards, où ils passaient toujours pour avoir une Armée de plus de dix mille hommes. Mais Catinat ne tarda pas à faire raison aux Troupes du Roi de leur dernière défaite.

Il avoit été détaché une troisième fois. Il avoit parcouru la plaine. La Camargue, qui n'est presque habitée que par des Réformés, avoit fourni un assez bon nombre des chevaux dont j'ai parlé. Il les avoit envoyés à Rolland. Il avoit fait charger sur des mulets une quantité considérable de fusils & d'autres armes, qui étoient restées en dépôt dans quelques maisons affidées. Il les faisoit transporter

au

au quartier général. Il escortoit lui-même ce convoi; & il n'avoit rencontré, ni Troupes, ni obstacles, lors qu'il fut averti, qu'un corps d'ennemis s'étoit emparé du Pont de Candiac, où il falloit qu'il passât. C'est un pont sur le Vistre, rivière étroite, mais profonde, dont les gais sont rares, & difficiles à trouver.

Embarassé de son convoi, & du Combat parti qu'il avoit à prendre, il reçoit de Candiac un nouvel avis, que ces Troupes s'étoient retirées. Il détache cinquante hommes, pour aller au plus vite se saisir du Pont, s'il étoit vrai qu'il fût libre, avec ordre de le rejoindre, si on l'avoit trompé; ayant retenu l'Espion, pour en faire, en ce cas-là, bonne justice; & il suivit à petits pas, & en bon ordre, ces cinquante hommes, dont il avoit donné le commandement à Cavalier.

Celui-ci, trouvant en effet le Pont libre, y prit poste, & le fit savoir à Catinat. Mais il apperçut bien-tôt les Troupes du Roi, qui revenoient en grand nombre. Quoiqu'il courût risque d'en être accablé, il ne laissa pas de les attendre de pied ferme.

comptant que Catinat ne tarderoit pas à le joindre.

Cependant, ces Troupes avançaient toujours. Heureusement, Catinat, qui avoit pressé sa marche, arriva assez à tems pour les prévenir. Il marche à elles en bon ordre, & les charge si vertement, qu'il les fait plier. Il reçut malheureusement une blessure, qui le mit hors de combat. Cet accident rallentit l'ardeur des Camifards. Les Troupes du Roi se rétablissent, & les Camifards sont ébranlés. Mais ils se rallient & se raniment tout à coup, à la voix de Cavalier. *A moi, dit-il, mes Amis : ils sont battus, si vous me suivez.* Et se mettant à leur tête, il donne sur les ennemis avec tant de vigueur, qu'il leur fait lâcher pied, & les met en déroute. Il arrête, en même tems, & rassemble ses gens, qui s'achar- noient après les fuyards. Il fait donner, au plutôt, à la blessure de Catinat, & à ses autres blessés, les soins qui furent possibles : il les fit mettre sur des chevaux ; & laissant sur le champ de bataille, quatorze Camifards qui avoient été tués, & environ quatre-vingts

Catinat
y est
blessé au
premier
choc.

Cava-
lier
prend le
com-
mande-
ment,
& bat
les Trou-
pes du
Roi à
plattes
coute-
res.

vingts morts, ou blessés, des ennemis, Pruden-
 il prit dans sa marche des mesures si ce &
 justes, qu'il se déroba à la poursuite belle re-
 d'un nouveau corps de Troupes, qu'il traite de
 eut long-tems à ses trouffes, & qui en Cava-
 vouloient principalement à son con-
 voi. Il arriva, sans la moindre perte,
 au camp des Camisards; où l'Espion,
 qui avoit attiré Catinat au Pont de
 Candiac, ayant été reconnu pour un
 émissaire des Troupes du Roi, fut
 passé par les armes.

Tant de valeur, & de prudence, Diffé-
 dans un aussi jeune homme que l'étoit rentes
 Cavalier, sans que rien d'extérieur, ou idées
 d'humain, parût y contribuer, ni l'art, que l'on
 ni la nature; Paysan de naissance, & se fait de
 boulanger d'éducation (a). C'est quel-
 Cava-
 lier.

K 4

que

(a) Cavalier étoit fils d'un Paysan du
 voisinage d'Alaix. Dans son enfance, il
 avoit gardé les cochons, au village de Ri-
 baute. Il avoit été fait ensuite, dans un
 autre village, appelé Vésénobre, valet de
 Berger. Et il avoit appris, depuis, le
 métier de boulanger, à Anduse. Lorsque
 les troubles des Sevens commencèrent,
 il étoit à Genève, où il s'étoit réfugié,
 non pour crimes, comme l'Auteur du Fa-
 natisme le dit sans fondement, Tom. II,
 pag. 60., mais pour cause de Religion,
 ainsi que plusieurs autres. Il faisoit à Ge-
 nève

que chose de si surprenant, & de si rare, qu'on ne fait lesquels se sont le plus trompés; ou ceux de son parti, dont quelques-uns croyoient que l'Esprit de Dieu reposoit sur lui; ou ceux du parti contraire, qui regardoient ces sortes de gens, comme animés d'un esprit de Py-

née son métier de boulanger, chez un Maître, qui le maltraita, pour un accident arrivé au four par sa négligence. Il avoit entendu parler de ce qui se passoit dans son pays: il prit la résolution d'aller s'y joindre à ses frères. L'Auteur du Fanatisme se trompe encore, quand il dit au même endroit que je viens de citer, que Cavalier étoit un jeune homme d'environ vingt-quatre ans, robuste, & assez bien fait de sa personne, en comparaison des autres Chefs, qui étoient tous de méchante mine. Il n'avoit, comme je l'ai dit, que seize à dix-sept ans; il étoit blond & fluet, d'une fort petite taille, & d'une mine basse; au-lieu que la Porte, & Rolland, étoient grands & bien-faits; d'une mine guerrière, à la vérité, mais nullement mauvaise. Le même Auteur s'est encore fort abusé, quand il a dit, que Cavalier avoit l'esprit un peu moins gaié que les autres, par les Visions prophétiques. La Porte, & Rolland, étoient fort sages à cet égard, comme je l'ai remarqué. Cavalier l'étoit beaucoup moins: & peut-être que cet Auteur n'a pas rencontré si mal, en ajoutant, que le Fanatisme lui faisoit affronter, sans crainte, les plus grands périls. C'est ce dont nous aurons lieu de nous expliquer ailleurs.

Python, & comme des suppôts du Diable.

J'ai déjà essayé de dénouer une difficulté si essentielle à cette Histoire, en dévoilant une partie du Fanatisme des Camisards (a). Mais Cavalier, qui croyoit bonnement à leurs Prophètes, & qui prophétisoit lui-même, nous réservait un nouveau problème à cet égard. Il n'est pas tems de le développer. Je dirai seulement ici, que quel que fût le mérite de Cavalier, mérite réel ou de circonstance, la capacité prématurée, dont il venoit de faire preuve au Pont de Candiac, soit dans le combat qu'il rétablit par sa valeur, soit dans sa conduite pour assurer sa retraite, commença de le faire paroître dans un très-grand jour. Il fut fait Brigadier, ou Capitaine, d'une Compagnie de cent hommes (b); & Rolland lui en donna deux cens, pour aller entamer, dans la plaine, l'exécution des desseins qu'il méditoit, & qu'il lui confia. Car Rolland, impénétrable à tout autre, n'eut plus rien de secret pour Cava-

Il se donnoit pour Prophète.

Il est fait Capitaine d'une Compagnie de cent hommes.

K 5 lier :

(a) Voyez la page 167. & *suiv.*

(b) Voyez la page 180.

lier : il le mit , pour ainsi dire , de moitié du destin des Camifards.

Meurtre
de Mon-
sieur de
St. Cô-
mes , at-
tribué
injuste-
ment
aux Ca-
misards.

Ce fut , à-peu-près , dans ce tems-là , qu'auprès de Vauvert , l'un des villages de la Vaunage , il se commit un meurtre horrible , & qui fit beaucoup d'éclat. Comme ce meurtre a été mis , ainsi que d'autres brigandages , sur le compte des Camifards ; qu'il n'est ja- mais trop tard de rendre justice à la vérité ; & que c'est le devoir particu- lier d'un Historien ; je rapporterai les circonstances d'un fait , auquel les Camifards n'eurent qu'une part ho- norable. Ils étoient si éloignés de participer autrement à de pareils cri- mes , qu'ils désapprouvèrent haute- ment celui-ci ; encore que le prétex- te , sous lequel il fut commis , pût leur paroître plausible , & passer mê- me pour droit de représailles , dans une Guerre où les gibets , les buchers , & les rouës , étoient les armes tou- jours sanglantes , & les plus fortes de leurs ennemis.

Quel
étoit
Monf.
de Saint
Cômes ,
& quel

Un Gentilhomme , de l'une des meilleures familles des Reformés de la Vaunage , avoit embrassé la Religion du Roi , & paroissoit la suivre avec cette

cette bonne-foi si désirable dans ceux son ca-
 qui changent de Religion. Et, soit fin. ractère.
 cécité, ou affectation, il étoit vif,
 agissant, empressé, pour porter les
 Réformés à un même changement.
 Les nouveaux Catholiques, & son
 épouse elle-même, Reformée ardente
 & zélée dans le cœur, n'avoient point
 d'observateur plus vigilant que lui. Il
 en recevoit la récompense en ce monde.
 Le Roi l'avoit gratifié d'une pension
 de deux mille livres. Cela le faisoit
 soupçonner d'être moins Catholique
 par persuasion, que par intérêt. Les
 Reformés le regardoient, & le déte-
 stoient, comme hypocrite: les Catho-
 liques sensés le méprisoient, comme
 ayant le cœur mauvais, ou l'esprit foi-
 ble. Tel étoit Monsieur de St. Cômes,
 dont la mort fut jurée, à l'occasion, &
 de la manière que je vai dire.

Depuis que les Camisards étoient A quelle
 maîtres de la Vaunage, les Reformés occa-
 de ce vallon, & de toute la plai- sion, &
 ne, y faisoient des Assemblées fré- de quel-
 quentes de Religion. Mais ces As- le ma-
 semblées étoient encore secrettes, à nière il
 cause des surveillans. Mr. de Saint fut assas-
 Cômes étoit tout ensemble Inspecteur siné.

des nouveaux Catholiques, & Colonel de Milice; & il faisoit sa charge d'Inspecteur, avec une vigilance qui eût été digne des loüanges même de l'Inquisition. Il eut le vent d'une Assemblée qui se tenoit proche de Nîmes, au village de Vauvert. S'étant assuré du fait, il en fit avertir le Gouverneur de Nîmes, qui fit partir pour Vauvert un détachement de sa garnison. On massacra sans pitié, & sans distinction ni d'âge ni de sexe, la plupart de ceux qui composoient cette Assemblée. Ceux qui fuyoient, à la faveur de la confusion, furent poursuivis, & plusieurs arrêtés & conduits dans les Prisons de Nîmes.

Monsieur de St. Cômes avoit fait jusques-là le devoir de sa charge. Mais, non content d'avoir trempé ses mains dans le sang de ses anciens Frères, il ajouta l'insulte à la cruauté. Voyant passer ceux qu'on avoit pris, il les chargea d'injures. *Misérables*, leur dit-il, *canaille incorrigible*, *ne saviez-vous pas les ordres du Roi?* Il leur fit des menaces vaines, & ridicules, que je supprime, pour cela même. Ces pauvres gens furent transférés de Nîmes

à Montpellier, où ils furent condamnés, les hommes aux Galères, & les femmes à être rasées par la main du Bourreau, & enfermées dans des Couvens. Mais, comme en poursuivant ceux qui s'étoient sauvés de l'Assemblée de Vauvert, on avoit pris, au hazard, tout ce qu'on avoit rencontré; plusieurs de ces Prisonniers, ayant prouvé qu'ils n'étoient point à l'Assemblée, avoient été remis en liberté. Ils avoient publié l'insulte, que j'ai dit que leur avoit faite Monsieur de St. Cômes; & ce fut ce qui le perdit.

Douze jeunes-gens, du nombre de ces Prisonniers qu'on avoit élargis, se joignirent à dix autres, qui avoient, dans cette affaire, une part moins directe, mais plus pressante. Ils prirent ensemble la résolution d'ôter la vie à Monsieur de St. Cômes. Un vif ressentiment animoit les premiers. Des intérêts de cœur mettoient les autres en furie. Ils avoient des vûes ou des engagements de mariage: & les personnes qu'ils recherchoient, étoient parmi celles qui avoient été enfermées dans des Couvens. Ces vingt-deux jeunes-gens, qui n'étoient Camisards,

ni les uns, ni les autres, allèrent attendre Monsieur de St. Cômes sur un chemin, où ils savoient qu'il devoit passer. Il étoit avec sa femme, dans une chaise roulante. On l'arrête, & le chef de cette bande lui adressant la parole : *Reconnoissez-vous, lui dit-il, parmi nous, quelques-uns des Prisonniers que vous insultâtes aux portes de Nîmes ? Votre heure est venue : vous n'avez que le tems de faire votre prière. Hélas ! Mes Amis, s'écria St. Cômes, ne suis-je pas des vôtres ? Pouvois-je m'empêcher de faire les ordres du Roi ? Les ordres du Roi ?* reprit ce jeune homme enflammé de colère : *Ne t'en es-tu souvenu, traître, que pour oublier les Commandemens de ton Dieu ? Non, non, tu n'as point d'autre Dieu que le Roi : il faut te faire aujourd'hui changer de maître ; tu mourras.* Il l'arrache de sa chaise, & lui fait sauter la tête à coups de fabre.

Paroles
remar-
quables
de Bou-
fanquet
chef des
assassins.

On se représente assez le saisissement de Mad. de S. Cômes. Boufanquet, c'étoit le nom du chef, voyant ses domestiques effraîés, & tremblans : *Ne craignez rien, leur dit-il : Secourez votre Maîtresse ; Et quand elle fera mieux, vous lui direz, que la mort du tiran de sa conscience*

doit

doit la consoler de celle de son Mari (a). Les Assassins disparurent, & allèrent se jeter parmi les Camisards.

Lorsque ces meurtriers furent présentés à Rolland, & qu'il les eut écoutés, il leur parla à peu-près ainsi : Vous avez fait mourir un traître, que j'avois dessein de faire enlever, mort ou vif. Mais quoique vous soyez en quelque façon des nôtres, vous n'aviez nul droit de le faire mourir. Nos réglemens n'attribuent ce droit qu'au Général, ou au Conseil de Guerre. Qui que ce soit de nous, qui contrevienne à nos réglemens, en est immédiatement & sévèrement puni, selon la nature du cas. Le vôtre est celui de l'assassinat, & du meurtre, que nous punissons de mort. Cependant, comme vous ignoriez nos Loix, je vous accorde l'azile, & le service, que vous êtes venus chercher parmi nous : en vous avertissant néanmoins, que ce n'est plus par la fuite que vous devez éviter de tomber désormais au pouvoir de l'ennemi, mais par l'impudicité,

Les assassins vont trouver Rolland : ce qu'il leur dit.

(a) Ce ne furent pas les propres termes de Bousanquet, parce qu'il s'exprima en langage du Pais: mais c'en est le sens, & l'énergie, que j'ai plutôt affoiblie, qu'exagérée, par ma traduction.

pidité, & par la valeur; & que l'engagement & la sûreté d'un Camisard, c'est de vaincre, ou de mourir. Boufanquet, & quelques autres de ses complices,

Destinée de ces Assassins. profitèrent mal de ces leçons. Ils se laissèrent prendre quelque tems après, & furent roués vifs, comme ils l'avoient mérité. Retournons à Cavalier.

Cavalier fait contribuer les Catholiques de la plaine.

Ce jeune Chef, qui tenoit la plaine depuis plusieurs jours, y avoit mis sous contribution tous les anciens Catholiques. Il avoit taxé chacune de leurs maisons à lui fournir, sous peine d'exécution militaire, une certaine quantité d'armes, de mulets, & de chevaux. Il avoit distribué aux Officiers les meilleurs chevaux. Et ayant joint les autres à ceux de la Camargue, Rolland avoit mis sur pied une Cavalerie, qui n'étoit pas belle, mais qui fut toujours bonne, & inébranlable, dans les occasions.

La Cavalerie des Camisards mise sur pied.

Quoique l'Arsenal rustique, que les Camisards avoient formé, dans un des bois de leurs montagnes (a), fût abondamment fourni, Cavalier ne laissoit pas de faire remplir, dans la plaine,

Cavalier forme des Maga-

(a) Voyez la page 148.

ne, quelques maisons dont il étoit fins dans
 sûr, de fusils, de pistolets, d'épées, de la plai-
 sabres, & de bayonnettes. Ses Par- ne.
 tis avoient eu souvent des rencon-
 tres avec les Troupes du Roi: mais,
 jusques-là, sans interruption à ses en-
 treprises.

Cependant, Messieurs de Broglio, Mes-
 & de Julien, qui paroissoient méditer sieurs de
 toujours quelque coup décisif, avoient Broglio,
 songé sérieusement à arrêter ce qu'ils & de Ju-
 appelloient l'insolence de Cavalier. lien, en-
 On ne pouvoit souffrir, plus impatiem- trepren-
 ment qu'ils le faisoient, la hardiesse de nent
 ce nouveau Chef; & leur inaction stir Ca-
 apparente couvroit le dessein de l'en- valier.
 fermer, & de le réduire à périr par
 l'épée, ou par la rouë. Leurs Trou-
 pes s'étoient insensiblement saisies de
 tous les passages de la plaine aux mon-
 tagnes. Quoique Cavalier eût suivi
 tous leurs mouvemens par ses Espions,
 il les avoit pénétrés trop tard. Se
 voyant comme investi, sans pouvoir
 être soutenu par Rolland, ni se reti-
 rer en cas d'attaque, il ne pensa pas
 seulement à sortir d'embarras, mais à
 prendre les ennemis au même piège,
 où

où ils l'attendoient : & sa pensée ne fut pas vaine.

Cavalier, qui s'en aperçoit, forme le dessein de les battre.

Un corps des Troupes du Roi occupoit un passage, appelé, dans le pais, la Fontaine de Bijoux. Cavalier résolut de les mettre entre deux feux, & de leur passer sur le ventre. La difficulté d'instruire Rolland de son projet ne l'arrêta pas. Ses gens connoissoient des routes, qui n'étoient connues que des bêtes fauves. Ils passoient où d'autres se seroient précipités. Il trouva donc le moyen de faire rendre une Lettre à Rolland, par laquelle il lui marquoit de se rendre, avant le lever du Soleil, un jour qu'il lui marqua, au passage de Bijoux, à la tête de quatre cens hommes. *Les ennemis, ajoutoit-il, occupent ce passage, au nombre de six cens. Je les attaquerai le premier, avec mes deux cens hommes. Le reste appartenant à votre expérience, & à votre ardeur, je ne doute point de la victoire.*

Rolland, qu'il avertit de son des-

Rolland ne manqua pas de se trouver au rendez-vous, à la tête de cinq cens hommes. Mais, soit que Cavalier, qui s'étoit approché des en-

ne-

emis, à la faveur d'une nuit obscure, se
 nt trouvé & saisi l'occasion d'atta- trouve
 quer avec avantage; soit qu'il se fût au ren-
 laissé emporter à la présomption de dez-
 vaincre, que lui donnoit souvent l'es- marqué.
 prit d'enthousiasme auquel il étoit
 sujet; impatient de combattre, & a-
 vide, peut-être, de tout l'honneur de
 cette affaire, il donna sur l'ennemi,
 dès la petite pointe du jour, avec tant
 de vigueur, qu'il lui fit abandonner
 son poste, & le mit en confusion: de-
 sorte que Rolland, qui arriva précifé-
 ment au moment de la déroute, tom-
 bant brusquement, & de tous cotés, sur
 les fuyards, en fit un carnage horri- com-
 ble. La victoire fut complète. Les plette
 Troupes du Roi laissèrent près de qua- des Cas-
 tre cens hommes sur le champ de ba- misards,
 taille; & les Camisards n'en perdirent à la Fon-
 guère que quarante. taine de
 Bijoux.

Rolland admira plus le succès de Ce que
 cette action, qu'il n'en approuva la pense
 conduite. Mais c'est le droit, ou le Rolland
 propre de la victoire, de changer les de la
 fautes mêmes en exploits. Rolland ne condui-
 laissa pas de louer beaucoup Cavalier te de Ca-
 Leurs Troupes se joignirent, & mar- valier
 chèrent tambour battant. dans
 Plusieurs cette af-
 caif- faire.

caisses, qu'on avoit prises aux Troupes du Roi, servirent à ce Triomphe. Cependant, de nouvelles Troupes se font voir : la Garnison d'Anduze, sur l'avis que le passage de Bijoux avoit été attaqué, accourut au secours. Elles firent quelques mouvemens, qui sembloient rendre à renouveler le combat. Mais Rolland s'étant mis en bataille, comme pour dé-

fier ces Troupes fraîches, elles se contentèrent de faire mine de l'attendre, & ne tardèrent pas à se retirer. Le

Général des Camisards, que Cavalier suivit, ne fut pas plutôt de retour dans ses montagnes, qu'il fit tenir un grand Conseil de Guerre. Les principaux

Officiers eurent ordre de s'y rendre, de leurs différens postes. Rolland leur dit, *qu'il avoit des avis certains, que le renfort, que Monsieur de Julien avoit demandé, étoit en marche.* Il représenta la

nécessité de prendre des mesures assez promptes, pour prévenir leurs ennemis. Il fut résolu de se porter, & de se montrer, de tous côtés, sur la frontière du Vivarès, dans la plaine, dans tout le Bas-Languedoc, afin d'attirer par-tout les Troupes du Roi, & de

Nouvel-
les trou-
pes qui
vien-
nent au
secours
de celles
qui ont
été bat-
tues.

Ces
Troupes
fraîches
se reti-
rent.

Grand
Conseil
de Guer-
re.

Ce que
Rolland
y repré-
senta.

Les ré-
solu-
tions qui
y furent
prises.

les

les obliger par là d'abandonner le dessein, qu'elles sembloient avoir repris, d'investir les montagnes. Huit cens Camisards furent destinés à l'exécution de ce projet, sous les ordres de Cavalier; Rolland se réservant le reste, pour continuer d'agir dans les hautes Sévennes, couvrir ses magasins & ses retraites, & être à portée de veiller, & de pourvoir à tout.

Quoique Catinat ne fût pas encore bien guéri de sa blessure, & qu'il eût été le premier à reconnoître les qualités guerrières de Cavalier, il ne vit point, sans quelque peine, qu'il lui eût été préféré. Il s'en expliqua même dans le Conseil de Guerre. *Je ne puis*, dit-il, *désapprouver le choix du Chef, qui vient d'être nommé. Mais un point d'honneur, dont je ne suis point le maître, ne me permet pas de consentir à me mettre sous ses ordres, après qu'il a servi sous moi.* On lui représenta, que, comme il n'étoit pas encore rétabli, & que les affaires pressoient, on avoit cru devoir donner à Cavalier le commandement du corps entier; mais que, dès qu'il seroit mieux, on diviserait ce corps en deux, avec l'un desquels il

Cavalier est nommé par un Conseil de Guerre, pour commander en Chef, dans la plaine.

Catinat en est jaloux: ce qu'il dit à cette occasion.

Le tems péramment que prend à ce sujet le Conseil de Guerre.

il auroit son département du côté de Vivarès: ce qui fut réglé sur ce pied-là. Le département de Catinat devoit avoir environ quarante lieues; & celui de Cavalier, qui s'étendoit depuis le Saint Esprit jusqu'au-delà de Montpellier, & du côté de Pompi gnan, autour de cinquante.

Précautions de Cavalier, avant que de descendre dans la plaine. Cavalier se mit en marche. Quand il fut arrivé à l'extrémité des montagnes des Sévennes, il envoya reconnaître les passages. Les Troupes du Roi les avoient abandonnés. Pour éviter toutes embûches, il s'arrêta à deux lieues d'Anduze, dans le bois de St. Bénézet, d'où il fit partir quatre détachemens, avec ordre d'aller se faire voir, le même jour, & à peu près à la même heure, aux environs l'un, de St. Hippolite; l'autre, de Sommières; le troisième, de Nîmes; & le quatrième, d'Uzés. Et il marcha en

il se fait loger par billets, dans plusieurs villages. suite, tambour battant, & en plein jour, à Bouquairan, village voisin du bois; & il s'y fit loger par billets sur le même pied que les Troupes du Roi.

Après trois jours de rafraichissement & de repos, il alla faire la même

me chose à Brignon, autre village à une lieue de là. Il s'y fit loger par billets, comme à Bouqueiran. Mais il n'y fit pas un aussi long séjour. Les Troupes du Roi, qu'il avoit eu dessein de mettre en inquiétude, & en mouvement, de tous côtés, & qu'il prévit bien qu'il auroit bien-tôt sur les bras, le cherchèrent inutilement. Il se déroba de Brignon, la nuit même du jour qu'il y étoit entré. Et ne marchant plus que de nuit, & par bandes détachées, il gagna, sans péril, par différens détours, le rendez-vous général, qu'il avoit marqué aux bois de Luffan, éloignés de Brignon d'environ cinq lieues; & là, ses quatre détachemens le rejoignirent, peu de tems après que tout son monde se fut rassemblée.

On crut le Bas-Languedoc inondé de Camisards. Les Généraux du Roi avoient reçu, en même tems, de St. Hippolite, de Sommières, de Nîmes, d'Uzés, & d'Anduze, différens couriers; & selon les dépêches dont ces couriers étoient chargés, les Camisards avoient paru, à la même heure, & le même jour, à la vue de toutes ces vil-

Il ré-
pand la
terreur
dans
tout le
Bas-
Languedoc.

viles. Ces Généraux comprirent bien, qu'on avoit pris des détachemens pour des armées. Mais craignant que les Camisards n'eussent jetté toutes leurs forces dans le Bas - Languedoc, dans l'intention de le ravager, non-seulement ils firent marcher de tous côtés leurs Troupes, pour donner la chasse aux rebelles, mais ils firent revenir toutes celles qu'ils avoient du côté du Vivarès, où ils craignoient que les Camisards n'eussent dessein de pénétrer.

Les Cr- misards Ils donnèrent ainsi dans le piège, que Rol'and leur avoit tendu. Ce Général n'eut pas plutôt appris le retour de ces Troupes, qu'il en informa Cavalier, qui fit partir d'abord les quatre cens hommes destinés à servir sous Catinat. Les postes les plus importants, que les Troupes du Roi venoient d'abandonner sur la frontière du Vivarès, furent bien-tôt occupés. Et par là, les Camisards laissèrent entrevoir, plus clairement que jamais, tout ce qu'on a lieu de craindre d'une Guerre entreprise, & soutenue, par le désespoir.

Cavalier, qui n'avoit plus que quatre cens hommes, n'étoit plus en état de faire la Guerre que par ruse. Les Troupes du Roi étoient par-tout en quelque mouvement, & en grand nombre: il continua de leur donner le change, & se réduisit à les harceller. Il faisoit battre la campagne par divers détachemens, qui se montroient aux ennemis de divers côtés; qui harassoient leurs Partis, à force de les faire courir; qui tomboient sur leurs traîneurs, ou sur leurs bagages; & qui faisoient toujours quelque butin. Cette petite Guerre fut interrompue, par des actes de piété, fort différens dans leurs principes.

La Fête de Pâque approchoit. Les Camisards, quelque part qu'ils se trouvaient, ne passoient guère ces solennités, sans des Assemblées de Religion: le Cavalier en avoit indiqué une pour le Jour de Pâque, dans une métairie appelée *la Grange de Montéze*, à une lieue & demie d'Alais. Tout son monde s'y étoit rendu. L'Assemblée étoit nombreuse, par le concours des Réformés des environs. De leur côté, les Catholiques se firent un devoir, & un mérite

de piété, de célébrer leur Pâque, par un massacre d'hérétiques.

Les Catholiques forment le dessein de surprendre, & de massacrer l'Assemblée.

La Garnison d'Alais étoit de onze à douze cens hommes. Les Bourgeois bien armés se joignirent, en grand nombre, à une partie de la Garnison: leurs Gens d'Eglise leur avoient fait entendre, qu'ils ne pouvoient glorifier Dieu plus dignement en ce saint jour, qu'en égorgeant le plus grand nombre qu'ils pourroient de ces Hérétiques. Seize, ou dix-huit cens hommes, contre quatre cens au plus, alloient moins, en effet, à un combat, qu'à une tuerie. Ils partent, pleins de zèle, & de fureur: l'Assemblée est interrompue & troublée, par la nouvelle que l'on y reçoit de leur marche & de leur dessein.

Dispositions que fait Cavalier à la nouvelle de la marche des Catholiques.

Cavalier s'efforce de rétablir le calme. Il parle sur la circonstance, en termes chrétiens, courageux, & touchans. Il congédie les étrangers, qui eurent le tems de se retirer. Il se met quelques momens en prière avec ses Soldats, qui s'animèrent d'un feu guerrier, que la piété, & le péril, rendoient plus vif. Cavalier même tomba en extase: il avoit prophétisé, & promit la victoire.

Ref-

Resolu d'attendre l'ennemi de pied ferme, il posta ses gens derrière une vieille muraille, qui leur faisoit une espèce de retranchement, ou de parapet, lequel les couvroit au-dessus de la ceinture. Les Ennemis, qui étoient partis d'Alais d'assez bonne heure, avoient marché à petit bruit: ils s'étoient flattés d'égorger les sentinelles, & de surprendre l'Assemblée. Mais voyant les Camisards en si bonne posture, ils furent forcés de les attaquer dans les formes. A la première décharge de l'ennemi, les Camisards se baissèrent si à propos, qu'ils ne perdirent pas un homme. Puis, chantant de toutes leurs forces le Psaume 68 (a), ils sortent du Retranchement: ils se serrent,

L 2 &

(a) Ce Psaume commence ainsi:

*Que Dieu se montre seulement,
Et l'on verra dans le moment
Abandonner la place:
Le camp des ennemis épars,
Epouvanté de toutes parts,
Fuira devant sa face, &c.*

C'étoit le Psaume que les Camisards chantoient toujours, en tombant sur l'ennemi. Je me souviens d'un trait fort plaisant, à cette occasion. Un Officier François,

Bataille & s'avancent : ils font leur décharge
du jour presque à bout portant ; & , la bayon-
de Pâ- nette au bout du fusil , ils fondent
que , & nette au bout du fusil , ils fondent
défaite en désespérés , & en chantant tou-
des jours , sur l'ennemi , qui n'a pas le tems
Troupes de se reconnoître , & qui fait de tou-
du Roi. tes parts. Les Camifards s'acharnent

Les Ca- à le poursuivre , & le mènent battant
misards jusqu'aux portes d'Alais. Les fuyards
les se jettent , & s'enferment dans la ville.
poursui- Toutes les cloches se font entendre ,
vent jus- ainsi que le canon de la Citadelle ,
qu'aux pour éloigner , apparemment , les Ca-
portes misards. Cavalier ne laissa pas de se
d'Alaix , reposter , le reste du jour , dans les faux-
& leur bourgs de la ville , & d'y faire ra-
repro- fraichir ses gens. Mais ce qu'il y eut de
chent de les singulier , c'est que les Camifards de-
avoir attaqué vinrent , à cette occasion , presque tous ,
un Jour Prédicateurs. Les corps de garde ,
de Pâ- que Cavalier avoit posés aux portes
que. de la ville , & en d'autres postes ,
crioient de toutes leurs forces aux Ha-

bitans :

çois , qui avoit servi contre les Camifards ,
me disoit un jour , en me parlant de cette
Guerre : *Quand ces Diables-là se mettoient*
à chanter leur B. de Chanson , Que Dieu
se montre , nous ne pouvions plus être les
Maîtres de nos Gens : ils fuyoient comme
que les Diables avoient été à leurs trousses.

bitans : Etoit-ce ainsi que vous deviez célébrer le Jour de Pâque ? Vous voyez ce que l'on gagne à si mal servir Dieu. Les Camisards venoient les uns après les autres, prêcher sur le même ton. Chacun d'eux lançoit son trait de morale, tiré de quelque circonstance, ou de la Fête, ou du combat. Cavalier enfin retourna, vers le soir, sur le champ de bataille, où les ennemis avoient laissé plus de deux cens morts. Les Camisards, ou tués, ou blessés, dans cette action, & qui étoient en petit nombre, avoient été, les premiers enterrés, & les autres soignés, par la garde que Cavalier avoit laissée à la métairie. Tout le Corps s'y reposa jusqu'à la nuit du lendemain, que Cavalier en partit, pour aller à la rencontre d'un renfort de deux cens hommes, qu'il savoit que Rolland devoit lui envoyer, & qui le joignit en effet.

Cavalier est renforcé par deux cens hommes.

Les troupes du Roi firent, dans ce tems-là, divers mouvemens, qui persuadèrent à Cavalier, que leur dessein étoit encore de l'envelopper. En tout cas, il trompa leur dessein, & toutes leurs mesures, par tant de marches, & de contremarches, qu'on le croyoit d'un

côté, lorsqu'il étoit de l'autre; qu'il alla se poster dans les bois de Desfort, entre Anduze & St. Hipolite, pour se remettre à la petite Guerre; & qu'il eut bientôt-là l'occasion d'un coup-de-main qui en valloit la peine.

Il se re-
met à la
petite
Guerre.

Il forme
le des-
sein
d'enle-
ver un
Convoi
confidé-
rable.

Le Gouverneur d'Anduze, assuré, par de faux avis, que Cavalier étoit du côté d'Uzés, avoit fait partir pour St. Hipolite, sous une escorte de deux cens hommes, plusieurs chariots chargés de Munitions de Guerre. L'occasion étoit trop belle, & Cavalier trop habile, pour la manquer. Il avoit été informé de la destination, & du départ de ce convoi. Il détacha trois cens hommes, sous les ordres de Clari, & de Ravanel, deux des Officiers qui commandoient sous lui. Il les fit partir de nuit, afin qu'ils pussent se faire des passages, sans être apperçûs. Ils avoient ordre de partager leur détachement, & de se poster de manière, & à telle distance l'un de l'autre, qu'ils pussent attaquer, en même tems, le convoi & l'escorte, en tête, & en queue. Cela fut exécuté avec tant de succès, que l'escorte fut taillée en pièces, & le Convoi conduit dans

Ses me-
sures, &
ses or-
dres,
pour
l'exécu-
tion de
son des-
sein.
Le Con-
voi en-

les.

les bois de Desforts. Ce convoi con-
 sistoit en plusieurs caisses remplies de
 fusils, & de balles; en un assez grand
 nombre de barils de poudre; & en
 quantité d'habits, de chapeaux, de
 bas, & de souliers, pour le Régiment
 de Cordes. Cavalier en fit habiller ses
 gens; & il envoya le reste, sur les mê-
 mes chariots, au magasin général des
 Camisards.

Quoique Rolland, & les autres
 Chefs qui commandoient sous lui dans
 les montagnes, n'y fissent point d'ex-
 péditions éclatantes, c'étoit-là néan-
 moins, qu'étoit l'ame, & que couvoit
 le feu caché de cette Guerre encore
 naissante. Rolland tenoit de-là les
 Troupes du Roi, & tous les Catholi-
 ques, en crainte, & en défiance. Il étoit
 comme le maître de l'étendue du Pays,
 que j'ai dit qu'il occupoit (a). Il y
 faisoit exercer publiquement la Reli-
 gion Réformée. Outre qu'il avoit,
 comme je l'ai dit, dans des cavernes
 bien situées & bien gardées, un Hôpi-
 tal, un Arsenal, & plusieurs Magasins
 pour les munitions de guerre & de bou-
 che: il y tenoit de plus des Moulins à

levé, &
 l'escorte
 taillée
 en piè-
 ces.

Rolland
 conduit
 tout des
 monta-
 gnes, &
 est l'ame
 de tout.

Il étoit
 comme
 le maî-
 tre des
 hautes
 Séven-
 nes.

L. 4. pou-

(a) Voyez la page 185.

poudre, des fours, des armuriers, d'autres artisans nécessaires, & généralement tout ce qu'il falloit, pour soutenir long-tems la Guerre. C'étoit, principalement, dans les Conseils de Guerre que Rolland tenoit souvent, que les projets se formoient, & que les mesures étoient prises. C'étoit de son camp, que tous les ordres émanoient: & tandis que Cavalier occupoit les Troupes du Roi, ou, pour parler plus juste, les amusoit & les jouoit dans la plaine, Rolland, dans les Hautes-Sévennes, préparoit à la Cour des inquiétudes & des embarras, dont elle ne se tira, que par les voyes d'une clémence, qui peut-être n'a point d'exemple dans l'Histoire.

La Guerre des Sévennes prend une forme solide & dangereuse pour l'Etat.

Je pourrois ajoûter, que la peinture que je viens de faire, & qui est vraie à tous égards, suppose une suite de vûes, & de desseins: & qu'il s'en faut bien que cette Guerre n'ait été autre chose, comme quelques-uns l'ont avancé (a), qu'un feu de paille éteint pres-

(a) Voici ce que le Sieur Gayot de Pitaval a dit de cette Guerre (*Causes Célèbres Tom. XIV. P. 132. Edit de Holl.*) Le

presque auffi-tôt qu'allumé; ou, comme quelques autres l'ont voulu dire, qu'un brigandage horrible, qu'un fanatisme aveugle & furieux (b). Ce qu'on a vû jusqu'ici dit assez ce qu'on en doit croire. Ce qu'on verra dans la suite le fera voir encore mieux.

Monsieur de Bâville avoit souvent proposé un moyen, qu'il croyoit sûr, pour finir cette Guerre. C'étoit de ne s'amuser plus à combattre les Rebel-
 L 5

Desseins
de ri-
gueur
propo-
sés par
M. de
Bâville.

Cardinal de Richelieu, dit-il, entra le 20. d'Août 1629. dans Montauban, d'où il retourna à Fontainebleau se disposer au Voyage d'Italie. Ainsi finit la troisième Guerre de Religion, & la dernière qu'on ait vûe en France. Car on ne doit pas mettre au nombre des Guerres de Religion, les Troubles des Sévignes, sous le Règne de Louis XIV., qu'y excitèrent les Huguenots. Car ils n'avoient ni Places, ni Général. Ce ne fut qu'une désolation de la campagne; & le feu, après quelques petits progrès, fut aussi-tôt éteint qu'allumé. C'est un fait néanmoins, que cette Guerre dura quatre ans, & qu'elle occupa jusqu'à vingt mille hommes, & plus, de Troupes réglées, & commandées par deux Maréchaux de France successivement. Ne faut-il pas avouer, que le Public est pris pour une grande dupe, par la plupart des Historiens?

(b) Pour se convaincre de cette imputation, il ne faut que jeter les yeux sur l'Histoire du Fanatisme par Bruges.

& rejet-
tés par
M. de
Julien.

L'opi-
nion de
Mr. de
Bâville
semble
néan-
moins
préva-
loir.

les, mais de brûler à la fois, de tous côtés, les villages, & toutes les maisons, qui leur étoient favorables : l'incendie eût été vaste, & terrible. Mais cette proposition avoit toujours été rejetée par Monsieur de Julien, qui n'étoit pas pour ces violences, & qui dit nettement, que le remède lui paroissoit plus dangereux qu'un mal, que le desespoir avoit peut-être fait naître, & pourroit rendre incurable.

Cependant, soit que Monsieur de Julien, lassé lui-même de voir les Troupes du Roi harcellées & battues par-tout, fût revenu en partie à l'expédient que Monsieur de Bâville proposoit, & que le Comte de Broglie ne desapprouvoit pas; soit que l'on craignît que les Camisards, à la faveur de quelque intelligence dans les places du Bas-Languedoc, autour desquelles ils voltigeoient continuellement, n'en surprissent quelqu'une, & qu'on eût dessein de les attirer & de les occuper ailleurs; soit, enfin, que les intrigues de Cour dont j'ai parlé (a) entraissent dans des mesures qui paroissent toujours mal prises : on fit tout d'un coup

(a) Voyez la page 192. & suiv.

coup marcher cinq à six mille hommes du côté des montagnes.

Les avis, que Rolland en avoit reçûs, portoient, que ces Troupes étoient destinées à brûler & à massacrer plusieurs villages qui lui étoient affectionnés. Il étoit en état d'user de telles représailles, qui auroient entraîné la désolation & la ruine totale de la Province. Mais ce parti n'étoit point conforme à ses vûes. Il vouloit la liberté, & non la ruine, de son Pais.

Il résolut donc, & il entreprit, d'arrêter ces Troupes. Les corps, que Valmal & Castanet, commandoient, l'un dans les Boutières, & l'autre dans l'Auserre, eurent ordre de le joindre. Il écrivit à Cavalier de se rendre auprès de lui, avec trois cens hommes, en lui marquant les dispositions qu'il devoit faire du reste de sa Troupe. Catinat, qui étoit du côté du Vivarès, amena aussi son détachement. Ce fut la première fois, que toutes les forces des Camisards se trouvèrent rassemblées; & ce fut aussi la dernière.

Après un Conseil de Guerre, où Rolland eût bientôt fait approuver ses idées, qui étoient, non d'attaquer en

Les fix
mille
hom-
mes des
Troupes
du Roi
ont un
contre-
ordre.

bataille rangée, mais de canarder l'en-
nemi, fans en être vû; il dressa, en
deçà des passages qu'il fit occuper,
des embuscades de toutes parts: & tout
cela s'étoit fait avec tant de célérité
& de bonheur, que les Troupes du
Roi, qui marchaient avec précaution,
se voyant prévenues par les passages
occupés, s'arrêtèrent fans rien entre-
prendre; & que non seulement leur
dessein, quel qu'il pût être, avorta;
mais qu'elles eurent même un contre-
ordre de se replier en diligence du
côté de Montpellier.

On crai-
gnoit
pour
Mont-
pellier.

On avoit craint pour cette Place.
La préoccupation étoit si grande,
qu'on s'étoit imaginé, que quelques
Camifards, qu'on avoit vûs de ce côté-
là, avoient dessein de la surprendre.

Strata-
gème de
Rol-
land.

Il est vrai, qu'ils avoient paru dans ses
environs, en plusieurs Troupes; qu'ils
ne s'étoient montrés qu'à l'entrée de
la nuit; & qu'ils s'étoient fait avan-
cer par les bruits que leurs émissaires
avoient répandus, que Rolland, &
Cavalier, avoient joint toutes leurs for-
ces, pour se jeter dans cette ville, à
la faveur d'une conjuration, qu'ils y
avoient pratiquée parmi les Réformés,

les-

lesquels, effectivement, y étoient en grand nombre, & dont on connoissoit les dispositions pour les Camisards. Mais tout cela n'étoit qu'un stratagème de Rolland, que Cavalier, conformément à ses instructions, avoit fait exécuter par Clari, & par Ravanel, auxquels il avoit laissé environ trois cens hommes, lorsqu'il partit des bois de Desforts, pour aller joindre Rolland dans les montagnes. Et quoiqu'il ne paroisse pas d'abord que ce stratagème pût être par lui-même d'une aussi grande ressource qu'il le fut en effet, si néanmoins on considère que les Réformés faisoient le plus grand nombre des Habitans de la Province; qu'on y étoit dans le préjugé que les Camisards étoient forts de douze à quinze mille hommes; qu'il étoit vrai, & qu'on ne l'ignoroit pas, qu'ils pouvoient en mettre sur pied trente à quarante mille, quand ils l'auroient voulu; & que presque tout le Pays étant pour eux, & l'épouvante générale parmi les Catholiques, rien n'étoit plus facile que de donner créance à de pareils bruits; on n'en fera plus surpris; & on conviendra même, que

Ce stratagème, qui paroissoit peu de chose, étoit important par les circonstances.

que les Généraux du Roi n'auroient pu, sans imprudence, négliger ces bruits, quelques faux qu'ils pussent être. Leur vigilance étoit louable, & les Camifards s'en trouvèrent mal quelquefois.

Atten-
tion des
Alliés
sur les
Séven-
nes.

Les ennemis de la France avoient les yeux sur les Sévennes. Ils sentoient d'avance les avantages qu'ils retireroient de cette Guerre; & la Cour prévit bien toute la part qu'ils y pourroient prendre. Mais comme leurs mesures, & leurs mouvemens à cet égard, marchaient encore dans les ténèbres; & qu'ils se bernoient, en apparence, à pousser la France au dehors, à la faveur de la diversion que ces troubles du dedans commençoient de faire à ses armes; je me contenterai de dire ici, que cette ressource, qui étoit grande, se joignant à toutes celles qui s'étoient enchaînées pour soutenir, & pour faire triompher la cause des Camifards, achevoit de donner à leurs progrès & à leur courage, qu'elle augmentoit & qu'elle assûroit de plus en plus, un air de miracle: l'apui, que Rolland se promettoit des Alliés, & qu'il en attendoit, réglant sa conduite,

duite, dirigeant ses projets, & lui en pré-
 sageant des suites, & des succès; apui, sur lequel je puis affûrer mes Lec-
 teurs qu'il comptoit beaucoup plus que sur les oracles les plus flatteurs de ses Prophetes.

Ce que Rolland pensoit des oracles flatteurs de ses Prophetes.

Ce n'est pas qu'il ne continuât de les consulter; & je ne dois pas dissimuler, qu'ils avoient leur part des conseils & des combats, non pour délibérer sur une affaire importante, ou sur la manière d'attaquer, ou d'arrêter l'ennemi: ces opérations, selon Rolland, n'étoient que du ressort de la prudence humaine. Tout ce qu'il accordoit à l'enthousiasme de ses gens étoit d'annoncer une réus-
 site, ou une victoire; & d'entretenir, par-là, la confiance & l'ardeur, avec lesquelles ils se portoit dans toutes ses entreprises.

Ce qu'il accordoit à l'enthousiasme de ses gens.

Mes Lecteurs me dispenseront de leur décrire désormais des rencontres peu décisives entre les deux Partis. Je ne laisserai pas de les toucher en passant. Mais je supprimerai tout ce qu'il importe peu d'ignorer, ou de savoir. On trouve assez de ces détails peu intéressans, dans les relations de ces tems-là, dans les Gazettes, & dans

dans les Mercures. Je m'attacherai, sur toutes choses, aux grands événemens: je veux dire, à ceux qui se rapportent le plus, soit au vrai essentiel, & peu connu de cette Histoire, soit aux échecs que la France reçut, de l'opiniâtreté, & des contre-coups, de cette Guerre.

La ruse de Rolland, pour éloigner les Troupes du Roi des montagnes, ne leur fut pas moins avantageuse qu'aux Camifards.

Si la ruse de Rolland, pour éloigner des montagnes les six mille hommes qui s'en approchoient, lui avoit réussi; & si son attention à éviter une action générale, qui, étant toujours douteuse, convenoit mal à ses desseins, lui fit tenir pour un avantage, d'avoir éludé celle où la nécessité l'auroit réduit: d'un autre côté, ces six mille hommes avoient peut-être échappé à un péril certain. Outre les embuches qu'il leur avoit dressées, il avoit fait mettre sous les armes un nombre considérable des Réformés du Pays. Il y a quelque apparence, que ces six mille hommes eussent été mal-menés. Cependant, comme ceux-ci pouvoient être facilement secourus, & que les Camifards, dont les différens corps s'étoient réunis, auroient pû, à la fin, être accablés; Rolland se fut bon gré d'avoir

con-

conjuré l'orage, & songea dès-lors à donner aux Troupes du Roi des mouvemens d'une autre sorte, & à leurs Généraux de nouveaux soins.

Tout avoit repris sa première forme dans les montagnes. Rolland continua de les occuper, & d'y dominer. Valmal & Castanet étoient retournés, l'un dans l'Auvergne, & l'autre dans le Vélai, frontière des Boutières. Mais Cavalier & Catinat avoient marché du côté du Vivarès, où les Réformés remuoient déjà. Les Troupes du Roi accoururent, pour s'opposer à l'invasion, qu'on se douta bien que les Camisards y vouloient faire : & nonobstant la diligence que faisoient ces Troupes, ils s'y feroient jettés inmanquablement, sans un de ces contretems, qu'il n'est pas possible de prévoir.

Les Camisards étoient si prévenus de confiance & d'estime pour Cavalier, qu'ils refusèrent de suivre Catinat, qui devoit exécuter l'entreprise, tandis que Cavalier occuperoit les Troupes destinées à la traverser. Cavalier eut beau exhorter les mutins ; tout ce qu'il put leur dire ne tira d'eux que des cris redoublés de Vi-

Il donne
aux
Troupes
du Roi
de nou-
veaux
mouve-
mens,
& à
leurs
Géné-
raux de
nou-
veaux
soins.

Entre-
prise sur
le Viva-
rès, par
Cavalier
& Cati-
nat, qui
s'étoient
jointes.

Les
Troupes
du Roi
accou-
rent
pour s'y
opposer.

Les Ca-
misards
refusent
de sui-
vre Ca-
tinat.

de Cavalier : nous le suivrons par-tout.

**Cavalier
& Cati-
nat se
concer-
tent
pour re-
médier
à cette
mutine-
rie.**

C'étoit perdre le tems , & trop risquer , que de s'opiniâtrer à vaincre leur résistance : les Troupes du Roi avançaient toujours. Cavalier & Catinat marchèrent de concert , & s'avancèrent à Navasselle , gros village sur la frontière du Vivarès : afin d'aviser , sans péril , aux mesures qu'ils avoient à prendre. Ils allèrent se poster dans des bois , qui sont fort épais auprès de ce village.

**Conseil
de Guerre
tenu
à ce su-
jet.**

On tint là un Conseil de Guerre. Cavalier proposa de céder à Catinat le commandement dans le Bas-Languedoc : ajoutant , qu'il trouveroit encore le tems & le moien de pénétrer dans le Vivarès. Mais le Conseil de Guerre représenta ; qu'il étoit à craindre , qu'on ne trouvât , pour le Bas-Languedoc , la même difficulté que le Vivarès avoit fait naître ; & que , d'ailleurs , Cavalier étoit nécessaire dans le Bas-Languedoc , pour plusieurs raisons qui furent alléguées , & dont la confiance en Cavalier étoit la principale. Catinat , piqué , comme on le peut croire , triompha de sa jalousie ,

**Catinat
triom-
phe de
sa ja-**

fie, pour le bien commun. Il fut du
 sentiment de ne point aigrir le soldat,
 de le ménager au contraire, & de
 voir du Général, comment il falloit
 s'y prendre. Tout se rangea à son avis.
 On conclut, par résoudre d'informer
 incessamment Rolland de ce qui s'é-
 toit passé, pour s'en remettre à sa déci-
 sion; & en attendant, on prit le parti
 d'attirer d'un autre côté les mouve-
 mens des Troupes du Roi.

Les Camisards quittèrent les bois
 de Navasselle, marchèrent à dix lieues
 de-là, du côté d'Usès; & Cavalier fit
 faire aux Troupes, qui le cherchoient,
 & qui s'étoient rabattues à le poursui-
 vre, tant de tours & de détours,
 qu'elles se rebutèrent; & allèrent se
 reposer aux environs d'Alais, où el-
 les s'assemblèrent de toutes parts.
 Cavalier, qui apprit qu'elles devoient
 retourner du côté du Vivarès, &
 qui se hâta de les prévenir, reçut
 dans sa marche la Réponse de Rolland.
 Elle portoit, que *l'expédition du Viva-*
rès devant l'emporter sur toute autre, il
fallait que Cavalier & Catinat y mar-
chassent ensemble avec tout leur monde;
qu'on y avoit déjà pris les armes; qu'on
n'at-

loufie,
 & pro-
 pose
 d'envo-
 yer con-
 sulter
 Rolland.

Cavalier
 se tient
 toujours
 à portée
 du Viva-
 rès.

Il reçoit
 la Ré-
 ponse
 de Rol-
 land.

Quelle
étoit
cette
réponse.

*n'attendoit que leur jonction, pour une ré-
volte générale, que quand ils seroient dans
le Vivarès, & que toutes choses y au-
roient été réglées sur le plan qu'il avoit
donné à Catinat, celui-ci y commanderoit
en Chef; qu'on lui laisseroit le plus de Ca-
misards qu'il seroit possible d'y retenir;
que Cavalier ramèneroit le reste, & re-
passeroit dans le Bas-Languedoc.*

Cavalier
& Cati-
nat mar-
chent
ensem-
ble au
Vivarès.

Les Camisards satisfaits, & Catinat
content lui-même, marchèrent avec ar-
deur sous les ordres de Cavalier. Il
alla droit au village de Vagnas, qui
touche le Vivarès; & il s'empara du
village, pour y faire reposer ses gens,
que des marches forcées nuit & jour
avoient mis sur les dents. Ce fut là
qu'on lui fit courir des périls, dont il
semble qu'il n'y eût que lui au monde
qui fut capable de se tirer: ce qui
donna lieu à Monsieur de Julien de di-
re avec dépit, que *Qui pourroit abattre
la tête de Cavalier seroit tomber d'un
seul coup le Corps des Camisards.* Espé-
ce d'oracle, qui s'est dans la suite
accompli en quelque sorte: le plus sûr en
en effet, & peut-être le seul moien, qu'on
ait trouvé d'arrêter les progrès dange-
reux de cette Guerre, ayant été de ga-
gner

gnier ce Chef, à quelque prix que ce fût.

Si l'affaire de Vagnas fut la première où Cavalier lâcha le pied, elle fut celle en même tems, où il fit voir, pour la première fois, cet esprit de ressource, dont il étoit capable dans les dangers les plus éminens.

Il s'étoit laissé tromper par des inconnus, qui jouèrent si bien leur rôle, qu'il n'eut pas même la pensée de s'en défier. Ils s'étoient donnés pour des Députés du Vivarès, qui avoient été envoyés au devant du secours qu'on y attendoit avec impatience, & qui étoient chargés de le conduire, par des routes sûres, au lieu marqué du rendez-vous. Ils paroissoient instruits de tout. Ils nommoient les Chefs de la révolte. Ils faisoient des détails : ils disoient des circonstances, dont quelques-unes étoient connues de Cavalier; & tout ce qu'ils lui disoient lui parut si vraisemblable, qu'ils surprirent sa prudence & sa confiance même : il vouloit qu'ils fussent présens dans les Conseils de Guerre. C'étoient trois Espions de Messieurs de Broglie & de Julien, qui avoient fû, par ce moien, toutes
les

Cavalier
est trom-
pé par
des Espi-
ons, qui
se don-
nent
pour des
Députés
des Vi-
varès.

les mesures de Cavalier : & pour comble d'imprudence , ou de malheur , il avoit dépêché, vers ses Frères du Vivarès , l'un de ces prétendus Députés , pour leur donner avis de sa marche.

Mon-
sieur de
Julien
marche
secréte-
ment
pour at-
taquer
Cava-
lier.

Cavalier s'étoit ainsi trahi lui-même. Les Troupes du Roi étoient toujours assemblées du côté d'Alais. Il en étoit sûr par ses coureurs , qui alloient & venoient sans cesse. Mais Monsieur de Julien , qui avoit reçu par son Espion les dépêches de Cavalier , & qui sur les avis antérieurs qu'il avoit eus , avoit fait défilier par des routes perdues , & en plusieurs petits corps de Cavalerie & d'Infanterie , trois mille hommes du côté de Vagnas , se mit à leur tête en personne , avec Monsieur de la Lande , Gouverneur d'Alais , & Brigadier d'Armée ; & marcha droit à Cavalier , qu'il avoit envoyé attirer au Combat par Monsieur de Vagnas , avec une Compagnie franche , & un gros de milice : dans le dessein de survenir à l'improviste , & d'accabler les Camisards.

Combat
de Va-
gnas.

Cavalier n'eut pas plutôt appris , qu'on voyoit paroître une troupe qui s'avançoit sur Vagnas , qu'il en sortit ,

pour

pour aller à sa rencontre. Il la joignit
& l'attaqua si brusquement, qu'il la
mit en fuite à la première décharge,
& la poursuivit si ardemment, & de si
près, jusqu'à la rivière d'Ardèche, à
près d'une lieue de-là, que la peur &
les coups en avoient rempli la rivière,
avant que Monsieur de Julien eût
eu le tems d'arriver, ni de paroître.

Il y eut, dans cette action, près de
deux cents hommes de tués ou de noyés,
tant Miliciens, que soldats de la Com-
pagnie franche de Monsieur de Va-
gnas, qui y fut tué lui-même : les
Camisards n'y perdirent pas un hom-
me ; ils n'eurent que quatre blessés.
Mais le hazard leur fit faire deux Pri-
sonniers, qui donnèrent à Cavalier une
espèce de comédie.

En retournant à Vagnas, quelques
Camisards apperçurent un homme
accroupi dans le creux d'un arbre :
c'étoit un Officier des Troupes qu'ils
venoient de battre. Ils en découvri-
rent un autre, caché dans un buisson,
à quelques pas de-là. Ils les mené-
rent l'un & l'autre à Cavalier, qui, les
recevant avec civilité : *Comment, Mes-*
sieurs, leur dit-il, Monsieur de Vagnas
a-

Défaite
des
Troupes
du Roi.

Deux
Officiers
de Milice
faits pri-
sonniers
à l'affaire
de Va-
gnas,
traitent
Cavalier
de Mon-
seigneur,
ce qu'il
leur dit,
& le trai-
tement
qu'il leur
fait.

a-t-il eu l'imprudence de venir m'attaquer avec si peu de monde ? étoit-ce par mépris pour moi ? Certes, Monseigneur, répondit l'un de ces Officiers, il s'en faut bien qu'on vous méprise. Mais je vous dirai la vérité, en homme d'honneur : Monsieur de Vagnas s'est trop pressé ; nous n'avions ordre de vous attaquer, que quand Monsieur de Julien seroit à notre vûe.

Que voulez-vous dire par Mr. de Julien ? interrompit Cavalier, Oui, Monseigneur, reprit l'Officier, vous devez être sur vos gardes : Messieurs de Julien & de la Lande ne peuvent pas être loin de vous, avec des forces fort supérieures aux vôtres.

Sur le champ, Cavalier sans répondre, ni s'émouvoir, envoya à la découverte, & donna encore d'autres ordres. Puis regardant avec humanité ces deux Officiers, qui ne paroissent pas fort tranquilles: *Monsieur de Vagnas, dit-il froidement, ne se seroit peut-être pas si pressé, si je ne m'étois donné la peine de lui épargner la moitié du chemin. Mais, Messieurs, pourquoi m'appellez-vous, Monseigneur ? Je m'appelle Cavalier. Du reste, vous êtes libres,*

Et vous pouvez, dès ce moment, aller faire mes civilités à Monsieur de Julien.

Ils partirent, aussi contents que surpris, sans répliquer, que par des remerciemens pleins d'admiration & d'éloges. Ces Officiers n'étoient apparemment que des Subalternes de Milice, qui n'avoient vû que leur Province. L'un étoit Enseigne, & l'autre Lieutenant. Mais Cavalier eut bientôt des affaires plus sérieuses. Il apprit, dans le moment, que Monsieur de Julien n'étoit plus qu'à un quart de lieue de lui. Il tint Conseil de Guerre. On opina pour la retraite, qui fut jugée difficile & périlleuse. Il fut résolu d'attendre l'ennemi.

Cavalier se posta à la descente d'un bois. Les Troupes du Roi paroissent déjà sur la hauteur, s'avancant en bon ordre & bien serrées, l'Infanterie la première; la Cavalerie la suivoit de près, pour la soutenir. L'élévation du terrain mettoit ces Troupes à découvert : les Camisards les voient venir, sans en être vus. Dès qu'elles furent à la portée du fusil, ils leur firent une si rude décharge, qu'ils les arrêterent, & leur tuèrent

Nouvel-
le action
près de
Vagnas.
Les Ca-
misards
sont mis
en fuite.

Mon-
sieur de
Julien
écarte
Cavalier
& fait
échouer
l'entre-
prise sur
le Viva-
rès.

beauconp de monde. Cependant , s'é-
tant bientôt remises , elles chargèrent ,
à leur tour , avec tant d'ardeur & de
courage , qu'elles firent plier les Ca-
misards ; & que , fondant sur eux , tête
baissée , & comme un torrent , Cava-
lier , qui vit bien qu'il alloit être acca-
blé par le nombre , cria, *saue qui peut*.
La fuite fut si prompte , & en même
tems si régulière , que les Camisards
échappèrent à l'ennemi , n'ayant per-
du que trente hommes ; au lieu que
Mr. de Julien en eut près de cent
tués , ou blessés , dans cette action.
Mais sa victoire fut considérable , en
ce qu'elle fit échouer l'expédition du
Vivarès , dont il fit saisir & si bien
garder tous les passages , qu'encore que
Cavalier ne renonçât pas à s'y faire
jour , & qu'il en eût fait plus d'une
tentative , il fut forcé d'y renoncer ,
& de faire enfin sa retraite , parmi
de nouveaux périls ; non sans en
faire courir à Monsieur de Julien ,
ayant battu à plates coutures une par-
tie de son Régiment , & fait charger
son arrière garde. Ces suites eurent
des circonstances , qui méritent d'être
détaillées & éclaircies.

Mon-

Monsieur de Bâville, qui n'a voit cessé de représenter à la Cour l'impossibilité de réduire les Camisards, sans de nouvelles Troupes, avoit été secondé par Messieurs de Broglio & de Julien. Ils avoient depuis peu insisté, de concert, sur les suites terribles que cette révolte pouvoit avoir, si elle se répandoit dans le Vivarès, & dans les pais voisins, comme ils assuroient qu'il y avoit tout lieu de le craindre, sur les avis qu'ils en avoient tous les jours.

Messieurs de Bâville, de Broglio, & de Julien, représentent de concert à la Cour la nécessité d'envoyer de nouvelles Troupes en Languedoc.

Il sembloit que la Cour eût enfin ouvert les yeux sur le danger. Elle avoit envoyé en Languedoc plus de Troupes encore qu'on ne lui en demandoit, & le Maréchal de Montrevel, qu'elle avoit choisi pour les commander, étoit arrivé depuis quelque tems dans la Province (a). Il étoit à Uzès, dans le tems que Cavalier avoit été battu par Monsieur de Julien, qui continuoit de s'opposer à son irruption dans le Vivarès; & Cavalier venoit d'intercepter deux Lettres de celui-ci, l'une au Maréchal, & l'autre à Monsieur de Montrevel, pour commander en Languedoc.

(a) Le Maréchal de Montrevel étoit arrivé vers la fin de Février 1703.

sieur de la Lande , qu'il pressoit de le rejoindre avec un renfort de troupes.

Lettre
de Mr.
de Julien
au Maré-
chal de
Montre-
vel, in-
tercep-
tée par
Cava-
lier.

La Lettre au Maréchal étoit con-
çûe dans ces termes: *Monsieur, j'ai em-
pêché Cavalier de se jeter dans le Vivarès,
où il n'avoit plus que quelques pas à faire.
Quoiqu'il fasse encore plusieurs mouve-
mens pour revenir à son dessein, je
compte que je l'arrêterai. Mais je ne se-
rai point content, que je ne l'aye mort ou
vif. Il est actuellement à la montagne
de Bouquet, avec sept à huit cens hom-
mes. Comme j'ai garni de troupes toute
la rivière d'Ardèche, pour lui disputer
le passage, & qu'il ne me reste que mon
Régiment pour l'observer, j'attens avec
impatience, que Monsieur de la Lande
m'amène d'Alais de nouvelles troupes, &
qu'il vous plaise d'en envoyer aussi d'Uzés.
L'occasion ne peut être plus favorable.
Ce seroit dommage, que les Rebelles en-
fussent quittes pour se retirer: &c. &c.*

Cavalier
dresse u-
ne em-
buscade
à Mr. de
Julien, &
le man-
que.

Il ne tint pas à Cavalier de profi-
ter de cette découverte, pour sur-
prendre lui-même Monsieur de Ju-
lien. Ayant sçu qu'il s'avançoit du côté
d'un Moulin qui est dans la monta-
gne, il l'attendit au passage: mais il
manqua son coup. Monsieur de Ju-
lien prit d'un autre côté, descendit

à Navasselle, qui est au pied de la montagne, & s'enferma dans l'Eglise, où il se retrancha. Et soit qu'informé de l'enlèvement de ses Lettres, il eût écrit de nouveau, ou que Monsieur le Maréchal, ayant appris d'ailleurs ce qui se passoit, eût agi de son propre mouvement: dans le tems que Cavalier ne songeoit plus qu'à se retirer, ses Espions l'avertirent, que les Troupes du Roi s'avançoient de toutes parts. C'étoit sur le soir: il se disposa pendant la nuit à la retraite.

Mais il fit deux détachemens, l'un Retraite de cinquante Cavaliers, qui allèrent à de Cavalier petit bruit, & à la faveur des ténèbres, se mettre en embuscade, au delà de Navasselle. L'autre détachement, qui étoit de cent hommes de pied, devoit attaquer Monsieur de Julien à la pointe du jour, & prendre aussi-tôt la fuite: & ne laissant que vingt-cinq hommes choisis, & quelques Tambours, avec ordre de se montrer sur des roches élevées dont la montagne est remplie, & de battre souvent la caisse, Cavalier se mit en marche pour Mariège, village à douze lieues de-là.

Les cent Camisards donnèrent l'alarme

larme à Monsieur de Julien. Comme ils n'avoient paru qu'avec le jour, & qu'il fut trompé sur le nombre, il étoit sorti de l'Eglise. Il avoit pris

La plus grande partie du Régiment de Mr. de Julien est défaits par un détachement de Camisards, un poste avantageux. Les Camisards l'attaquèrent. Mais les voyant tout d'un coup fuir, une partie de son Régiment s'abandonna à les poursuivre. Les cinquante Cavaliers, qui étoient en embuscade, tombèrent sur cette troupe séparée de son corps; & les fuyards, faisant alors volte-face, achevèrent de la tailler en pièces, presque sous les yeux de Monsieur de Julien, qui accourut néanmoins avec le reste de son Régiment: mais ces détachemens n'eurent garde de l'attendre. Ils se hâtèrent d'aller rejoindre Cavalier, qui, n'ayant pas de tems à perdre, avoit passé sourdement, à la faveur de ce combat.

Mr. de Julien, qui croit toujours n'avoir rien de mieux à faire, que de retourner à Navasselle, où Monsieur de la Lande, qui lui amenoit quatre mille hommes, arriva presque en même tems. D'autres Troupes arrivèrent encore. On ne pensa plus qu'à investir les Camisards, qui paroissoient

toujours , & se faisoient entendre , à Mariè-
 sur la montagné de Bouquet. Mais ^{ge.}
 ayant appris dès le lendemain , que
 Cavalier étoit à Mariège , & la mon-
 tagne ayant tout d'un coup paru dé-
 ferte & tranquille , Mr. de Julien , qui
 ne pouvoit comprendre , ni quand , ni
 comment , Cavalier avoit pû échaper ,
 prit le parti de se retirer lui-même.

Les vingt-cinq Camisards , que ^{L'arrière}
 Monsieur de Julien avoit pris pour ^{garde de}
 huit cens hommes , prirent si bien leurs ^{Mr. de}
 mesures , & leur tems , qu'en se retirant ^{Julien}
 à leur tour , ils tombèrent sur son ar- ^{est sur-}
 rière-garde , & lui tuèrent quelques ^{prise &}
 hommes , & beaucoup de traîneurs. ^{battue.}
 Ce fut ainsi que Cavalier sortit d'une
 suite de périls & d'embarras , où il s'é-
 toit vû insensiblement engagé par les
 faux Députés du Vivarès , & qu'on
 ne laissa pas d'avoir beaucoup fait , en
 l'empêchant d'y pénétrer (a).

M 4

Ca-

(a) J'avoue, que je crains de faire ici une
 faute contre la Chronologie, ou l'ordre des
 tems, de cette Histoire. En tout cas, cet aveu
 même peut y servir de remède. Cette enchaî-
 nure d'événemens , que je viens de décrire,
 se trouve placée en Février 1703. selon les
 Mémoires de Cavalier imprimés à Londres

en

Cavalier s'étant reposé quelques jours à Mariège, où il s'étoit fait loger par billets; & après avoir taillé en

en Anglois, & même selon l'Histoire du Fanatisme par *Bruyes*. Mais comme le *Camisard*, sur les témoignages duquel j'écris, & que je suis à portée d'interroger, m'assûre qu'il étoit présent à ces occasions, & qu'elles se sont passées depuis la bataille du jour de Pâques dont j'ai parlé, il n'est pas possible, sur ce pied-là, que ç'ait été en Février. J'ai déjà remarqué ailleurs, que *Bruyes* ne s'est pas seulement trompé sur les faits, mais sur les dates mêmes; & il y a toute apparence, que Cavalier n'en avoit point chargé sa mémoire; & que celui qui a écrit ses prétendus Mémoires, a suivi *Bruyes* pour les dates. Je dis ses prétendus-mémoires: car ils sont remplis de fictions, & de faussetés grossières. Il suppose souvent, par exemple, qu'il s'est trouvé dans des occasions, où il est certain qu'il n'étoit pas; & il invente incessamment ce qui n'est pas même vraisemblable, comme de prétendre, qu'il se donna une fois pour le fils du Comte de Broglie, & qu'une personne de distinction de la Province y fut trompée; comme si la figure de Cavalier, ou son seul langage, n'eût pas suffi pour le trahir. Ce trait est peut-être un des moins ridicules, entre ceux qu'il suppose; & on peut juger des autres par celui-là. On pourroit m'objecter, que le *Camisard*, qui me conduit, n'est peut-être pas plus sur. Je réponds simplement, qu'il me dit: *J'y étois, & je l'ai vu*; & que je me renferme dans ce qui me paroît vraisemblable.

en pièces une Compagnie franche, commandée par Lambert, Partisan de réputation, qui avoit entrepris de l'enlever, & qui fut tué des premiers : Cavalier, dis-je, voulut faire voir, qu'il s'entendoit mieux que Lambert à surprendre un quartier. Il s'appro- Surprise
cha de Sauve, qui est à trois lieues de de la
là. C'est une petite ville du Diocèse ville de
d'Aiaix, qui avoit alors, outre une Sauve
espèce de Forteresse, deux à trois cens par Ca-
hommes de garnison. Pour mieux valier.
cacher le stratagème qu'il méditoit, Cavalier se tint quelque tems caché dans les bois de Pieredon, qui sont voisins de Sauve. Les habits destinés au Régiment de Corde, & trouvés sur le Convoi qu'il avoit fait enlever près des bois de Des-forts, servirent à habiller cent Camisards choisis & de bonne taille; & le lendemain, à huit heures du matin, Catinat, à la tête d'un prétendu détachement du Régiment de Corde, & faisant battre la marche de ce Régiment, se présenta à la porte de Sauve : Cavalier le suivoit à la distance d'un quart de lieue.

Catinat fit dire à l'Officier de Garde, qu'il étoit détaché pour cou-
rir

rir sur les Camifards : on le crut , & on le laissa entrer librement avec sa Troupe. Il commença par se saisir des portes , & de la Garde. Ses gens orient , *Vivent les Camifards.* Cavalier arrive : ses Camifards tombent dans Sauve comme un torrent. Bourgeois , Officiers , Soldats , tout se sauve dans la Forteresse. Les cloches sonnent l'alarme. Cavalier déclare, que si elles ne cessent, il fera brûler la ville. Les cloches cessèrent dans le moment. Et sur les assurances qu'il fit donner au Gouverneur , qu'il n'étoit point venu pour répandre du sang, à moins qu'il n'y fût forcé , & qu'il n'avoit sur Sauve d'autre dessein que d'y faire rafraîchir ses gens , le Gouverneur , qui étoit dans la ville , dont toutes les rues étoient trop bien gardées pour qu'il pût avec sûreté se retirer dans la Citadelle , ne pouvant faire mieux , prit la parole de Cavalier. Ils s'abouchèrent. L'entretien fut civil , & même enjouié.

De quelle manière Sauve est traitée. Cavalier ne manquoit , ni de feu , ni de présence d'esprit. Abordant le Gouverneur d'un air de vainqueur , il lui dit en souriant : *Est-ce ainsi , Mon-*

Monsieur, que vous gardez votre ville ? Cavalier
Vous avez voulu, lui renait le Gouver- raille le
neur, qu'on vous y reçoit comme ami, Gouver-
Et vous continuez sur le même pied votre neur de
visite. Je ne puis, Monsieur, être sâ- Sauve
ché que d'une chose, de n'être pas chez sur ce
moi, pour vous y traiter aussi-bien que qu'il
je le voudrois. Je le crois, dit Cava- s'est lais-
lier : vous m'y traiteriez si bien, que se sur-
vous ne pourriez vous résoudre à me lais- pren-
ser aller. Mais je pense que nous serons ici dre : Re-
plus libres, Et qu'on peut faire en ville plique
aussi bonne chère qu'à la Citadelle. Mes- du Gou-
sieurs, continua-t-il, en s'adressant verneur,
aux Officiers de Ville qui étoient là, & ré-
faites, s'il vous plait, attention que je ponse
me suis levé aujourd'hui plus matin que de Ca-
vous : ayez soin principalement, que mes valier.
gens soient bien traités ; pour moi, je
me contenterai de ce que vous me ferez
présenter.

On y avoit déjà pourvu : on ne
 fit que se hâter de servir Cavalier, &
 les Officiers de sa suite, solidement &
 abondamment. Cavalier ne s'en tint pas
 toutefois à de simples rafraîchissemens :
 il dit au Gouverneur, qu'il lui falloit
 des armes. *Je ne puis disposer de cel-*
les de la Garnison, lui répondit le
 Gou-

Il de- Gouverneur : *c'est à vous de voir ,*
 mande Monsieur , *si mes Soldats seront d'hu-*
 des ar- meur à vous les rendre. Mais vous
 mes au êtes le maître de faire enlever toutes celles
 Gouver- qui se trouveront chez les Bourgeois. Ca-
 neur , valier jugea qu'il lui convenoit de s'en
 qui les refuse , contenter. Il eut encore soin de faire
 mais qui permet pourvoir les gens de toutes les provi-
 d'en sions nécessaires à leurs besoins , en
 prendre leur faisant renouveler , & publier mê-
 chez les me la défense qui leur étoit faite , sous
 Bour- peine de mort , d'exiger de l'argent de
 geois. qui que ce pût être (a).

Ce fut , quoiqu'en ait pu dire la
 ma-

(a) Voyez les Réglemens faits par Pé-
 rier , pag. 142. Ces Réglemens furent
 confirmés sous la Porte , & sous Rolland.
 Tous les Chefs avoient ordre d'y tenir la
 main avec rigueur : & on doit rendre cette
 justice à Cavalier , qu'il étoit sévère sur
 l'observation de ces Réglemens. Il étoit
 principalement inexorable par rapport à l'ar-
 gent. Il a fait passer par les armes plusieurs
 Camisards , qui avoient été convaincus d'a-
 voir exigé de l'argent , ou d'avoir retenu
 celui qu'ils avoient pris sur l'ennemi. Ils
 étoient obligés d'en rendre compte , & de
 l'apporter au Trésorier. Cet argent étoit
 employé aux besoins communs ; & les
 Chefs n'en avoient que l'administration.

malice, ou le préjugé, tout le mal que les Camisards firent à Sauve (b), où ils

(b) Si on retranchoit de l'*Histoire du Fanatisme par Bruyès*, les Epithètes odieuses dont il charge les Camisards, on ôteroit à son ouvrage un grand tiers d'impression; & les deux autres tiers, ou peu s'en faudroit, se réduiroient à des suppositions, à des méprises, & à des calomnies. La surprise de Sauve, telle que cet Historien la raconte, est une des preuves de ce que j'avance. 1. Cet Historien suppose, que ce fut Rolland, qui surprit Sauve. Rolland, dit-il Tom. II. p. 39. *cru: que, ni lui, ni les gens de sa troupe, n'étoient point connus à Sauve. Sur cela, il s'avisa d'y aller en plein jour, tambour battant, avec trois cens hommes, & de faire dire à la Porte, qu'il marchoit pour chercher les Fanatiques, &c.* 2. On sent bien, que sans le déguisement que Cavalier avoit fait prendre au détachement que conduisit Catinat, les troupes du Roi qui étoient à Sauve ne s'y seroient pas trompées, & que cet Historien ne garde pas seulement ici la vraisemblance. D'ailleurs, j'ai raconté le fait, sur la foi d'un Camisard qui étoit garde de Cavalier, & qui ne le quitta point ce jour-là. Ce qu'ajoute ce même Historien n'est, ni plus vrai, ni plus vraisemblable. On le mena, dit-il parlant de Rolland, *avec deux de ses Officiers qu'il prit avec lui, chez Monsieur de Vibrac. Il lui tint le même discours qu'il avoit tenu à la porte de la ville. Ce Gentil-homme, qui en avoit déjà été averti, y ajouta*

Les ha- ils restèrent tout le jour. Il me seroit
bitans difficile de représenter l'affection que
de Sau- les habitans leur témoignèrent. Il est
ve, tant les habitans leur témoignèrent. Il est
Catholi- vrai, que la plupart de ces habitans
ques étoient

*foi aisément : & même, comme dans le tems
que ces trois brigans entrèrent chez lui, il
allait se mettre à table, il les invita honnê-
tement à dîner. Ils en avoient peut être assez
besoin, ils ne se firent point prier. . . Bien-
tôt après leurs manières, leurs discours, &
leurs ajustemens, si éloignés de la politesse &
du bon air de nos Officiers, les firent connoi-
tre à tout le monde, &c. Il falloit que Mr.
de Vibrac, & toute sa Compagnie, eus-
sent l'esprit bien bouché, pour avoir été
tant de tems à faire cette découverte.
L'Historien est ici fécond en d'autres cir-
constances aussi fabuleuses, que je ne re-
lèverai pas. Mais je ne puis m'empêcher
de remarquer, que cet Historien, qui por-
te souvent ses licences jusqu'à la calom-
nie, le fait d'une manière criante à cette
occasion. Rolland, dit-il, qui se vit re-
connu, au désespoir d'avoir manqué son coup,
& du tour qu'on lui avoit joué, voulut ren-
trer de force; mais il trouva toutes les ave-
nues si bien barricadées, (remarquez que
l'Historien a dit que Rolland avoit avec
lui trois cens hommes) qu'il n'osa le ten-
ter, & alla décharger sa rage sur l'Eglise,
sur un Capucin, & sur deux Prêtres, qu'il
fit égorger dans les rues, &c. Ce sont des
meurtres de la façon de l'Historien. Il n'y
eut pas à Sauve une goutte de sang ré-
pandu.*

étoient Réformés, & qu'ils avoient que Ré.
 presque tous un ami, ou un parent, formés,
 un fils, ou un frère, parmi les Cami- rendent
 sards. Mais les Catholiques mêmes justice
 rendoient justice à la discipline, & au bon
 au bon ordre, que Cavalier faisoit qui ré-
 observer parmi ses gens. Et lesquels gnoit
 croira-t-on, ou les Historiens qui n'ont parmi
 donné les Camisards que pour des misards:
 brigands, des voleurs, des assassins,
 & des incendiaires; ou un Ecrivain,
 qui recherchant & démêlant avec at-
 tention leurs procédés parmi les fon-
 demens même de ces imputations,
 conduit ses lecteurs à mettre une dif-
 férence équitable & nécessaire entre
 les faits: comme je puis dire qu'on
 l'a vû jusqu'ici, par les circonstances
 du meurtre de l'Abbé de Chaila, par
 l'Histoire particulière du Prédicant Sé-
 guier, par la mort tragique de Mon-
 sieur de Saint-Cômes; & comme on
 le verra par d'autres attentats à peu
 près de la même nature? J'ai seule-
 ment loué dans les Camisards ce qui
 est louable par soi-même, & blâmé
 ce qui m'a paru blâmable. Je n'ai
 point approuvé les foiblesses ni les
 ruses de leur Fanatisme, contre les-
 quelles

quelles j'avoue néanmoins, que je n'ai point crié. Toutes les Religions, tous les Dévots, ont leurs Fanatiques : & combien, parmi les Dévots en général, de Fanatiques plus pernicious, que ne l'étoient les Camisards !

Fin du troisiéme Livre, & du premier Tome.



